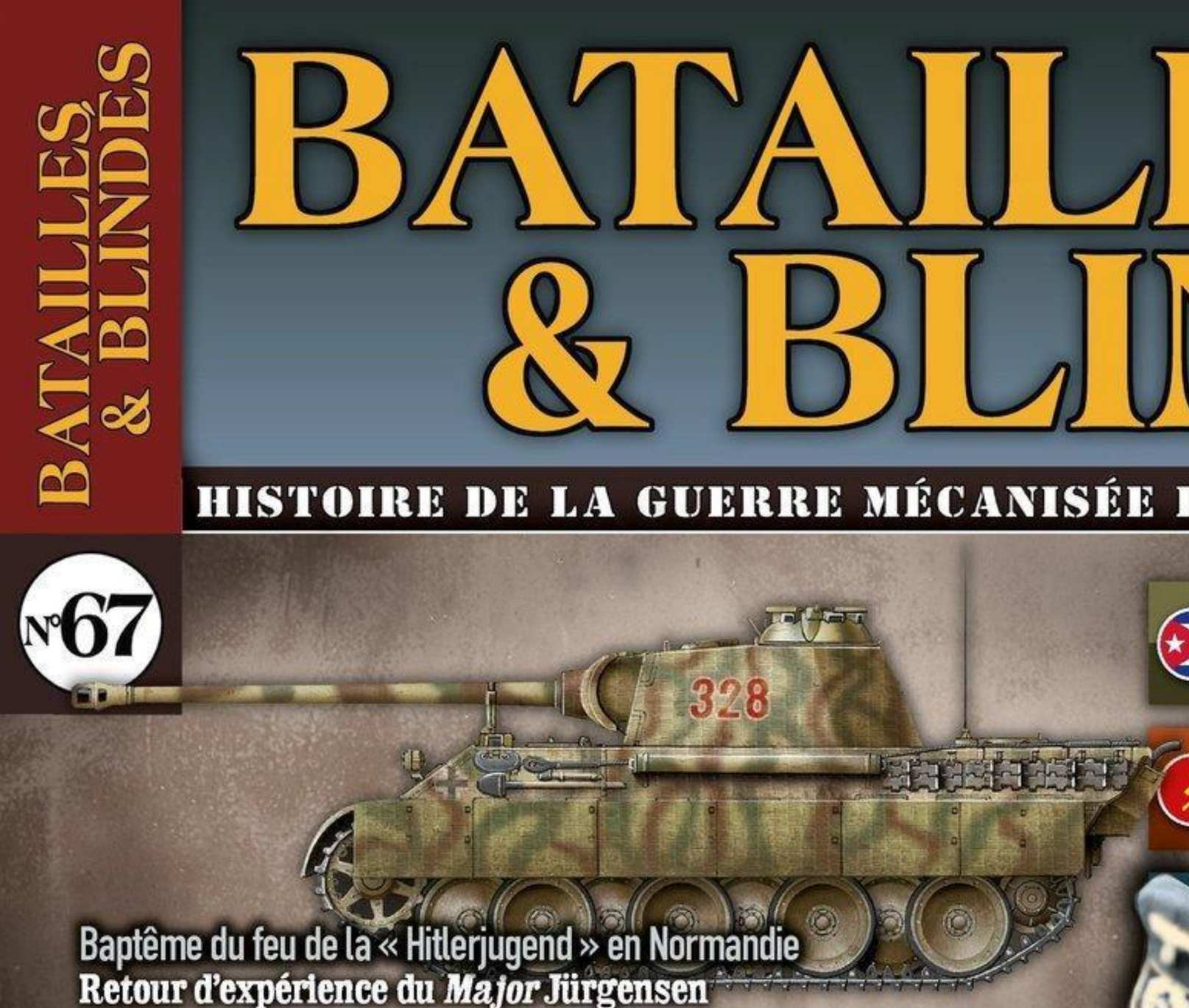
BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°67



Baptême du feu de la « Hitlerjugend » en Normandie
Retour d'expérience du *Major* Jürgensen

HASTA LA VICTORIA SIEMPRE !
Combats blindés dans la baie des Cochons

L'APOCALYPSE À L'EST !
1941, la bataille de Moscou

Les premiers chez Hitler !
Strasbourg » à Berchtesgaden

COMMANDER UNE PANZER DIVISION

ACTUALITÉ

LE MATÉRIEL MODERNE
DE L'ARMÉE RUSSE

Un magazine des éditions caraKtère

M 01699 - 67 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés n°67 - Juin / Juillet 2016
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

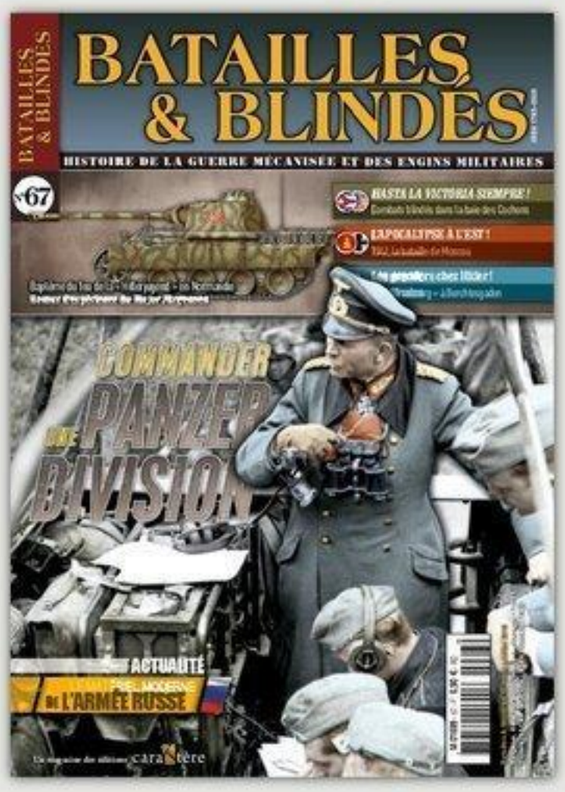
caraktère presse & éditions

JUIN JUILLET 2015

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

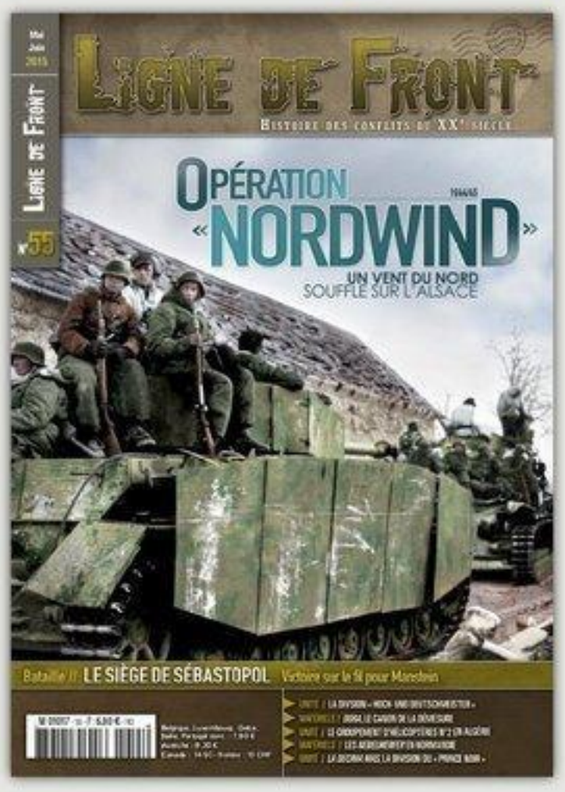
Batailles & Blindés n° 67

PANZER MARSCH ! Commander une Panzer-Division



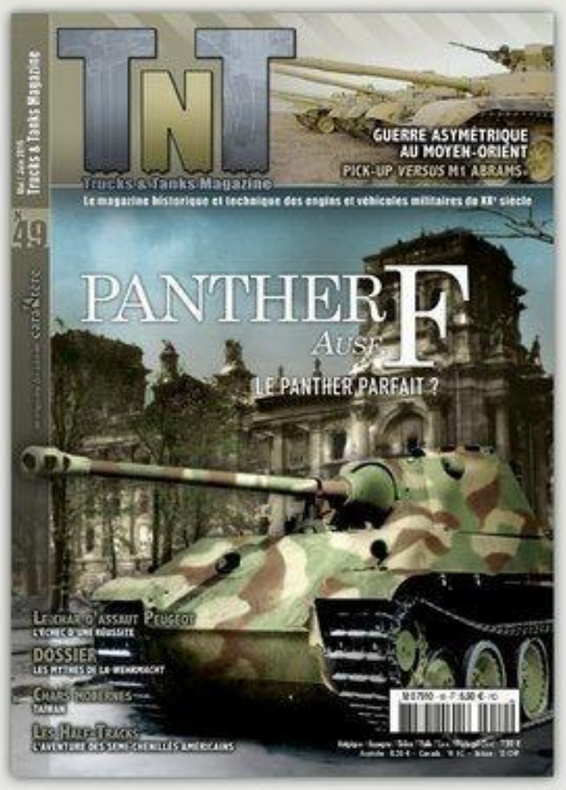
Ligne de Front n° 55

OPÉRATION NORDWIND vent du Nord sur l'Alsace



Trucks & Tanks n° 49

PANTHER AUSF. F. le Panther parfait



Aérojournal n° 47

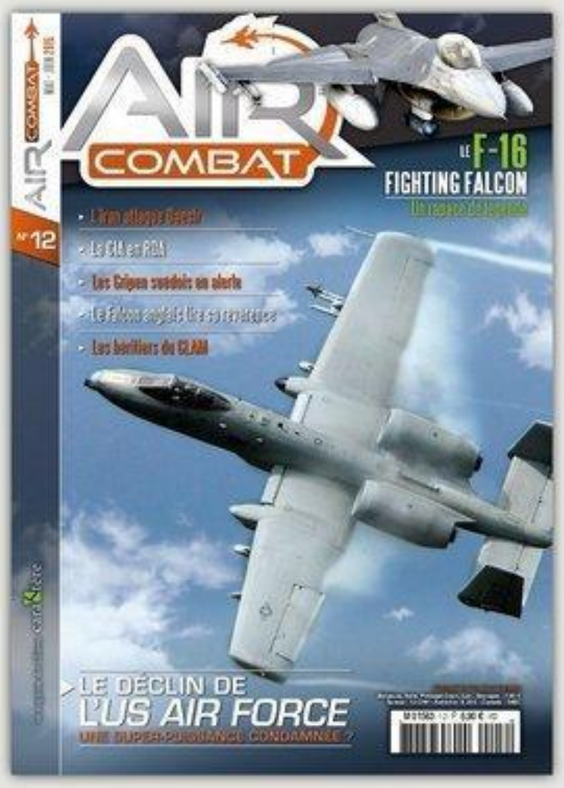
LES STUKAS DE ROMMEL campagnes d'Afrique du Ju 87

LOS! n° 20

TYP XXIII : les combattants de la dernière heure

Air Combat n° 12

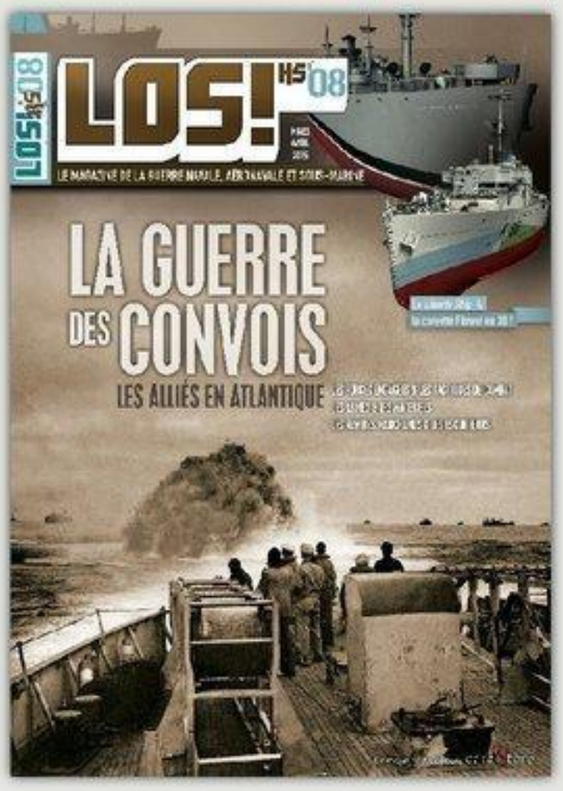
Le déclin de l'*US Air Force* Une super-puissance condamnée ?



NOS HORS-SÉRIE

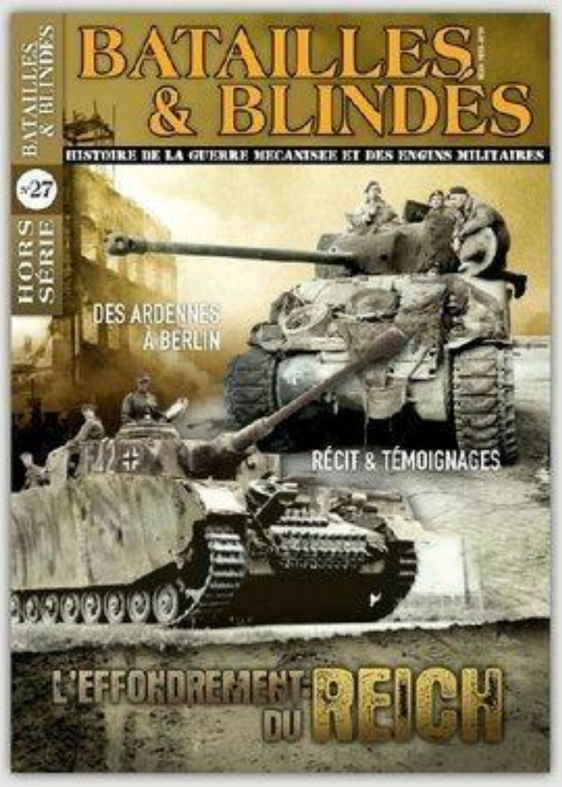
LOS Hors-Série n° 8

LA GUERRE DES CONVOIS Les Alliés en Atlantique



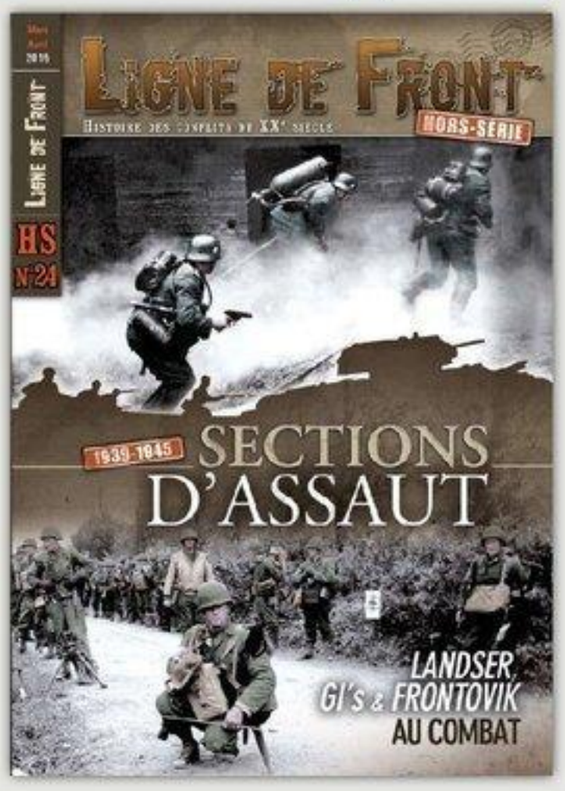
B&B Hors-Série n° 27

L'EFFONDREMENT DU REICH des Ardennes à Berlin



LdF Hors-Série n° 24

SECTIONS D'ASSAUT : *Landser, GI's et Frontovik* au combat



Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

L'actualité a-t-elle sa place dans une revue d'histoire ? Oui, et à plus d'un titre ! Tout d'abord, il s'agit d'une obligation légale visant à obtenir et/ou à conserver le numéro de CPPAP (Commission paritaire des publications et agences de presse) attribué à un magazine. C'est ce numéro, entre autres choses, qui permet d'envoyer leurs exemplaires aux lecteurs à des tarifs préférentiels. Pour ce faire, nous devons publier un minimum de pages d'actualité, ce que nous ferons systématiquement à l'avenir. Cela n'est évidemment pas une contrainte, car si l'histoire explique le présent, ce dernier, lui, permet d'entrevoir l'avenir.

Pour ce numéro, nous avons choisi de nous intéresser à deux événements : le déploiement d'un groupement blindé de chars Leclerc en Pologne afin de participer à des exercices de l'OTAN et la première sortie du nouveau matériel de l'Armée russe à l'occasion du défilé de la victoire du 9 mai 2015. Deux reportages qui sont liés par le regain de tensions que l'on constate en Europe orientale. Des sujets étroitement mêlés, que nous développerons sous d'autres angles, notamment dans *Trucks & Tanks magazine*.

Enfin, à l'orée de l'été, nous étoffons notre gamme de livres, avec la sortie d'un volume dédié à l'histoire de la *Kampfgruppe* « Peiper » en décembre 1944 et d'un autre consacré aux matériels blindés utilisés au Liban par la FINUL (sans oublier les engins de Tsahal et ceux de l'Armée libanaise).

Il ne me reste qu'à vous souhaiter de bonnes vacances en notre compagnie !

Bonne lecture à toutes et à tous.
Yannis Kadari

Retrouvez toute l'actualité des éditions Caraktère sur Facebook et Twitter :
http://facebook.com/editions.caraktere
http://twitter.com/caraktere

RETROUVEZ BATAILLES & BLINDÉS, AIR COMBAT ET LOS! EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple, Google Play et Kindle Amazon.
Un magazine Caraktère en numérique, c'est : une version enrichie, l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

4 Le Blindorama — Indes 1932 - 1945
Perle des possessions coloniales britanniques, l'empire des Indes ne dispose que tardivement d'unités blindées, et encore celles-ci sont-elles composées principalement de personnels métropolitains. La déclaration de guerre accélère toutefois la création de nouvelles formations à recrutement indien et leur envoi en Afrique du Nord et en Birmanie. Certaines brigades vont s'y couvrir de gloire, alors que le pays se met peu à peu à concevoir d'efficaces véhicules de conception locale...

8 ACTUALITÉ — XL et VBCI en pologne !
Le regain de tensions dans l'est de l'Europe se traduit, côté français, par l'envoi en Pologne d'un escadron de quinze chars Leclerc du 12e régiment de cuirassiers. À ses côtés, une section d'infanterie du 16e bataillon de chasseurs et une autre du 13e régiment du génie, mettant en œuvre quatre VBCI. Sont prévus une série d'exercices - appelée « Puma 15 » - conjoints avec des éléments polonais, américains et canadiens.

10 1961 BATAILLE — *Hasta la victoria siempre !* Les combats blindés durant l'affaire de la baie des Cochons
Avril 1961, une brigade anticastriste appuyée par la CIA débarque en force dans la baie des Cochons, au sud de Cuba. Les cinq chars M41 Walker Bulldog de ces exilés cubains se heurtent de plein fouet à la contre-attaque des troupes dépêchées par La Havane. Menées par Fidel Castro en personne, appuyées par des T-34/85 et des SU-100, celles-ci parviennent à rejeter les assaillants à la mer, mais au prix de lourdes pertes... Récit d'une bataille célèbre, mais méconnue.

22 1939-1945 TACTIQUE — *PANZER MARSCH !* Commander une *Panzer-Division*
Commander une *Panzer-Division* n'est pas une mince affaire. Avec des effectifs oscillant entre 12 000 et 15 000 hommes, et entre 120 et 300 chars selon la période de la guerre, ce type d'unité interarmes et indépendante est fort complexe à manier sur le champ de bataille aussi bien qu'à l'arrière du front. Commander au plus près de la ligne de front, disposer et exploiter les bons renseignements, établir des réseaux de transmissions fiables, etc. telles sont les clés du succès du *Divisionskommandeur* !

44 1941 BATAILLE — L'apocalypse à l'est ! La bataille de Moscou, 1re partie
La bataille de Moscou signe le premier échec fait au « Blitzkrieg ». Empêtrée dans des querelles d'ego visant à déterminer quel général sera le premier à entrer au Kremlin, confrontée à une résistance de plus en plus dure de l'Armée rouge, à une logistique défaillante et à des conditions climatiques épouvantables, la *Wehrmacht* piétine et échoue de peu à pénétrer dans la capitale soviétique. L'historien Cédric Mas nous livre la 1re partie de son étude fort bien documentée.

56 1944 ANALYSE — Baptême du feu de la « Hitlerjugend » en Normandie / Retour d'expérience du *Major* Jürgensen
L'engagement de *Panzer* sur le front normand, alors que les *StuGe* étaient, par exemple, bien plus appropriés pour ce terrain, est chose connue. Ce qui est plus rare, c'est d'avoir sous la main un rapport écrit à chaud par un officier allemand dont les conclusions vont clairement dans ce sens. Avant même la fin de la bataille de Normandie, le *SS-Sturmbannführer* Arnold Jürgensen, qui commande le bataillon de Panther de la division « Hitlerjugend » nous livre ses observations. Par Stephan Cazenave.

60 ACTUALITÉ — les matériels modernes de l'armée russe
La parade de la victoire du 9 mai célébrant le 70e anniversaire de la capitulation du Reich face à l'Armée rouge est l'occasion pour la Russie d'une spectaculaire démonstration de force. L'Armée russe en a profité pour dévoiler au monde sa toute nouvelle gamme de matériels blindés : chars de combat T-14 et VCI T-15 sur base commune d'Armata, automoteur d'artillerie 2S35 Koalitsiya-SV, VTT et VCI Kurganets-25, VBCI Bumerang, etc. Laurant Tirone fait le point sur les premières informations disponibles.

68 1945 TÉMOIGNAGE — Les premiers chez Hitler ! Le Half-Track « Strasbourg », de Grussenheim à Berchtesgaden
Le *Half-Track* « Strasbourg », du régiment de marche du Tchad de la 2e DB, est l'un des premiers véhicules alliés à faire son entrée au Berghof, la célèbre propriété bavaroise d'Adolf Hitler. Si les combats sont pour le moins rares, la compétition avec les paras de la *101st US Airborne Division* au cours de la « chasse aux souvenirs » qui suit est impitoyable ! François de Lannoy a recueilli les témoignages de l'équipage de ce semi-chenillé français...

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Bataille & Blindés n°67
Juin / Juillet 2015
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 60 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : en cours
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : E. Teuma Léna

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A. Ricard
N. Bélivier, V. Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Indes

1932/1945

Mis sur pied en mai 1941 en vue d'un transfert en Afrique du Nord, l'*Indian Armoured Corps* n'est finalement engagé qu'au compte-gouttes contre les troupes germano-italiennes. C'est en Birmanie, sur un terrain très différent de celui pour lequel il était initialement prévu, qu'il conquiert ses lettres de noblesse face aux Japonais, après un développement pour le moins laborieux.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

Par **Luc Vangansbeke**

Les premières unités blindées affectées à l'Armée des Indes sont des *Armoured Car Companies* provenant du *Royal Tank Corps* britannique. Celles-ci disposent essentiellement de voitures blindées Vickers-Crossley ou Rolls-Royce India Pattern. À partir de 1932, ces compagnies sont transformées en *Light Tank Companies* alors qu'elles sont rééquipées de divers types de Vickers *Light Tanks* India Pattern.

PÉNURIE DE MATÉRIEL

En septembre 1939, l'Armée des Indes est dans un total état d'impréparation et agitée par de profondes transformations. En vue de l'accession future à l'indépendance de la colonie, la formation d'officiers indiens est en cours depuis une dizaine d'années. En revanche, la mécanisation rencontre de grandes difficultés. Le premier problème concerne le niveau de formation du soldat indien. Contrairement au jeune occidental, habitué à conduire un véhicule et généralement capable d'exploiter un manuel technique, la recrue indienne effectue la transition avec difficulté. Pour ces garçons, illettrés pour la plupart mais habitués au maniement de la charrue et des bœufs, le cheval présente nettement plus d'intérêt que les mystères de la boîte à vitesses ou du moteur à explosion. De fait, alors qu'une brigade indienne comprend habituellement un bataillon métropolitain pour deux bataillons locaux dans l'Infanterie, la proportion de personnel britannique est souvent beaucoup plus élevée dans les brigades blindées. Ainsi, en 1942-43, malgré son nom, la *50th Indian Army Tank Brigade* se composera de trois régiments britanniques.

Le manque de matériel retarde également le processus. La mécanisation de la cavalerie de l'Armée des Indes commence par les régiments britanniques qui séjournent en rotation dans le pays. Quant aux régiments indiens, leurs premiers engins blindés sont des automitrailleuses Vickers-Crossley et Rolls-Royce India Pattern récupérées auprès des *Armoured Car Companies* britanniques au moment de leur reconversion en *Light Tank Companies*.

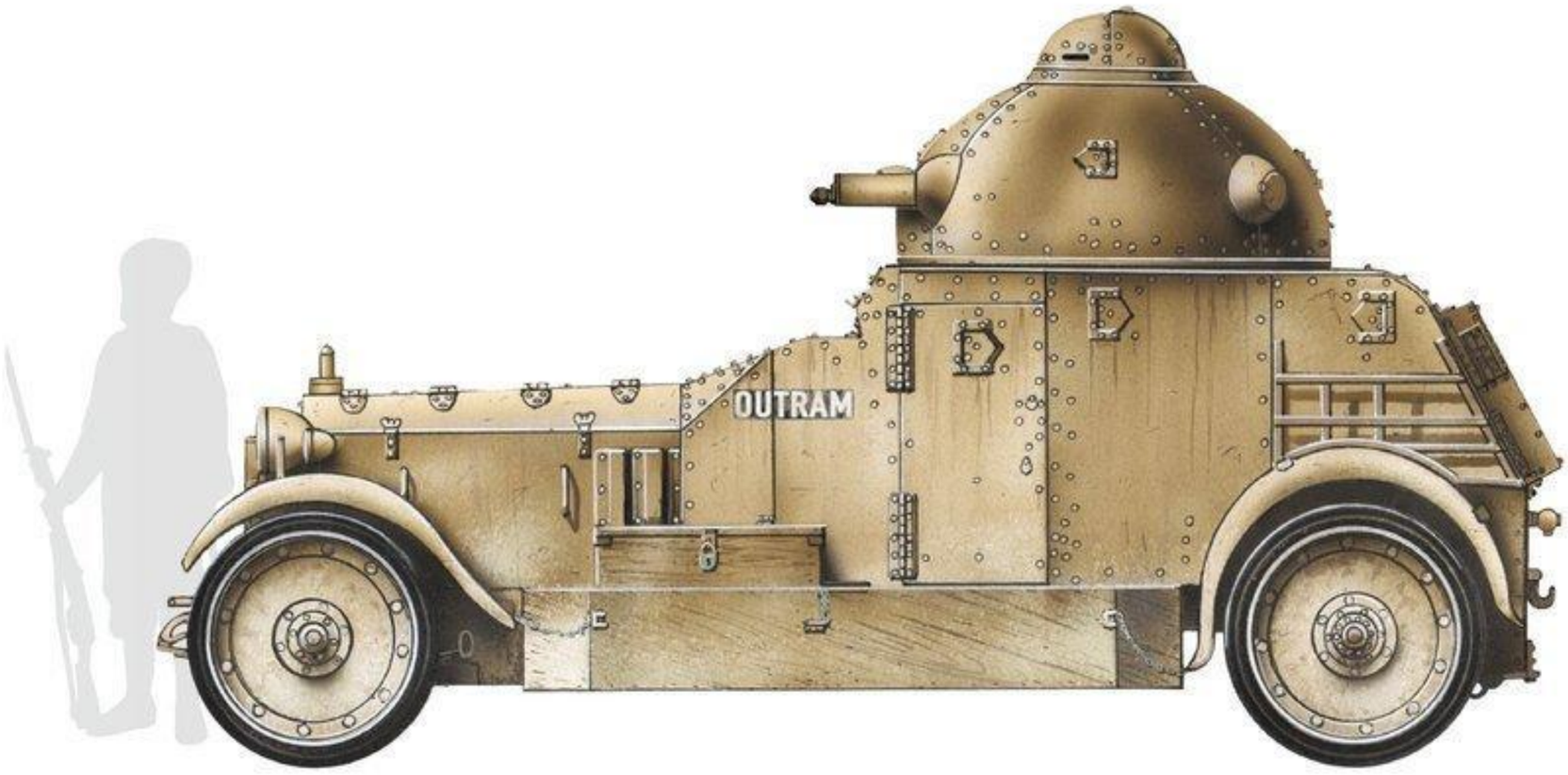
En 1937, le *13th Duke of Connaught Lancers* et le *14th Scinde Horse* ouvrent la voie en échangeant leurs chevaux contre un escadron de chars légers Vickers et un escadron de voitures blindées Vickers-Crossley. Les deux régiments reçoivent un deuxième escadron d'autoblindées l'année suivante. Hormis la modernisation de ces véhicules par Chevrolet en 1939, le processus en reste là jusqu'à la déclaration de guerre et le départ des premières unités indiennes vers l'Afrique du Nord.

De leur côté, les divisions d'infanterie indiennes comptent en leur sein un régiment de cavalerie divisionnaire destiné à la reconnaissance, mais le manque de chars légers et de *Carriers* les oblige à se contenter de camions légers pour remplir leur mission. Première à être engagée au feu, la *4th Infantry Division (India)* arrive en Égypte durant l'été 1940, avec le *Central India Horse*, qui montre un talent exceptionnel à s'infiltrer en véhicule dans les lignes italiennes lors des premiers affrontements de la campagne. Quelques mois plus tard, le *1st Duke of York's own Bengal Lancers (Skinner's Horse)* subit son baptême du feu en Abyssinie avec la *5th Infantry Division (India)*. En avril 1941, après avoir échangé son escadron de chars légers contre un autre de voitures blindées du *Scinde Horse*, le *13th Duke of Connaught Lancers* sert avec la *10th Infantry Division (India)* engagée en Syrie contre les Français de Vichy.

Toujours en raison du manque de véhicules blindés, certains régiments se transforment en *Motor Battalions*, semblables à ceux rattachés aux *Armoured Brigades* britanniques. Également envoyés en Afrique du Nord, les *2nd Royal Lancers*, *18th Lancers* et *11th Prince Albert Victor's Own Cavalry* ne sont rattachés à aucune brigade blindée, mais rassemblés pour constituer la *3rd Indian Motor Brigade*, qui forcera le respect des soldats du *Deutsches Afrika-Korps* en 1941. Moins chanceux, le *3rd Cavalry* est envoyé en Malaisie avec la *11th Infantry Division (India)* et sera capturé par les Japonais à Singapour. Simultanément, l'arrivée d'autoblindées Marmon-Herrington Mk. II et Mk. III, de fabrication sud-africaine, ainsi que la livraison d'Armoured Carriers Wheeled India Pattern Mk. I et Mk. II, permet un début de modernisation du parc de l'Armée des Indes.

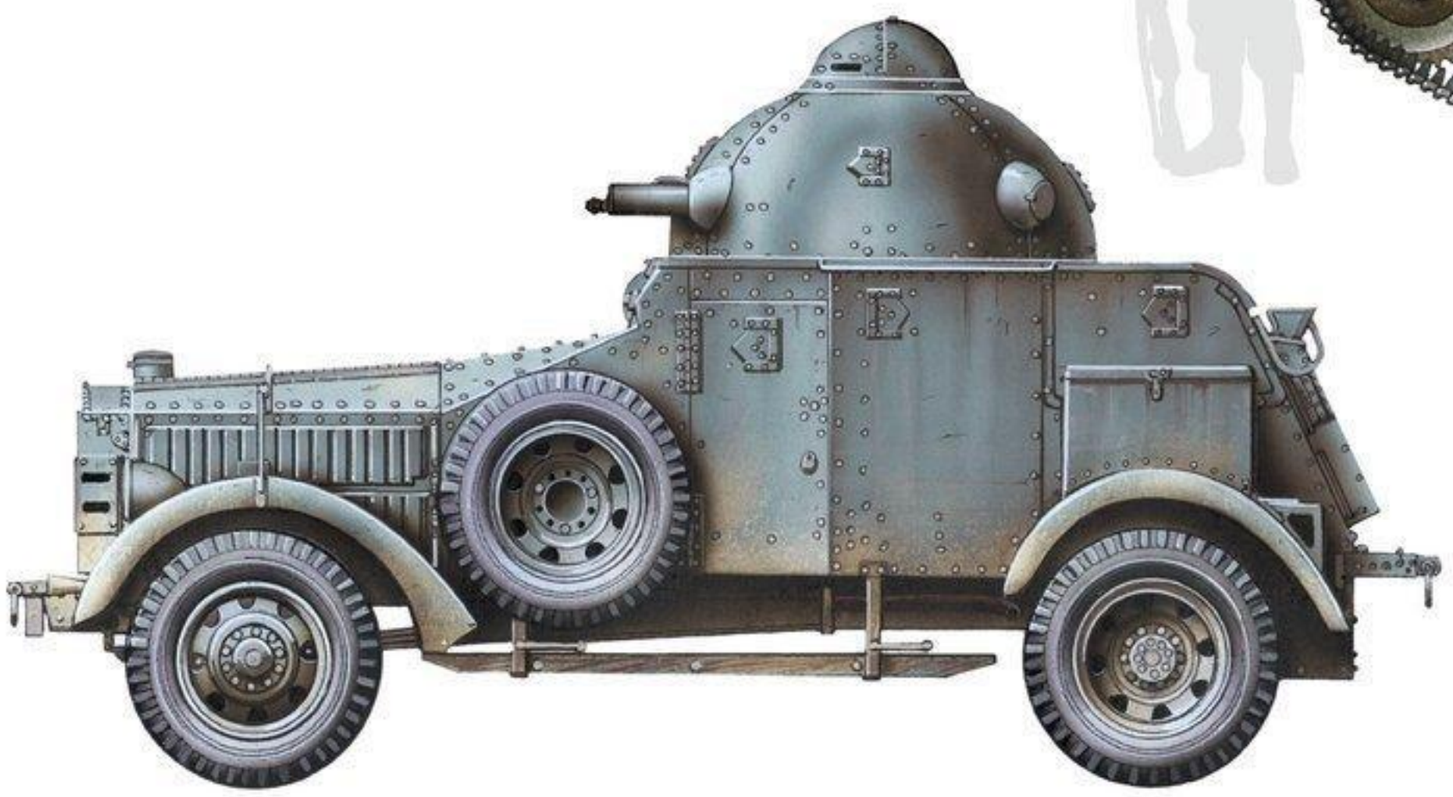
Rolls-Royce Armoured Car Model 1921 (Indian Pattern)
Unité inconnue
British Indian Army
Indes, 1937

Vitesse max. : 72 km/h
Autonomie : 240 km
Armement : 2 mitrailleuses de 7,7 mm
Poids : 4,2 t



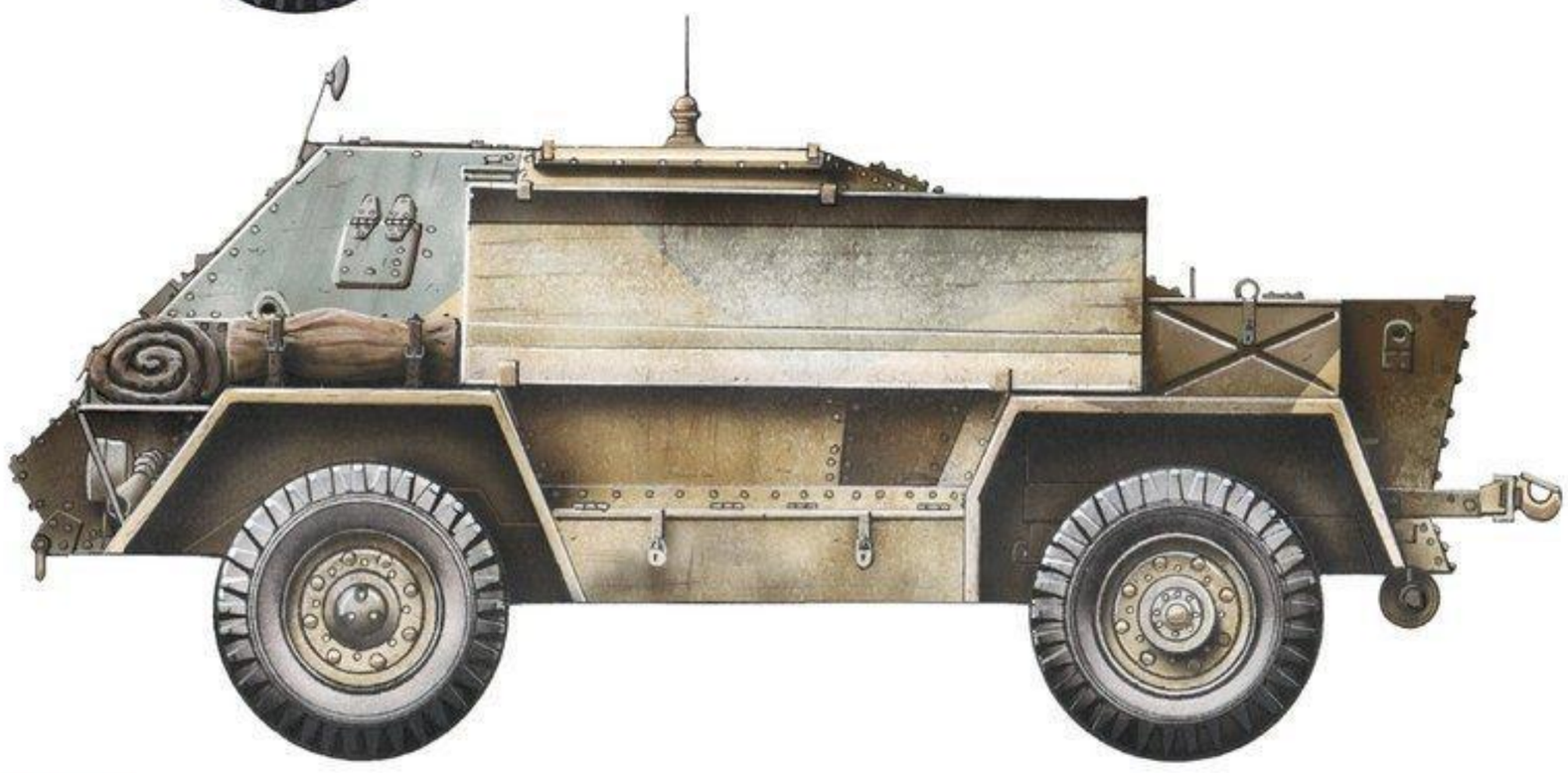
Vickers Light Tank Mk. IVA (Indian Pattern)
14th Prince of Wales's Own Scinde Horse
British Indian Army
Rawalpindi, Indes, 1938

- **Vitesse max. :** 58 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage :** 4-12 mm
- **Poids :** 4,3 t



Chevrolet-Crossley Armoured Car Model 1939 (Indian Pattern)
2nd Batallion, Worcestershire Regiment
British Indian Army
Waziristan, Indes, 1940

- **Blindage :** max. 6 mm
- **Autonomie :** 200 km
- **Armement :** 2 mitrailleuses de 7,7 mm
- **Poids :** 5 t



Ford (C011QRF) Armoured Carrier, Wheeled, Mk. IIA Indian Pattern
2nd Battalion, 5th Mahratta Light Infantry
4th Infantry Division (India)
8th Army
Tobrouk, Libye, juin 1942

- **Vitesse max. :** 80 km/h
- **Autonomie :** 360 km
- **Blindage :** max. 14 mm
- **Poids :** 2,6 t

NAISSANCE DE L'*INDIAN ARMOURED CORPS*

L'*Indian Armoured Corps* est créé le 1er mai 1941. Plusieurs des 21 régiments de cavalerie de l'Armée des Indes disposent alors de chars légers ou de voitures blindées, bien que le *19th Lancers*, dernier à se transformer, n'ait effectué son ultime parade à cheval qu'en novembre 1940. Les premiers *Infantry Tanks* Valentine ainsi que les Daimler ou Humber *Armoured Cars* et *Scout Cars* arrivent de Grande-Bretagne, suivis de Stuart, de Lee, de Grant et de Sherman américains. Par prélèvement de personnel sur certains régiments métropolitains, de nouvelles unités britanniques sont constituées, à l'instar du *25th Dragoons*, dont les premiers cadres proviennent du *3rd Carabiniers*, ou le *26th Hussars*, formé à partir d'une poignée de gradés issus du *14/20th Hussars*. Comme en Europe, certains bataillons d'infanterie métropolitains sont équipés de chars et passent au *Royal Armoured Corps* (RAC).

Deux *Indian Armoured Divisions* sont bientôt constituées. Comme leurs consœurs britanniques, elles comprennent d'abord deux *Armoured Brigades* et un groupement d'appui composé d'infanterie, d'artillerie et de véhicules de reconnaissance, ainsi que de tous les services divisionnaires. En 1942, l'arrivée des premiers tanks américains permet d'équiper les régiments et d'adopter l'organisation suivante : la *31st Indian Armoured Division* comprend les *251st* et *252nd Indian Armoured Brigades*, la *32nd Indian Armoured Division* les *254th et 255th Indian Armoured Brigades*. Destinée à l'appui de l'infanterie, la *50th Indian Army Tank Brigade* reste indépendante. Les quatre *Armoured Brigades* sont équipées de Lee, de Grant et de Stuart, sauf la *252nd*, qui n'aligne que des Lee et des Grant. Des Sherman viendront compléter cet éventail par la suite. Quant à la *50th Indian Army Tank Brigade*, elle reçoit quelques Valentine, mais pas assez pour équiper complètement ses unités.

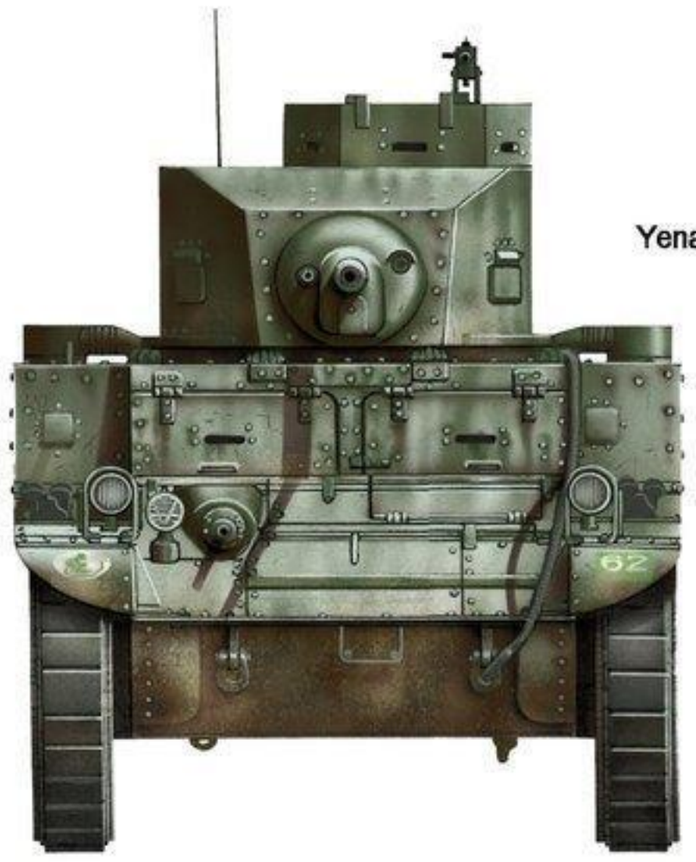
L'organisation des régiments blindés indiens est semblable à celle de leurs confrères britanniques combattant en Afrique et en Europe. Cependant, au moment d'être engagés en Birmanie, chacun d'eux n'alignera qu'un seul type de char : Stuart, Lee ou Sherman. Les faibles blindages des engins japonais ne nécessitent pas la présence d'un puissant canon antichar, comme le *17-Pdr* armant une partie des chars des escadrons en Europe, et les pelotons de reconnaissance et de défense antiaérienne ne sont pas activés. Malgré la puissance de feu limitée du Stuart, certains régiments en restent entièrement équipés et deux d'entre eux (le *7th Light Cavalry* et *45th Cavalry*) verront le feu en Birmanie.

En Irak, la révolte d'avril 1941 de Rachid Ali entraîne une occupation plus ferme du pays, ainsi que l'entrée des forces alliées en Iran. L'état-major de la *31st Indian Armoured Division* et la *252nd Indian Armoured Brigade* sont transférés vers cette région. La *3rd Indian Motor Brigade*, ramenée d'Afrique du Nord, remplace la *251st Indian Armoured Brigade*, ce qui permet à la division de s'aligner sur la nouvelle composition des *Armoured Divisions* britanniques. Restée en Inde, la *32nd Indian Armoured Division* subit un dégraissage identique.

Au même moment, le commandement de l'Armée des Indes met sur pied la *43rd Indian Armoured Division* ainsi que la *267th Indian Armoured Brigade* à trois régiments RAC. À la fin de l'année, les deux divisions blindées présentes en Inde ont la configuration suivante : la *32nd Indian Armoured Division* se compose de la *255th Indian Armoured Brigade* et de la *73rd Indian Infantry Brigade*, tandis que la *43rd Indian Armoured Division* aligne la *267th Indian Armoured Brigade* et la *268th Indian Infantry Brigade*.
Rendue disponible par la restructuration, la *254th Indian Armoured Brigade* est redésignée comme *Indian Army Tank Brigade*, mais conserve ses Stuart, ses Lee et ses Grant. Quant à la *50th Indian Army Tank Brigade*, elle échange deux de ses régiments contre deux autres et remplace ses *Valentine* par des chars américains. Enfin, la *251st Indian Armoured Brigade* est dissoute. Deux de ses régiments (le *26th Hussars* et le *136th RAC*) mettent une partie de leur personnel à la disposition des *Chindits* de Wingate, et c'est donc comme fantassins que ces soldats participeront à la reconquête de la Birmanie en 1944.
Les restructurations n'en sont pas finies pour autant. En avril 1943, les *32nd* et *43rd Divisions* sont amalgamées en une nouvelle *44th Indian Armoured Division* composée des *255th* et *268th Brigades*. Devenue inutile, la *267th Brigade* cède ses chars, et ses régiments RAC redeviennent d'honnêtes bataillons d'infanterie. Rebaptisée *72nd Infantry Brigade*, elle passe aux ordres de la *36th Infantry Division* britannique, avec laquelle elle combat en Birmanie. Quant à la *73rd Indian Infantry Brigade*, elle est dissoute. Le terrain birman ne se prêtant pas à l'engagement d'une division blindée en bloc, la *44th Indian Armoured Division* est dissoute à son tour.

CAMPAGNE DE BIRMANIE

La fin de la campagne d'Afrique du Nord et l'ouverture du front italien quelques mois plus tard coupent court au projet d'employer de grandes unités blindées indiennes contre les Allemands. En revanche, engagées en Italie, les *4th*, *8th* et *10th Infantry Divisions (India)* ont respectivement pour régiments de reconnaissance le *Central India Horse*, le *6th Duke of Connaught's own Lancers (Watson's Horse)* et le *1st Duke of York's own Bengal Lancers (Skinner's Horse)*, équipés pour l'essentiel d'automitrailleuses britanniques et d'ACW-IP Mk. II, des autoblindées indiennes (châssis Ford/GMC CMP canadiens surmontés d'un blindage des Indian Railways) construites dans la colonie, notamment par Tata Locomotives.
L'engagement de l'*Indian Armoured Corps* en Birmanie est progressif. La *50th Indian Army Tank Brigade* subit son baptême du feu dans l'Arakan en février 1943, lorsqu'un demi-escadron du *146th Regiment RAC* participe à un assaut raté contre Donbaik. Ce sanglant échec manque d'ailleurs d'entraîner l'éviction de l'Arme blindée indienne des combats de Birmanie, mais c'est sans compter la ténacité de certains de ses officiers, comme le *Brigadier* Reginald Scoones, commandant la *254th Indian Army Tank Brigade*, qui monte jusque chez le général Sir Claude Auchinlek en personne pour plaider la cause des tankistes indiens. Un an plus tard, la *50th Indian Army Tank Brigade* remporte une première éclatante revanche, toujours en Arakan. Après avoir efficacement soutenu l'avance de la *7th Infantry Division (India)*, le *25th Dragoons* contribue de manière décisive à la défense de l'Admin Box, près de Sinzweya, du 6 au 22 février 1944. Réorganisée, la brigade restera aux ordres du *XV Corps* jusqu'à la fin de la guerre.



Stuart I
État-major/*2th RTR*
7th Armoured Brigade
Yenangyaung, Birmanie, avril **1942**

Vitesse max. : 58 km/h
Équipage : 4
Blindage : 10-60 mm
Poids : 14,7 t

M4 Sherman
9th Royal Deccan Horse
255th Indian Tank Brigade
Secteur d'Imphal, Indes, août 1944

Vitesse max. : 40 km/h
Autonomie : 160 km
Blindage : 38-75 mm
Poids : 31,6 t

M4A2 Sherman
Scinde Horse Regiment
31st Indian Armoured Division
Secteur de Bassorah, Irak, mars 1944

- **Équipage :** 5
- **Autonomie :** 1 canon de 75 mm et 2 mitrailleuses
- **Moteur : Chrysler** Multibanks A-57
- **Puissance :** 370 ch

M7 Priest
18th Field Regiment RA
59th (Self Propelled) Field Battery
En appui de la *17th Infantry Division (India)*
Meiktila, février 1945

- **Vitesse max. :** 39 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage :** 12-62 mm
- **Poids :** 23 t

Il faut cependant attendre le 14 mars 1944 et le début de la bataille d'Imphal pour assister au premier combat d'un régiment de chars indien. C'est au *7th Light Cavalry*, unité de la *254th Indian Army Tank Brigade,* que revient cet honneur, et même si cet engagement se solde par la perte de deux des trois Stuart du peloton concerné, les tankistes indiens ne tarderont pas à forcer le respect de leurs collègues britanniques. La *254th Indian Army Tank Brigade* restera en ligne durant les dix-huit derniers mois de la campagne, d'abord avec le *IV Corps*, ensuite avec le *XXXIII*.

Après la dissolution de la *44th Indian Armoured Division*, la *255th Indian Armoured Brigade* est à son tour reconvertie en *Indian Army Tank Brigade*. Composée de deux régiments indiens et un britannique entièrement équipés de Sherman, elle participe à la phase finale de la campagne de Birmanie, de janvier à août 1945. Contrairement à leurs consœurs britanniques, les *Indian Army Tank Brigades* disposent d'un bataillon d'infanterie portée. Le terrain très fermé en Birmanie peut cacher de nombreuses menaces pour des blindés non escortés, et le *Bombay Grenadiers Regiment* se distinguera particulièrement dans ce rôle.

Enfin, même certains régiments de voitures blindées se signalent en Birmanie. Rééquipé de Daimler *Armoured Cars* à son retour du Moyen-Orient, le *11th Prince Albert Victor's Own Cavalry* participe à l'avance du *XXXIII Corps* vers Imphal à partir de mai 1944 et reste en ligne jusqu'à la fin de la guerre. Début 1945, il est suivi du *16th Light Cavalry* équipé de Humber *Armoured Cars* et mis à la disposition du *IV Corps*. Ce régiment est le premier de l'*Indian Armoured Corps* à être commandé par un officier indien : le lieutenant-colonel J. N. Chaudhuri. Le *King George V's Own Light Cavalry* arrive en Birmanie durant l'été 1945 ; mais maintenu aux ordres directs de la *14th Army*, il n'a pas l'occasion de faire le coup de feu contre les Japonais.

Le 15 août 1945, la victoire vient finalement couronner les efforts des combattants indiens et britanniques, mais deux ans plus tard, l'histoire connaît un bien triste épilogue après la déclaration d'indépendance de l'Inde et du Pakistan. Répartis entre deux nations qui ne tardent pas à se vouer une haine tenace, les magnifiques régiments blindés qui ont combattu côte à côte pendant plusieurs années se retrouveront face à face en 1947, en 1965 et en 1971. Triste sort pour un soldat que d'avoir à tirer sur les frères d'armes d'hier… ■

ACTUALITÉ

XL ET VBCI EN POLOGNE !

Par **Philippe Fabrègues**

Partis de France le 20 avril 2015 par voie ferrée, ce ne sont pas moins de quinze chars Leclerc qui ont été récemment déployés en Pologne, sur le grand camp d'entraînement de Drawsko Pomorskie, ce pour une durée de deux mois.

Armé par le 12e régiment de cuirassiers d'Olivet, unité appartenant à la 2e brigade blindée, cet escadron à quatre pelotons va participer à une série d'exercices organisée par l'OTAN et baptisée « Puma 15 ». Les cavaliers sont accompagnés d'une section d'infanterie du 16e bataillon de chasseurs et d'une section du 13e régiment du génie. Outre les « XL », ces 300 hommes peuvent aussi compter sur quatre véhicules blindés de combat d'infanterie (VBCI), trois véhicules de l'avant blindé (VAB) et un engin blindé du génie (EBG), ainsi que des véhicules légers et de servitude.. Le SGTIA (sous-groupement tactique interarmes) blindé s'entraînera avec des troupes polonaises mais aussi des unités alliées, notamment américaines et canadiennes (entre les 11 et 29 mai).

Intervenant six mois après les manœuvres anglo-polonaises « Black Eagle », durant lesquelles furent déployés plus de cent engins blindés britanniques, dont des chars Challenger 2 et des véhicules de combat d'infanterie Warrior, « Puma 15 » s'inscrit évidemment dans un contexte de tensions entre l'OTAN et la Russie, l'Ukraine étant une voisine de la Pologne. Pour la France, il s'agit ainsi de réaffirmer son engagement à défendre ses partenaires et d'exprimer sa solidarité à l'égard de ses alliés. En ce sens, le déploiement d'un matériel majeur tel que le Leclerc n'est évidemment pas le fruit d'un concours de circonstances, le « char lourd » jouant aujourd'hui le rôle de la canonnière d'antan. ■

➤ Page de gauche :
Équipe de tireurs d'élite polonais portant leur *Ghillie Suits* et posant devant un BMP-1. Ces hommes participent à l'exercice « Puma 15 » en compagnie de soldats français.
Photo OTAN / NATO – Sergent (DEU) Stefan Hass

Sur cette page :
Char Leclerc et VBCI photographiés sur le terrain du CENTAC (Centre d'Entrainement Tactique situé à Mailly-le-Camp) courant 2014 à l'occasion d'un exercice mettant en scène un SGTIA blindé.
Photo Caraktère - Yannis Kadari

HASTA LA VICTORIA SIEMPRE !

LES COMBATS BLINDÉS DURANT L'AFFAIRE DE LA BAIE DES COCHONS

Dans les semaines qui suivent la prise de pouvoir de Fidel Castro à Cuba, les relations entre La Havane et le président Dwight D. Eisenhower, puis son successeur John F. Kennedy, se dégradent. En mars 1960, Einsenhower autorise la CIA à réfléchir aux moyens de chasser le Premier ministre Castro [il ne deviendra président qu'en 1976], dont le régime s'oriente de plus en plus ouvertement vers le communisme…

Par **Laurent Touchard**

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

L'auteur tient à remercier Alejandro Quesada pour son aide à la réalisation de cet article

Pour les opérations aériennes, le lecteur pourra se reporter au n° 47 d'Aérojournal parallèlement en kiosque.

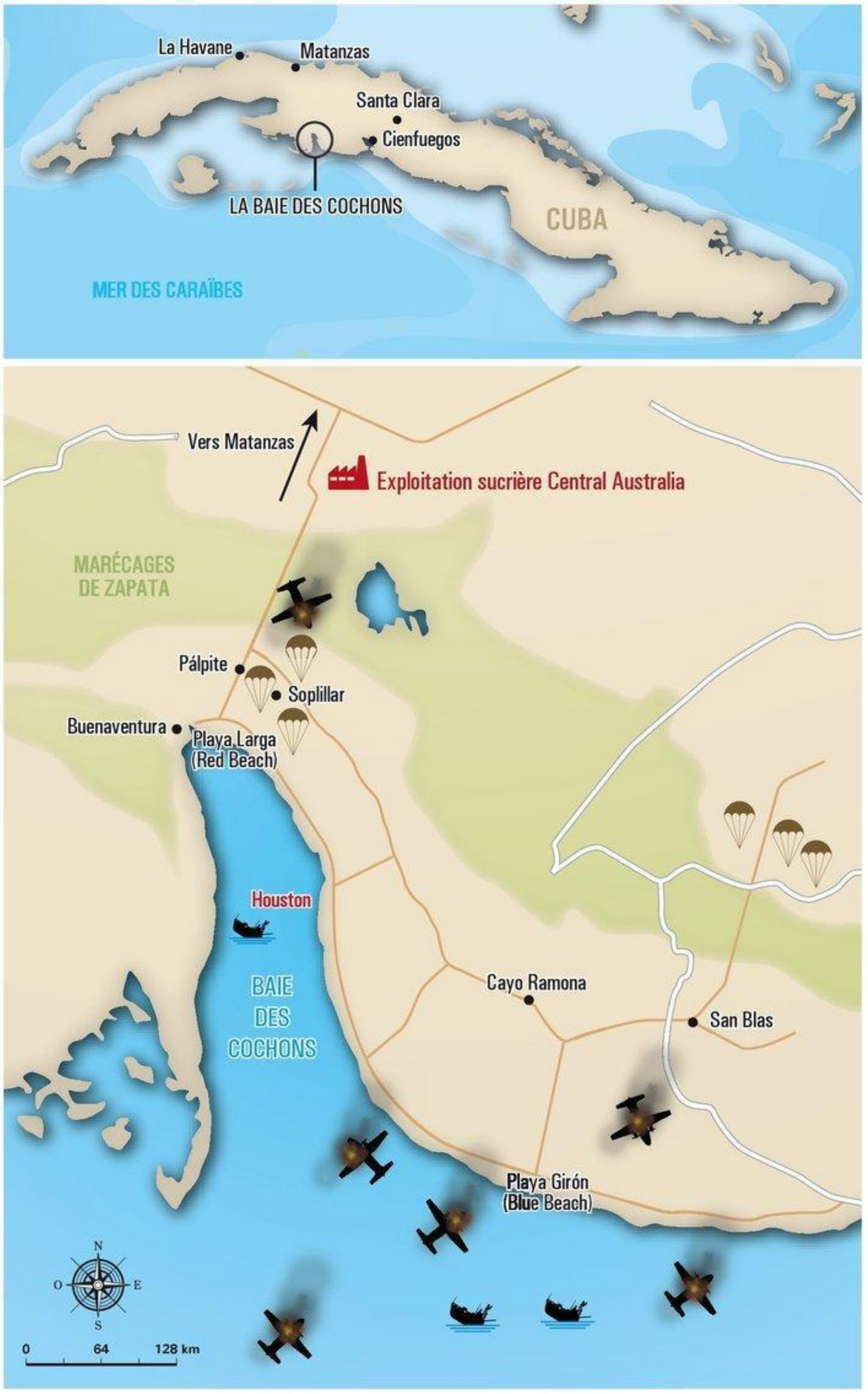
Note de la Rédaction : les clichés qui illustrent ce texte ont pour la plupart été pris dans l'action. Leur qualité ne doit pas occulter le fait qu'il s'agit de précieux documents historiques.

Des liens sont donc tissés par les Américains avec l'opposition, et un projet d'invasion de l'île est mis sur pied en parallèle au soutien poussif de guérillas locales. Un plan concrétise finalement ce projet. Du Nicaragua sera lancée l'opération « Zapata », destinée à créer une tête de pont à Cuba. Ce territoire libéré servira de base de départ à un gouvernement provisoire, qui se lancera à la reconquête de La Havane avec les forces débarquées mais aussi en s'appuyant sur une insurrection générale déclenchée simultanément à l'opération. Pour ce faire, une unité est mise sur pied. Fortes de 1 400 Cubains exilés, ces troupes entraînées et armées par la CIA, rassemblées pour partie au sein de la *Brigada Asalto 2506*, seront acheminées dans la zone de Playa Girón (désignée *Blue Beach*) et Playa Larga (*Red Beach*), mieux connue sous le nom de baie des Cochons. Ces *Brigadistas* anticastristes profiteront d'une configuration géographique favorable, derrière une barrière naturelle que forment les marécages de Zapata, traversés de seulement trois routes. La brigade, qui en réalité n'est que de la taille d'un bataillon, engerbe notamment une « compagnie » de cinq chars M41 Walker Bulldog. L'ensemble est appuyé par une petite aviation composée essentiellement de B-26 Invader et d'une flottille constituée de quelques embarcations de débarquement et de cargos. Aux premières heures du 17 avril 1961, les LCU, à bord desquels sont embarqués les M41, s'approchent du rivage de Cuba… Ils vont être engagés dans une série d'escarmouches blindées parmi les plus méconnues de la guerre froide.

17 AVRIL 1961 : MAUVAIS DÉBUTS POUR LES ANTICASTRISTES

La phase amphibie de l'opération « Zapata » commence on ne peut plus mal. En effet, l'élément précurseur de la force d'invasion anticastriste tombe sur une patrouille de la MNR, tandis qu'une partie des embarcations sont gênées par des récifs de coraux non repérés par les reconnaissances. Finalement, les nageurs de combat trouvent un passage. Mais les opérations de débarquement ont pris du retard : au lever du jour, elles sont loin d'être achevées. Un premier LCU, embarquant un M41 et deux M35, racle les rochers de la grève : le *Tanque 4* que pilote Jorge Alvarez Viltres est brutalement débarqué, et son mécanisme de pointage en site est endommagé. Malgré l'eau encore profonde à cet endroit, Alvarez parvient à atteindre la plage. C'est alors que ce qui reste de l'aviation castriste, rescapée de raids aériens effectués le 15 avril depuis le Guatemala par les B-26B Invader de la CIA, surgit et coule plusieurs bâtiments essentiels à la réussite (les cargos *Houston* et *Río Escondido* qui transportaient notamment les mines antichars).

À proximité de *Blue Beach*, le débarquement se poursuit, et le capitaine « Pepe » San Román, chef de la *Brigada 2506*, installe son poste de commandement. Les mauvaises nouvelles s'accumulent. Outre les navires coulés, le largage des parachutistes au nord de Playa Larga est un échec : leur équipement atterrit dans les marais, et les hommes sont dans l'incapacité de remplir leur mission, à savoir couper la route de Pálpite.



◀ Un T-34/85 sur lequel est juché Fidel Castro (on distingue son visage) fait mouvement en direction de l'épave échouée du *Houston* à Buenaventura le 20 avril 1961.
DR

Celle-ci demeure par conséquent ouverte, et les miliciens castristes l'empruntent pour avancer en direction de *Red Beach* ! Le capitaine Erneido Oliva, commandant en second de la brigade, à la tête des unités débarquées à Playa Larga, au nord, requiert alors un char et un groupe motorisé du *Batallón 4 Blindado*, comme le prévoit le plan initial. Depuis son PC sur *Blue Beach*, San Román y souscrit, donnant des ordres en ce sens à l'équipage du *Tanque 3* de Fernando Torres Mena. Oliva le met aussitôt à la disposition de la *Compaña E* du *Batallón 2 Infantería*. À défaut d'avoir fait sa jonction avec les paras à Pálpite, cette compagnie tient le lieu-dit de la Rotonda, carrefour au débouché de Playa Larga. Une trentaine de kilomètres plus tard, l'arrivée du Walker Bulldog suscite la joie et le soulagement des hommes d'Oliva.

CASTRO ENVOIE SES CHARS

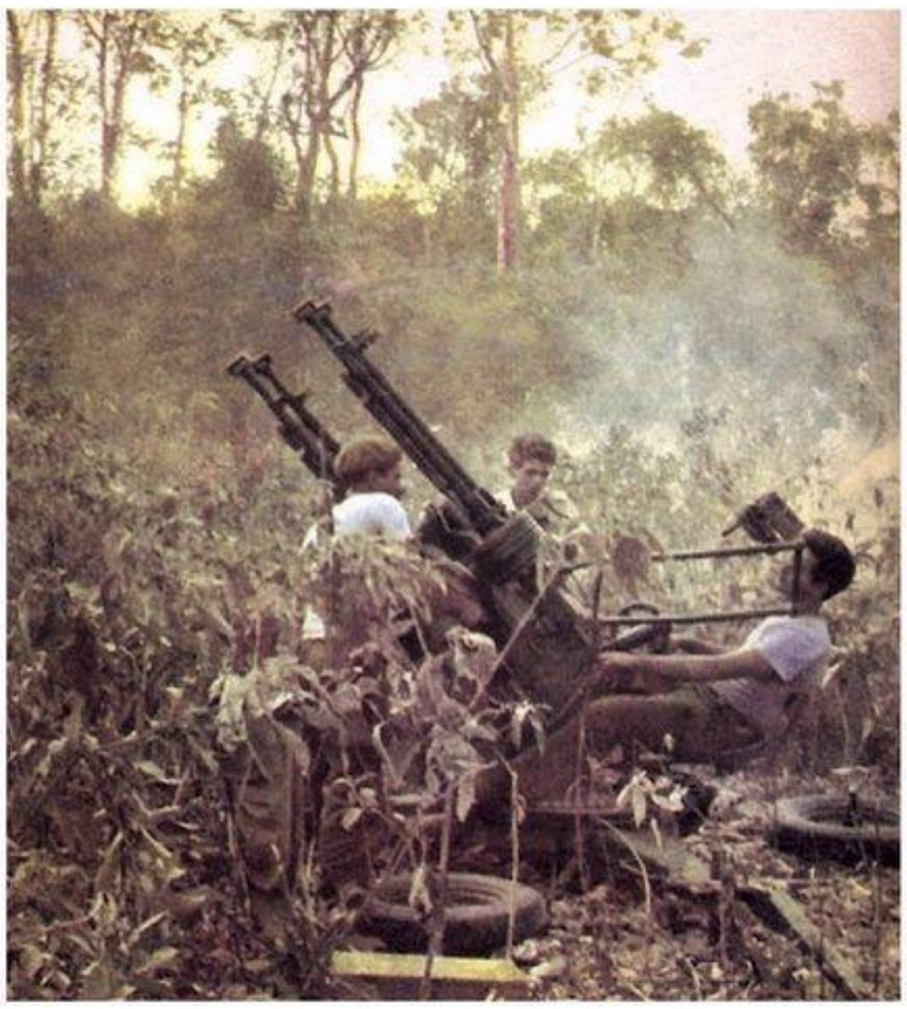
Vers midi, Fidel Castro a choisi de faire porter son effort principal sur l'axe de Pálpite à Playa Larga. Décision logique puisqu'il s'agit alors de la seule « porte » ouverte à travers les marais de Zapata. La pression ennemie ne tarde donc pas à augmenter contre le dispositif du *Batallón 2 Infantería*, rejoint par le *Tanque 3*. Le capitaine San Román décide alors de détacher sur place un second char M41 et quelques éléments du *Batallón Armas Pesadas* (bataillon d'armes lourdes). Côté castriste, dès 8 heures, une *Agrupación* (groupement) se rassemble autour d'un complexe d'exploitation sucrière nommé Central Australia [1] et situé à une trentaine de kilomètres au nord de Playa Larga (le choix n'est pas anodin, car il y a un téléphone qui permet d'être en contact avec La Havane). Elle comprend de l'artillerie et, surtout, vers 19 heures, les premiers chars dépêchés vers la baie des Cochons par les FAR. Ceux-ci seront regroupés en un gros peloton de T-34/85 placé sous les ordres du lieutenant Néstor López Cuba.

Quelques heures auparavant, Castro avait en effet ordonné le déploiement des trois compagnies de chars en formation à Managua, totalisant quinze engins dans un premier temps. En l'absence de suffisamment de camions à plateau capables de transporter les blindés, seuls cinq peuvent d'abord être acheminés, non sans incidents techniques, *via* Matanzas jusqu'à Central Australia. À ces difficultés de transport s'ajoute le déficit en tankistes : à ce stade de leur instruction à Managua, seuls trois des cinq hommes d'équipage des T-34/85 ont un minimum de connaissance de leur monture (le chef de char, le conducteur et le tireur). Pour les deux autres (radio et chargeur), l'instruction est totalement insuffisante ; il leur reste deux mois avant de l'achever ! Pour pallier cette déficience, les personnels nécessaires sont détachés de la compagnie de chars de la Isla de Pinos.

Vers 14h30, une colonne de miliciens du *Batallón 339* s'avance imprudemment. Faute de reconnaissance, ceux-ci prennent tranquillement position sous le nez des anticastristes du *Batallón 2 Infantería* et des deux M41 ! Les *Brigadistas* laissent le temps à l'ennemi, confiant, de se déployer. Les rafales éclatent alors, ponctuées par les coups de canon de 76 mm des Bulldog. Totalement surpris, les miliciens sont fauchés sans comprendre. Deux de leurs camions s'enflamment. Les miliciens hurlent. Ils courent en tous sens sous les balles des *Brigadistas*. Deux B-26B, cette fois-ci anticastristes, surgissent à leur tour des cieux et se joignent à la curée. Les miliciens rescapés s'égaillent dans les marais alentour. Le *Batallón 339*, qui a déjà subi des pertes dans la nuit, n'existe quasiment plus. Revers de fortune, les deux B-26 qui s'étaient invités au massacre sont abattus par des T-33A ennemis en maraude.

Aux environs de 15h00, San Román envoie un M41 dans le secteur de San Blas, où les parachutistes sont sévèrement accrochés par 200 membres de la MNR. Dans l'espace exigu du Bulldog, où règne une chaleur étouffante et moite, l'équipage aperçoit bientôt le nid d'une mitrailleuse M1919 braquée droit sur lui… Instantanément, il ouvre le feu. Un canon sans recul de 57 mm lui répond, mais le rate. Au bout de quelques minutes, les *Brigadistas* réalisent qu'ils se tirent les uns sur les autres, conséquence de la confusion omniprésente et des déficiences des troupes d'invasion en moyens radio. En dépit de cet accrochage fratricide, les miliciens de la MNR sont repoussés. Ils lancent d'autres attaques le long de la route, aisément contenues. En début d'après-midi, Castro quitte *Point One*, nom de code de son PC à La Havane, pour Central Australia, où il arrive après 15h00.

▲ Prise au cours de manœuvres un an après les événements de la baie des Cochons, cette photo illustre une (toute) relative amélioration des tactiques interarmes castristes au cours des derniers combats menés le 19 avril, durant lesquels sont enfoncées les positions des *Brigadistas*. DR



▶ Pièce antiaérienne quadruple de 12,7 mm M53 d'origine tchécoslovaque. Six batteries de ces armes surnommées « Cuatro Bocas » (« quatre bouches ») sont rassemblées à Central Australia dès le 17 avril pour la contre-attaque. Quatre autres batteries arriveront encore par la suite. DR

[1] Où est aujourd'hui implanté le musée de la bataille de la baie des Cochons.

[2] École des cadres de la milice ; considérée comme une unité d'élite au sein des FAR..

▼ Obusier M1938 de 122 mm pilonnant des positions des *Brigadistas*. Bien que la CIA connaisse l'existence d'environ 36 M1938 dans l'arsenal cubain, elle ne s'attend pas à ce que les troupes de Castro soient en mesure de les utiliser lors de l'opération. La surprise est désagréable lorsque, dans la nuit du 17 au 18 avril, les pièces d'artillerie de Castro tirent plus de 2 000 obus contre la Rotonda. Si le pilonnage manque totalement de précision, l'effet est dévastateur sur le moral des *Brigadistas*, incapables de riposter. DR

LE ROND-POINT DE L'ENFER

À 19h30, les obusiers de 122 mm pilonnent le secteur de *Red Beach*. La préparation est tout d'abord imprécise, car effectuée par des artilleurs à peine plus expérimentés que les tankistes. Son seul effet est d'avertir les *Brigadistas* de l'imminence d'une attaque. En ce qui concerne les chars, l'*Agrupación* des FAR aligne toujours les cinq T-34/85 de Néstor López Cuba. Le *Batallón 2 Infantería* a quant à lui reçu un troisième M41 en renfort en fin d'après-midi. À cinq contre trois, les Walker Bulldog sont numériquement inférieurs. Par ailleurs, chacun ne dispose que d'une douzaine d'obus perforants (AP-T M339), et le stock d'obus explosifs (HE M352) est également limité. Cependant, l'écart n'est pas sensible : l'entraînement des équipages anticastristes est nettement meilleur que celui de leurs homologues, et les M41 sont qualitativement supérieurs aux T-34/85.

Les positions retranchées qu'occupent les hommes de la *Compaña E* dessinent un V inversé dont la route passe au centre et par la pointe. Sur sa gauche, les *Brigadistas* ont disposé cinq bazookas M20. Les canons sans recul de 75 mm sont déployés sur un petit mamelon avec un des M41. En face, les 1re et 3e compagnies du bataillon de la *Escuela de Responsables de Milicias* [2], unité déjà bien éprouvée dans la journée et donc renforcée d'éléments de la *Columna Especial 1*, sont appuyées par quatre des cinq T-34/85 de López. Le cinquième reste à Pálpite pour assurer le contact radio entre José Ramon Fernández, chef du bataillon-école de la MNR, qui dirige l'attaque et les blindés qui la conduisent. Cette avant-garde de l'*Agrupación*, qui doit enfoncer le verrou de la Rotonda, comprend environ 300 hommes.

ORDRES DE BATAILLE

***FUERZAS ARMADAS REVOLUCIONARIAS* (FAR)**
(plus de 17 000 hommes engagés)
Troupes régulières
- Infanterie : Colonne Spéciale 1
- Blindés : École des chars de Managua (20 T-34/85, 10 SU-100 et 5 JS-2M)
- Artillerie : Éléments de l'école d'artillerie, Colonne Spéciale 2, soit au moins 4 batteries de 122 mm (obusiers M1938 et canons M1931/37), 4 batteries de 85 mm (D-44), 3 batteries de mortiers de 120 mm (M1943), plus 10 batteries antiaériennes de 12,7 mm (M53) et 1 batterie antiaérienne de 37 mm M1939.

Bataillons de la *Milicia Nacional Revolucionaria* (MNR) :
- Bataillon de l'École des cadres de la milice nationale révolutionnaire
- Bataillons 111, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 123, 144, 164, 180, 219, 223, 225, 227, 326, 329, 339, 345

Police nationale révolutionnaire
- 1 bataillon

BRIGADA ASALTO 2506
(NB : tous les bataillons sont de la taille de grosses compagnies, chaque compagnie de la taille d'une grosse section)
- Compagnie de chars
- 1er bataillon parachutiste (*Batallón de Paracaidistas 1*)
- 4e bataillon (d'infanterie) blindé – en réalité motorisé avec des camions M35 1/2-ton armés de mitrailleuses Browning *cal .50*) – (*Batallón 4 Blindado*)
- 2e, 3e, 5e et 6e bataillons d'infanterie (*Batallón 2 Infantería*, *Batallón 3 Infantería*, etc.)
- Bataillon d'armes lourdes (*Batallón Armas Pesadas*)

Chars M41 Walker Bulldog anticastristes (et chefs de chars)
Tanque 1 (Rodolfo Díaz Hernández)
Tanque 2 (Elio Alemán Armenteros)
Tanque 3 (Fernando Torres Mena)
Tanque 4 (Daniel González Carménate)
Tanque 5 (Rafael Torrez Jiménez)

Autre vue d'une batterie d'obusiers M1938. Le 19 avril, à partir de 14 heures, l'artillerie joue un rôle déterminant en matraquant la ligne d'arrêt au nord de Playa Girón tenue par les 2e et 6e bataillons anticastristes et en endommageant trois M41. Les artilleurs ont gagné en expérience, et les tirs sont désormais plus précis. ADEQHA

▲ T-34/85 neutralisé devant un panneau de l'INRA (*Instituto Nacional de Reforma Agrerio*). La *Zona de Desarrollo Agrario* LV 17 mentionnée sur ledit panneau englobe l'ensemble de la péninsule de Zapata. Il s'agit peut-être du char du lieutenant López qui bascule dans le fossé bordant la route en direction de la Rotonda dans la nuit du 17 au 18 avril après avoir été touché par un projectile de super-bazooka. DR

À 23h55, après avoir tiré plus de 2 000 obus, l'artillerie cubaine se tait. La configuration réduit la possibilité d'attaquer de flanc. De toute manière, les équipages des T-34/85 seraient bien incapables d'accomplir cette manœuvre. Ne connaissant pas le terrain, contraints de progresser dans l'obscurité, les tankistes cubains avancent lentement, en file indienne, avec des intervalles d'une vingtaine de mètres. Derrière eux marchent les miliciens et les fantassins réguliers, de chaque côté de la route surélevée. Les *Brigadistas* n'ont pas besoin de les voir pour comprendre que l'ennemi approche. Vers minuit trente, l'attaque castriste débute.

Roulant en tête, le T-34/85 de López est touché par au moins une roquette de 3,5 d'un bazooka M20 qui désintègre une partie de la chenille. Le conducteur perd le contrôle du char, qui pivote sur lui-même et bascule sur le bas-côté de la route. López ordonne de tirer un obus explosif. Rien ne se produit. Son char neutralisé et privé de son canon, il ne reste plus à l'officier qu'à l'évacuer. Non sans appréhension : les balles s'écrasent contre le blindage, résonnant à l'intérieur du T-34/85. Prenant son courage à deux mains, López bondit. Le feu croisé des *Brigadistas* est tel que le castriste croit avoir dépassé leurs emplacements. Sous la grêle de projectiles, il tente de prendre place dans le second T-34/85. Mais l'équipage, craignant une ruse des *Brigadistas*, refuse de lui ouvrir la moindre trappe. Dans les secondes qui suivent, le deuxième char est à son tour atteint, bloquant désormais la route. Quant à López, il arrive finalement à se tasser à l'intérieur du troisième de ses chars. Le conducteur s'efforce de contourner le T-34/85 neutralisé qui embouteille la route. L'engin attire le feu ennemi : des centaines de balles *cal .50* et *.30* claquent contre le blindage, sonnant l'équipage à l'intérieur. Économisant leurs munitions perforantes, les M41 tirent maintenant leurs derniers obus explosifs. L'un d'eux déchenille un T-34/85, sur lequel fonce le *Tanque 4*. Ce dernier essaie d'éliminer son rival : alors que la tourelle du T-34 pivote, Jorge Alvarez a déjà reculé pour percuter de nouveau sa proie et avarier le tube de son canon.

Vers 3h45, le *Tanque 3* de Fernando Torres Mena roule vers l'arrière. Il est hélé par le capitaine Oliva. Torres lui explique qu'il doit se réapprovisionner en munitions et réparer le système d'extraction des douilles qui est hors service. Celles-ci doivent être retirées manuellement, avec l'aide d'un couteau, après chaque tir. Toutefois, même sans obus perforant, le Bulldog peut arroser les miliciens avec sa mitrailleuse coaxiale. Oliva le renvoie donc en ligne.

◤ Au moins cinq T-34/85 sur les vingt engagés sont détruits entre le 17 et le 19 avril 1961. L'inexpérience des tankistes de Castro facilite la tâche des *Brigadistas*. ADEQHA

La situation est également difficile pour les FAR. Un T-34/85 stoppe brutalement devant la position de commandement d'Oliva. La trappe du conducteur s'ouvre. Le pilote cubain s'élance alors en gesticulant en direction du *Tanque 3* de Fernando Torres. Stupéfaits de la situation, les *Brigadistas* ne réagissent pas. Le tankiste se fige soudain et découvre qu'il a affaire à des anticastristes. Éberlué, il repart en courant jusqu'à son char en criant « *C'est l'ennemi !* ». Dans la confusion, son équipage croyait avoir à faire à ses camarades des FAR…

Entre-temps, Torres a repris ses esprits. Plongeant dans les entrailles du Bulldog, il décoche lui-même un obus au visiteur inopportun. Le projectile frappe le flanc de la tourelle, au centre. Le T-34/85 se transforme alors en brasier. Faute de maîtriser le fonctionnement de leur canon, plusieurs équipages castristes n'utilisent que les mitrailleuses, leur pièce de 85 mm restant silencieuse, à la plus grande joie des défenseurs.

Sous la menace des bazookas, des canons sans recul et surtout de ceux de 76 mm M32 des M41 Walker Bulldog impossibles à juguler, les deux T-34/85 restants [3] du peloton de López, qu'ont désormais rejoints quelques autres chars du même modèle, marquent le pas. Les miliciens cubains ne sont pas davantage épargnés que les tankistes. Ayant d'abord été distancés par les T-34, ils ne peuvent coopérer efficacement avec ces derniers, d'autant qu'ils sont la cible des armes individuelles et des mitrailleuses adverses. Puis c'est au tour des mortiers anticastristes de les prendre à partie avec des obus au phosphore blanc… Les combattants s'affrontent sans se voir, dans une pluie de balles traçantes, d'invectives, de hurlements, d'explosions. Tout aussi dramatique, des blessés sont écrasés par les mastodontes dans leurs évolutions pataudes pour se soustraire au feu des *Brigadistas*.

▲ « Cuatro Bocas » monté sur un camion GAZ-51 ou GAZ-63. Improvisé sur le champ de bataille, ce système d'armes va constituer la défense antiaérienne mobile des colonnes de véhicules castristes à partir du 18 avril face aux B-26 rebelles. À noter, au second plan, une table calée contre des caisses de munitions, de telle manière que les pieds font songer aux canons d'un M53. Il pourrait s'agir d'un leurre dissuasif destiné à tromper l'aviation ennemie.
ADEQHA

L'EFFRITEMENT

À 04h00, l'artillerie castriste a repris son pilonnage. Si les canons manquent de précision, ils ébranlent néanmoins la détermination des défenseurs. Quarante minutes plus tard, l'arrivée de dix T-34/85 supplémentaires, partis de Managua via Jovellanos, est annoncée. Fidel Castro prévoit de les engager sans délai. Dorénavant, les chars cubains ne devront plus donner des coups de boutoir en direction de Playa Larga mais mener une « guerre éclair », en appui du *Batallón 144* ou du *180* qui doivent avancer depuis Pálpite jusqu'à Soplillar, puis, de là, se ruer sur Caleta Rosario. Le commandant en chef des FAR veut fractionner les *Brigadistas* en trois groupes, de manière à les éliminer plus facilement tout en les empêchant de réembarquer. Pour mener à bien son plan, au besoin, une protection antiaérienne sera affectée aux chars. En l'occurrence, des quadritubes M53 montés à l'arrière de camions.

À la Rotonda, un nouvel assaut n'est pas plus fructueux que les précédents. Isolé, un des T-34/85 est harcelé par un *Brigadista* avec un canon sans recul de 57 mm. Gilberto « Barberito » [4] Hernández épaule le M18A1… Recharge… Épaule… Il est finalement abattu par les mitrailleuses d'un char cubain. D'autres T-34 approchent déjà. À 4h45, le *Tanque 2* rompt le contact : il n'a plus ni obus ni cartouches de mitrailleuse. Vers 5 heures, c'est au tour du *Tanque 4*. Coïncidence ou pas, au même moment, les castristes relancent leur attaque avec au moins deux chars, qui dépassent le barrage d'épaves. Un premier est neutralisé par une roquette de bazooka.

[3] Plus un troisième en « station radio » à Pálpite.

[4] Le coif feur de la brigade.

T-34/85
École des chars de Managua
Fuerzas Armadas Revolucionarias de Cuba
Secteur de *Red Beach*, baie des Cochons, Cuba, avril 1961

De haut en bas :

• Faute de suffisamment de moyens de transport, une multitude de véhicules civils sont réquisitionnés pour acheminer les troupes. Ici, des réguliers de la Colonne Spéciale 1 (que l'on reconnaît à leur fusil semi-automatique FAL ; 26 000 de ceux-ci étant dans l'arsenal cubain au 1er janvier 1959) s'entassent inconfortablement avec des miliciens à l'arrière d'un camion. DR

• Éléments d'une batterie de canons M1931/37 de 122 mm. La CIA évalue leur nombre à 18. DR

• Dix SU-100 apparaissent avoir été engagés durant les opérations, dont au moins deux seront détruits. Dans les témoignages des *Brigadistas*, ces canons d'assaut sont fréquemment confondus avec des Sherman (de la même manière, beaucoup de combattants castristes identifient les M41 Walker Bulldog des *Brigadistas* comme étant aussi des Sherman). À cette date, Cuba dispose effectivement de 7 M4A3(76)W Sherman hérités du régime de Batista, mais, de toute évidence, ils ne sont pas mis en ligne en avril 1961. DR

Un deuxième projectile est glissé par le servant dans le tube, mais, cette fois-ci, le lance-roquettes ne fonctionne pas. Le lieutenant Cruz est alors blessé, et un début de panique s'empare des *Brigadistas*. Le capitaine Oliva empoigne un canon sans recul de 57 mm, auquel il ne reste qu'un seul obus, et rallie ses hommes. Miraculeusement, le T-34/85 s'arrête. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une erreur. Son équipage se rend. À l'écart du blindé immobile, le prisonnier livre des informations alarmistes : au moins 2 100 hommes et 20 chars feraient face aux quelque 370 hommes (moins une vingtaine de tués et une cinquantaine de blessés) et trois chars sans obus d'Erneido Oliva. Celui-ci envoie alors un messager à San Román pour prendre des instructions. L'estafette roule à tombeau ouvert. L'homme est de retour vers 6h15, avec l'ordre de résister jusqu'à la mort. La rhétorique héroïque du chef de la *Brigada Asalto 2506* consterne Oliva. Il décide donc de passer outre.

Ignorant ce qui se joue loin au nord-ouest, dans le secteur de San Blas, Alejandro del Valle, chef du *Batallón de Paracaidistas 1*, mène une attaque appuyée par les *Tanque 1* et *5*. Un impact sur le char où il est juché le projette au bas de celui-ci. Indemne, il remonte aussitôt sur l'engin pendant que les mitrailleuses des deux Bulldog crachent leurs balles *cal .30*. La poussée anticastriste est un succès. Cependant, les rangs du *Batallón 3 Infantería*, qui participe à l'action, faiblissent. Quelques hommes fuient le combat, bientôt suivis par d'autres. Le mouvement est contagieux, touchant aussi les parachutistes. Faute d'infanterie d'accompagnement, les chars font de même. L'attaque avorte, et del Valle n'a d'autre recours que de rallier quelques braves qui se positionnent avec plusieurs bazookas et les chars à un peu plus de 3 km au sud de San Blas.

18 AVRIL : DES MATINS DIFFICILES

En attendant l'exécution de son plan, Castro exige que le bataillon-école de la MNR attaque sans relâche Playa Larga, même si les dix chars supplémentaires attendus ne sont pas disponibles. Pourtant, les blindés de renfort sont bien là. Mais ni les six T-34/85 rescapés [5] de la bataille de la Rotonda, ni les dix autres arrivés depuis peu ne sont prêts. Pour les premiers, il s'agit de refaire le plein, de réapprovisionner les casiers à obus et de réparer une multitude de dommages causés par le combat (leurs chenilles ont particulièrement souffert des tirs de bazookas, des obus de canons sans recul M18A1 et des obus explosifs des M41). Quant aux seconds, leurs équipages sont épuisés, ayant mis à profit le trajet depuis Managua pour parfaire leurs connaissances toutes relatives sur leurs engins. Par ailleurs, les tankistes doivent remédier à de nombreuses pannes. Les Cubains estiment ainsi que les blindés ne seront pas opérationnels avant au moins deux heures. Quant au *Batallón 144*, il est également en retard. En effet, le guide qui doit conduire les miliciens, ne connaissant pas le terrain, brille par son absence !

Le jour qui se lève n'est pas non plus à l'avantage des *Brigadistas*. Si les tirs d'artillerie adverses ont été imprécis, ils ont néanmoins sonné les défenseurs qui ne s'attendaient pas à être sous le feu de pièces lourdes. Pour ne rien arranger, les M41 Bulldog et les armes d'appui n'ont quasiment plus de munitions. Paradoxalement, des quantités non négligeables s'empilent bien sur *Blue Beach*. Mais la calamiteuse organisation du réseau logistique conjuguée au manque de camions empêchent les précieux obus, roquettes de bazookas et cartouches d'arriver aux combattants de première ligne ! Dès lors, vers 6h35, les anticastristes décrochent en direction de *Blue Beach*…

[5] Tous les T-34/85 touchés n'ont cependant pas été détruits.

LE RÈGNE DE LA CONFUSION

Au même moment, Fidel Castro peaufine son plan déjà esquissé quelques heures plus tôt. Du fait de liaisons toujours chaotiques [6], et probablement aussi par crainte de sa réaction de la part de ses subordonnés, il n'est pas informé que le *Batallón 144* n'a pu s'acquitter dans les temps de sa mission et que la route entre Playa Larga et Playa Girón n'est pas coupée… Ignorant cela, le Premier ministre cubain précise qu'en sus de l'*Agrupación* qui déboulera depuis le nord [7], un autre groupement, sous les ordres du *Comandante* Juan Almeida Bosque, avancera sur l'axe de Yaguaramas à Horquitas jusqu'à Babiney, pour ensuite prendre San Blas, puis de là s'emparer d'Helechal et enfin, ultime étape, de Playa Girón. À 10h25, Castro précise par radio au capitaine Emilio Aragonés, un des chefs de l'*Agrupación* « Yaguaramas », qu'il disposera d'un total de cinq bataillons plus 10 T-34/85 et 5 SU-100.

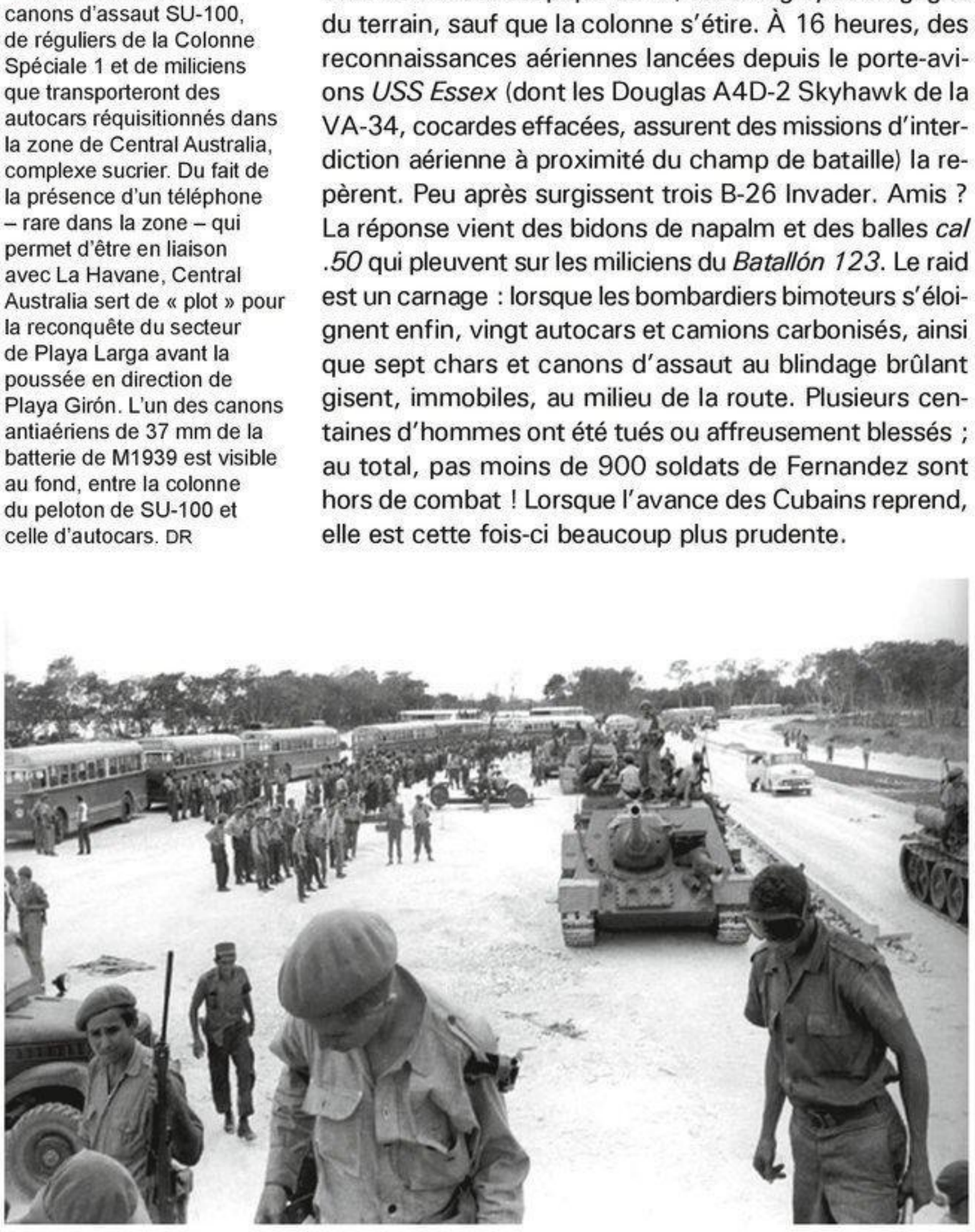
Certains d'entre eux sont d'ailleurs déjà engagés au sud de San Blas. Un SU-100 est neutralisé au bazooka sur la ligne que défend le *Batallón de Paracaidistas 1* de del Valle, tandis qu'un T-34/85 est frappé par l'obus de 57 mm d'un M18A1. Le chef de bord, qui a eu la malencontreuse idée de jeter un œil au dehors de son char, est probablement tué, et l'engin s'éloigne en reculant. Une fois encore, sous les assauts des blindés ennemis, les éléments du *Batallón 3 Infantería* battent en retraite. Plusieurs grimpent dans un camion tchécoslovaque capturé. Le véhicule démarre en trombe. Dans un virage, il pile sec face à un M41 qui arrive en sens inverse. Par réflexe, le canonnier ouvre le feu avec un obus explosif, transformant le camion en un amas de tôles incontrôlable qui termine sa course dans la mangrove. Le désordre le plus total règne du côté des *Brigadistas* ! Désordre auquel fait écho celui chez les FAR. À 10h30, la nouvelle tombe enfin à Central Australia : « *L'ennemi s'est retiré de la Playa Larga* ». Ce repli anticastriste vient paradoxalement contrecarrer les plans du futur *Líder Máximo* [8]. Castro est furieux. Par radio, il « engueule » littéralement ses subordonnés et exige que la poursuite soit lancée avec six chars (vraisemblablement les rescapés de la bataille de la Rotonda), qu'il sera temps de réparer plus tard : Castro hurle à qui veut bien l'entendre que les chars doivent foncer à tout prix !

LA CHEVAUCHÉE DE JOSÉ RAMON FERNÁNDEZ

Appuyée par le deuxième groupe blindé de 10 T-34/85 et 5 SU-100 désormais prêts et par l'artillerie, la *Columna Especial 1* est lancée dans la bataille. Castro veut accélérer le tempo des opérations. Il redoute que les anticastristes ne parviennent à s'enfuir, ce qui le priverait d'une victoire totale. Pour cette ruée, l'*Agrupación* confiée à José Ramon Fernández se réorganise dans le secteur de Playa Larga : la *Columna Especial 1* est mise en réserve, remplacée par le *Batallón 123*, qui a l'avantage d'être frais. La compagnie légère du 123e avance avec les blindés en tête du dispositif. Le reste suit dans des camions et des autobus réquisitionnés. Sont également rattachées deux batteries antichars de 85 mm et deux antiaériennes, avec des M53 en plus de huit chars et canons d'assaut.

À 13h56, Castro fulmine encore à la radio. Il ordonne que José Fernández s'empare de Playa Girón avant 18 heures. Il assène à son interlocuteur que s'il ne s'acquitte pas de sa tâche avec ses 5 000 hommes, ses 24 obusiers de 122 mm, la batterie de mortiers de 120 et ses huit chars, alors « *il se ridiculisera face à un ennemi en fuite !* ». José Fernández est piqué au vif, et son *Agrupación* gagne du terrain, sauf que la colonne s'étire. À 16 heures, des reconnaissances aériennes lancées depuis le porte-avions *USS Essex* (dont les Douglas A4D-2 Skyhawk de la VA-34, cocardes effacées, assurent des missions d'interdiction aérienne à proximité du champ de bataille) la repèrent. Peu après surgissent trois B-26 Invader. Amis ? La réponse vient des bidons de napalm et des balles *cal .50* qui pleuvent sur les miliciens du *Batallón 123*. Le raid est un carnage : lorsque les bombardiers bimoteurs s'éloignent enfin, vingt autocars et camions carbonisés, ainsi que sept chars et canons d'assaut au blindage brûlant gisent, immobiles, au milieu de la route. Plusieurs centaines d'hommes ont été tués ou affreusement blessés ; au total, pas moins de 900 soldats de Fernandez sont hors de combat ! Lorsque l'avance des Cubains reprend, elle est cette fois-ci beaucoup plus prudente.

▲ Fidel Castro sur un T-34/85 le 20 avril lors de l'« attaque » de l'épave du *Houston*. La bataille est alors terminée, et les castristes ne savent pas encore que le navire est abandonné. DR



▼ Rassemblement de canons d'assaut SU-100, de réguliers de la Colonne Spéciale 1 et de miliciens que transporteront des autocars réquisitionnés dans la zone de Central Australia, complexe sucrier. Du fait de la présence d'un téléphone – rare dans la zone – qui permet d'être en liaison avec La Havane, Central Australia sert de « plot » pour la reconquête du secteur de Playa Larga avant la poussée en direction de Playa Girón. L'un des canons antiaériens de 37 mm de la batterie de M1939 est visible au fond, entre la colonne du peloton de SU-100 et celle d'autocars. DR

[6] Castro doit retourner à La Havane après minuit, alors qu'un nouveau débarquement est annoncé.

[7] Et d'un autre groupement opérant depuis Covadonga, au nord de San Blas.

[8] Castro s'arrogera ce titre en décembre 1961.

et Des miliciens dépassent la carcasse d'un autobus incendié par le raid aérien mené avec des bombes au napalm dans l'après-midi du 18 avril. Sept chars et canons d'assaut sont mis hors de combat, vingt autocars détruits et environ 900 hommes tués ou blessés. Outre des pertes considérables (niées par les castristes), l'avance en direction de Playa Girón est ralentie. DR

À 18 heures, *Blue Beach* est toujours aux mains des *Brigadistas*. À la nuit tombée, l'*Agrupación* de José Fernández est encore à 11 km de Playa Girón. Dans le courant de la soirée, l'officier demande une « grue » pour la récupération des chars endommagés. Il réclame également des chenilles à Managua, à l'évidence pour réparer dans les plus brefs délais les blindés les moins détériorés. Préoccupation qui témoigne du nombre de chars et canons d'assaut mis hors de combat ; pas nécessairement totalement détruits, comme l'estiment les *Brigadistas*, mais esquintés à divers degrés, les trains de roulement ayant particulièrement souffert des bazookas et canons sans recul.

19 AVRIL : L'HALLALI

Voilà deux jours qu'a débuté l'invasion par la *Brigada Asalto 2506*... À Central Australia, cinq chars lourds JS-2M sont arrivés, acheminés sur des remorques. Ils n'interviendront pas dans la bataille et resteront en réserve. De toute manière, leurs équipages savent à peine les faire rouler... Sur le front, après une nuit relativement calme, la plupart des *Brigadistas* ont désormais compris que les choses vont mal. Au nord, les pertes encaissées par les castristes n'ont pas suffi à les arrêter. À l'est, le verrou de San Blas est sur le point de tomber sous l'action conjuguée de deux groupements.

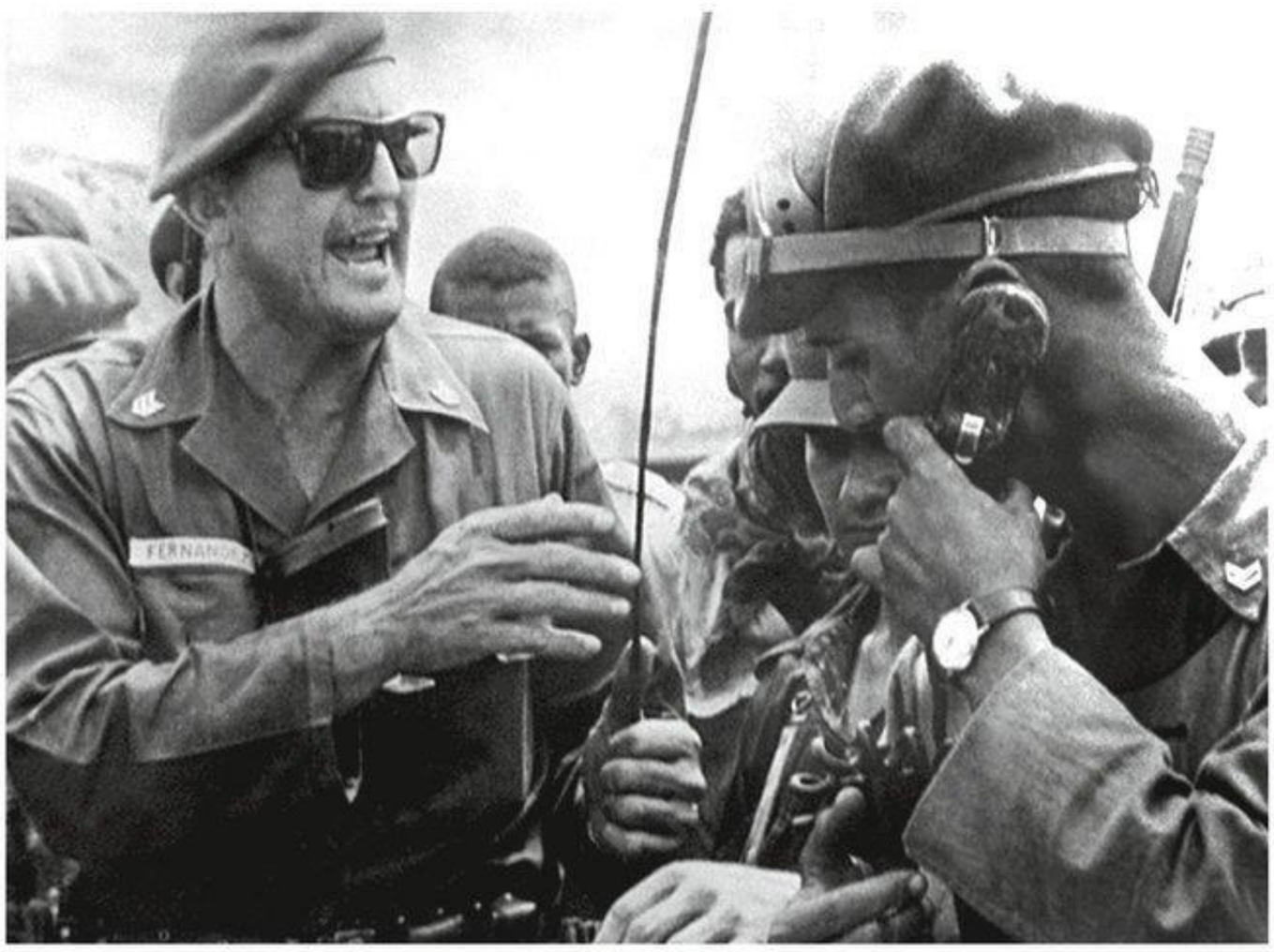
Pour donner un peu d'air à une tête de pont qu'étranglent désormais les forces de Castro, une contre-attaque est menée. Un M41 et quelques parachutistes engagent l'*Agrupación* composée d'éléments du

José Ramón Fernández, ex-officier du régime de Batista, chef du bataillon-école des cadres de la MNR, reçoit le commandement du groupement chargé d'avancer de Playa Larga à Playa Girón. Il se révèle être un excellent tacticien, s'efforçant d'initier « sur le tas » une tactique interarmes avec des combattants peu ou pas entraînés. DR

Outre leur mission antiaérienne, les « Cuatro Bocas » sur les GAZ appuient les troupes au sol par des tirs directs contre les *Brigadistas*, notamment le 19 avril quand ils visent la ligne d'arrêt formée par les bataillons 2 et 6 de la *Brigada Asalto 2506*. DR

Batallón 326 (300 hommes et un groupe de bazookas) qui progresse depuis Yaguaramas. Après quelques minutes de flottement, l'unité de la MNR du capitaine Orlando Pupo Peña ne lâche rien. Les roquettes de M20 fusent, les balles de M52 et ZB-53 frappent le Walker Bulldog, autour duquel se protègent tant bien que mal les assaillants. Une des chenilles est bientôt atteinte par un projectile de 3,5. Les miliciens de Pupo se rapprochent alors du M41 « blessé ». Ils ouvrent les trappes en sommant l'équipage de se rendre... et découvrent que celui-ci est parvenu à s'éclipser.

Face au groupement castriste qui arrive depuis le secteur de Playa Larga–Pálpite, les 2e et 6e bataillons d'infanterie, appuyés par trois des M41 et par les huit mortiers lourds de 4,2 de la brigade, s'installent à 3 km au nord de Playa Girón. Une courbe de la route se prête particulièrement bien à la défense. Le capitaine Oliva y concentre sept équipes de bazookas, tandis que les chars, sur la gauche, pointent leur 76 mm au sortir du virage. L'ensemble des positions court de la mer aux marais. L'artillerie castriste n'est pas en batterie, donnant aux mortiers de la brigade l'avantage de frapper impunément la route qui serpente et les camions chargés de miliciens. Les Bulldog, placés à défilement de tourelle derrière une ligne de crêtes, sont parfaitement positionnés. Après 8 heures, un SU-100 se présente. Les obus de 76 mm des M41 le stoppent net. Un T-34/85 puis un camion armé d'un quadritube de 12,7 subissent le même sort. De chaque côté de la route



s'efforcent de progresser en deux colonnes la compagnie légère du *Batallón 116* et le bataillon de la *Policía Nacional Revolucionaria* (PNR), mais leur avance s'effectue sous les obus de mortier au phosphore blanc.
Arrive un SU-100 qui se faufile derrière les autres épaves. Avant d'être mis hors de combat, il touche le *Tanque 2*, au milieu de l'alignement des Bulldog, l'impact tuant le chef de bord, Elio Alemán Armenteros. Secoué, l'équipage du M41 évacue la carcasse alors que l'incendie menace de la faire exploser à tout instant. Oliva crie d'éloigner l'épave fumante des positions des *Brigadistas*. Jorge Alvarez s'élance hors du *Tanque 4*, prend les commandes du *3* et le dirige tant bien que mal à l'écart, mais juste à côté des mortiers de 4,2, dont les servants l'invectivent en gesticulant ! Désorienté, à moitié asphyxié par la fumée, brûlé par les flammes qui envahissent le char, Alvarez réussit à activer l'extincteur, avant de se propulser au-dehors du Bulldog agonisant. Il est alors dans un piètre état. L'ennemi, lui, continue d'attaquer avec acharnement. Les M53 montés sur les camions sont même utilisés en tir direct contre les positions des *Brigadistas*. Désormais aguerris par plus de 48 heures de combats difficiles, les miliciens tentent une manœuvre de flanc, par la plage. Si l'action d'un M41 contribue à son échec, elle met néanmoins en péril tout le dispositif des anticastristes.
À 9h14, le contre-amiral John E. Clark, commandant de la *Task Force 81.8* de l'*US Navy*, est sollicité pour un appui aérien contre les chars qui attaquent maintenant *Blue Beach*. L'officier américain s'efforce d'obtenir l'autorisation de jeter ses A-4D Skyhawk dans la bataille. Ils ne feraient qu'une bouchée des miliciens, des T-34/85 et des SU-100. Clark tente d'arracher un accord en expliquant qu'un tandem d'avions hostiles tourne non loin de deux de ses destroyers. Sans résultat. À 12h44, l'officier annonce à sa hiérarchie que deux destroyers – les *USS Eaton* (nom de code *Santiago*) et *USS Murray* (nom de code *Tampico*) – voguent vers *Blue Beach*, mais qu'ils se mettent en danger face à d'éventuels raids aériens ou à des tirs d'artillerie et de chars venus des côtes sans pour autant servir à grand-chose dans l'optique d'une évacuation.
En effet, à présent, pas moins d'une cinquantaine d'esquifs, auxquels sont accrochés des *Brigadistas*, voguent vers les destroyers. Dans la confusion, les hommes du groupement de José Ramon Fernández croient d'abord qu'une infiltration ennemie est en cours. Chars, canons d'assaut, canons antichars et mortiers ouvrent le feu sur ces « coquilles de noix ». Mais leurs tirs encadrent dangereusement les destroyers, qui réduisent la distance jusqu'aux rives de Cuba. À bord, les marins américains sont à leur poste et les canons prêts à faire feu avec des obus perforants sur les 5 T-34/85, 3 SU-100 et 12 canons de 85 mm déployés face à eux. Durant quelques minutes, en ce 19 avril 1961, la guerre froide est sur le point de dégénérer au travers d'un improbable affrontement entre destroyers américains et chars cubains d'origine soviétique…
Cet « intermède » n'accorde que peu de répit aux *Brigadistas*. Vers 14 heures, l'artillerie gronde de nouveau. Trois des M41 sont touchés par des éclats d'obus et endommagés.

▲ En février 1961, la CIA estime à 104 le nombre de T-34/85 (fréquemment désignés comme étant des Joseph Staline) livrés ou en cours de livraison aux forces de Castro. L'entraînement des équipages est encore balbutiant lorsque survient l'opération « Zapata », et les tankistes apprennent le maniement pratique de leur char sur la route qui les conduit au champ de bataille ! DR

◤ Les cinq M41 Walker Bulldog de la *Brigada de Asalto 2506* jouent un rôle crucial dans la résistance des anticastristes. Leurs équipages ont été préparés à Fort Knox, tandis que les M41 ont été discrètement transférés par l'*US Army*. Celui-ci a été photographié sur la Playa Girón après les combats. À noter le tube de bazooka appuyé contre le Bulldog et le projectile posé sur une caisse de munitions. ADEQHA

L'un d'eux l'est aussi par une roquette tirée du seul bazooka M20 dont dispose le bataillon de la PNR. La menace aérienne anticastriste étant considérée comme négligeable, les pilotes des T-33A de l'aviation cubaine sont maintenant autorisés à mitrailler leurs adversaires au sol, ajoutant à la panique naissante. Les forces de Castro se sont engouffrées sur les arrières du « front » après avoir enfoncé les positions au sud de San Blas. Ils menacent maintenant directement *Blue Beach*. Là, sans possibilité de fuir, dos à la mer et sous le pilonnage constant de l'artillerie, la combativité des exilés cubains s'effrite.

À 14h32, « Pepe » San Román avertit *Happy Valley*, centre de commandement américain au Guatemala, qu'il détruit son matériel de communication, qu'il n'a plus rien pour combattre et qu'il se réfugie dans les bois. Autour du chef de la *Brigada Asalto 2506*, le chaos est général. San Román envoie un messager à Erneido Oliva pour l'avertir de sa décision. Messager qui n'arrivera jamais. Un peu plus au nord, Oliva se bat donc en ignorant que *Blue Beach* est en proie à la débandade. Sous la poussée adverse, lui aussi donne l'ordre de repli.

Avant de battre en retraite, il croise Alvarez, le visage recouvert d'une suie grasse mélangée de sang coagulé. Il le nomme capitaine. Le nouvel officier tankiste sait que tout est *snafu* [9]. Il piège donc avec des grenades le vaillant *Tanque 4*.

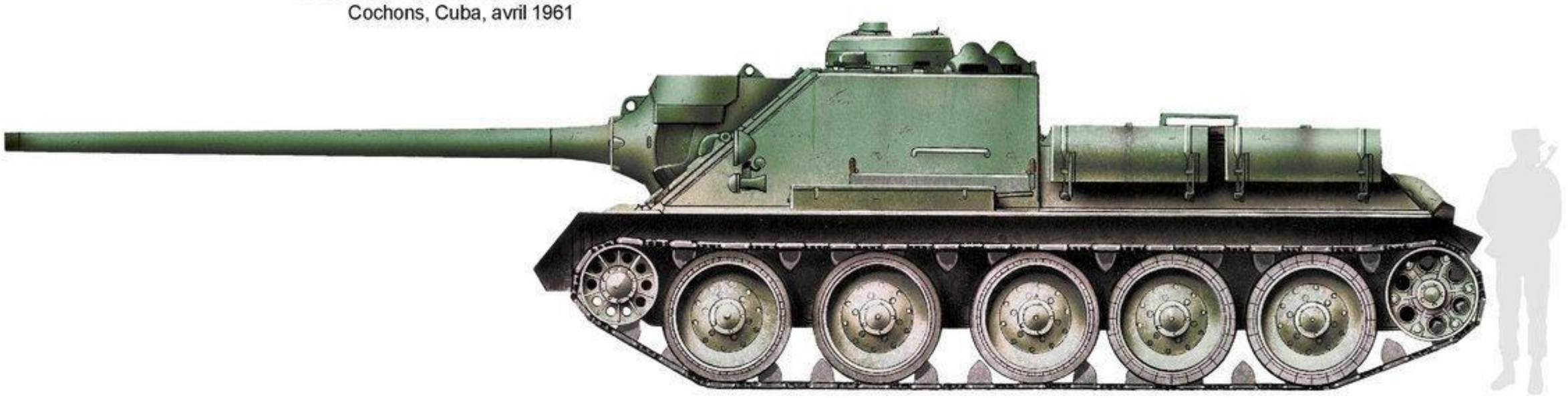
En face, Castro exhorte les équipages à rouler tant que les chenilles de leurs chars ne seront pas dans l'eau. Pour ce faire, il préconise les grands moyens en constituant une « ligne de feu » : tous les engins doivent foncer en tirant, le second prenant la tête si le premier est arrêté, puis le troisième, etc. À 16 heures, le semblant de ligne anticastriste s'effondre face aux coups répétés des groupements adverses. Une heure plus tard, toute résistance organisée a cessé. À 17h30, les castristes se répandent sur la Playa Girón.

Quelques obus de 85 et 100 mm scellent la fin de la bataille le 20 avril, cependant qu'une partie du *Batallón 5 Infantería* accroche des miliciens arrivés pour inspecter le cargo *Houston*. À distance, les tirs sont perçus comme venant de l'épave du navire. Avec les chars et canons d'assaut, Castro se précipite à Buenaventura, au sud de Playa Larga. De là, un T-34/85 décoche un

[9] *Situation Normal: All Fucked Up* : argot militaire américain signifiant mot pour mot « situation normale : tout est foutu ».

SU-100

École des chars de Managua
Fuerzas Armadas Revolucionarias de Cuba
Secteur de Playa Girón, baie des Cochons, Cuba, avril 1961



projectile sur l'épave fumante du cargo. Mais il le rate. Castro hèle alors un SU-100 dont le canon de 100 mm lui paraît plus adapté. Le deuxième obus de l'automoteur pulvérise une des pièces antiaériennes du bâtiment, avant qu'il ne soit finalement constaté qu'il est désert et que les coups de feu provenaient de la rive…

LA BAIE DES COCHONS : UN FIASCO RETENTISSANT

Le bilan officiel des combats s'élève à 151 morts et 350 blessés pour les FAR. Chiffres bien en deçà des pertes réelles si l'on considère la puissance de feu ennemie que ne cessent de mettre en avant l'hagiographie du régime castriste et les terribles épisodes qui jalonnent la bataille (par exemple, le « napalmage » du *Batallón 123*, dont un bon quart des effectifs est tué). La fourchette de 1 500 à 2 000 tués pour environ 3 000 blessés (dix fois plus que les chiffres officiels) semble la plus plausible. Du côté des *Brigadistas*, 1 183 hommes sont capturés au cours des combats puis durant les semaines qui suivent, et environ 114 tués. Concernant les blindés, la propension à l'exagération des uns et des autres complique le décompte. Par ailleurs, de nombreux engins des FAR sont revendiqués comme détruits par les *Brigadistas*, alors qu'en réalité, ils n'ont été qu'endommagés plus ou moins gravement. Certains semblent même avoir été remis en état dans la nuit du 18 au 19 pour la poussée finale contre Playa Girón. Quoi qu'il en soit, 16 blindés ont été touchés (environ 50 % de l'effectif engagé), dont au moins trois SU-100. Parmi tous les véhicules atteints, cinq T-34/85 et deux SU-100 sont irrémédiablement détruits. Dans les rangs de la *Brigada Asalto 2506*, un M41 a été pulvérisé par un SU-100 et deux autres endommagés par l'artillerie. L'un des chars capturés sera offert aux Soviétiques en 1962. Il est désormais au musée des blindés russe de Koubinka. D'un point de vue opérationnel, Fidel Castro dira à propos de l'invasion de la baie des Cochons : « *Ils avaient un bon plan, pauvrement exécuté.* » ■

2

3

4

1 et 2 Au-delà de toute propagande largement encouragée par le régime, la bravoure de Castro est indéniable. Lorsqu'il grimpe à bord d'un SU-100 pour foncer jusqu'à la mer le 19 avril, le risque de rencontrer un tireur isolé ou d'irréductibles *Brigadistas* est réel. En revanche, le leader cubain agace nombre de ses subalternes. Omnipotent dans la planification, il donne des ordres par trop complexes au regard des faiblesses en moyens de communication et du manque de cartes topographiques. Bien que s'intéressant à la technique, il méprise les contraintes inhérentes aux unités blindées (réparations, pleins de carburant, réapprovisionnement en munitions). DR

3 Un SU-100 défile à La Havane lors de la fête du 1er mai 1961. La victoire remportée est stratégiquement importante : désormais, les pays de l'Est – à commencer par l'URSS – considèrent Cuba et son chef avec beaucoup plus de sérieux. DR

4 Le 20 avril, déçu du manque d'efficacité d'un obus de 85 tiré contre le *Houston*, Castro saute d'un T-34/85 pour monter sur un SU-100 dont il juge le canon de 100 mm plus pertinent pour traiter la « menace ». Un premier obus rate sa cible, un second détruit une pièce antiaérienne. DR

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Castro (F) et Fernández (J.R.), *Playa Girón*, Pathfinder Press, 2001
- Johnson (H.), *The Bay of Pigs*, Norton, 1964
- Jones (H.), *The Bay of Pigs*, Oxford University Press, 2008
- Quesada (A.), *The Bay of Pigs, Cuba 1961*, Osprey Publishing, 2009
- Rodríguez (J.C.), *The inevitable battle, from the Bay of Pigs to Playa Girón*, Editorial Capitán San Luis, 2009
- Wyden (P.), *Bay of Pigs*, Simon and Schuster, 1979
- Articles de presse et témoignages

PANZER MARSCH !

COMMANDER UNE *PANZER-DIVISION*

Les *Panzer-Divisionen* ont remporté de grandes victoires tactiques tout au long de la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs éléments viennent expliquer ces succès : la puissance de feu et la protection des chars alignés, une doctrine misant sur le combat interarmes lors des engagements, l'usage de la radio pour coordonner les mouvements des unités organiques, etc. Toutes ces prouesses tactiques ne peuvent être réalisées sans disposer d'outils conçus spécifiquement à cet effet, manœuvrés par un état-major d'officiers parfaitement rompus aux préceptes de la guerre mécanisée.

Par Hugues Wenkin

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

LE COMMANDEMENT

Conduire une *Panzer-Division* est avant tout une affaire d'hommes : celle de son *Kommandeur* et de son état-major. Chacun d'eux remplit une fonction bien précise.

LE *KOMMANDEUR*

En temps normal, au sein de la *Heer*, le commandement d'une division échoit à un *Generalleutnant* ou un *Generalmajor*. Les circonstances au combat relèguent toutefois cette règle à l'état de pure théorie : l'indisponibilité ou la mort d'un général peuvent amener un simple *Oberst* (colonel) voire un *Major* (commandant) à en prendre temporairement la tête. L'officier a sous ses ordres cinq puis quatre régiments (deux puis un de *Panzer*, deux de *Schützen* et un d'artillerie) formant l'ossature de sa *Panzer-Division*, ainsi que des bataillons et des compagnies organiques ayant des tâches spécifiques. Le tout forme une unité indépendante cohérente pouvant en théorie se suffire à elle-même, dans la mesure où elle rassemble sous son autorité les éléments de combat, d'appui et de soutien. Afin de comprendre la complexité du rôle de *Divisionskommandeur*, il faut se remémorer qu'une *Panzer-Division* est une formation encore très imposante en 1944. Celle-ci comprend au minimum une centaine de chars, 200 véhicules blindés de tous types, 500 motos, 600 véhicules de liaison, 1 500 camions et 160 semi-chenillés… Et, en 1939-40, une division blindée comptait aux alentours de 300 *Panzer* !

Les difficultés inhérentes à la manœuvre d'un nombre si important d'engins en condition de combat sont dès lors totalement perceptibles. Rien que la gestion des mouvements des colonnes et du trafic est une vraie gageure. En effet, les aléas sont multiples : les véhicules peuvent tomber en panne ou être simplement à court de carburant. Si la route est trop étroite, un engin immobilisé peut très rapidement produire un embouteillage inextricable susceptible de bloquer la *Panzer-Division* tout entière ! Sans oublier que la consommation de carburant est énorme et que la logistique peut s'avérer compliquée, dans la mesure où l'unité peut parfois parcourir plus de 100 km par jour. Bref, rien qu'à cet échelon, commander une division blindée tient de la prouesse organisationnelle. Manipuler cet outil de combat demande une connaissance approfondie de la structure et des rouages de fonctionnement de sa division, ainsi que des différentes missions qu'elle est à même de remplir.

▲ Commandant le bataillon de protection du *Führer* durant les combats de Pologne, Erwin Rommel fait ses premières armes en tant que *Panzerkommandeur* lors de la campagne de l'Ouest en mai 1940. Il va diriger sa *7. Panzer-Division* avec tellement de brio qu'il va transcender l'art de la guerre mécanisée. Mais sa méthodologie est loin d'être unique. En outre, elle donne des sueurs froides à sa hiérarchie, pas toujours au courant des manœuvres, localisations et initiatives du chef de division…
US Nara

◀ Aux pieds du *Befehlspanzer III* du *Kommandeur* de son *Panzer-Regiment 15*, le *Generalmajor* Johann Mickel, alors à la tête de la *11. Panzer-Division*, fait le point de la situation tactique lors de la bataille de Koursk. Cette façon d'opérer permet aux officiers supérieurs d'avoir une idée claire et en temps réel des actions.
DR

À l'échelon supérieur, une *Panzer-Division* est normalement utilisée, aux côtés d'autres entités du même type et de divisions d'infanterie motorisée (plus tard *Panzer-Grenadier-Divisionen*), au sein d'un *Panzer-Korps*. Elle est néanmoins capable de mener à bien des opérations de manière totalement indépendante, auquel cas un renfort, sous la forme d'artillerie et de détachements de fantassins mécanisés, peut lui être adjoint. Son rôle principal est d'obtenir la décision au cours de la bataille.

D'emploi très souple, une *Panzer-Division* peut endosser un grand nombre de missions tactiques différentes. Sa vocation première est d'opérer une percée dans les défenses de l'ennemi et d'y engouffrer aussitôt sa force de combat principale. Si elle dépend d'un corps blindé, la division peut se voir assigner des missions de capture de points géographiques clés indispensables à la poursuite des opérations, tels qu'une hauteur dominante.

Par sa rapidité d'action, la division a les moyens d'engager par surprise un adversaire en formation de combat et prendre l'ascendant sur ce dernier afin de le refouler. Elle sera particulièrement efficace dans l'assaut d'un front, qu'il soit préparé ou non. La percée doit être effectuée sur une largeur de quelques kilomètres, et l'exploitation du succès obtenu en poursuivant les troupes en retraite dans la profondeur, si nécessaire en faisant la jonction avec les unités de *Fallschirmjäger* (parachutistes) déposées derrière les lignes ennemies.

La *Panzer-Division* peut aussi réaliser des enveloppements tactiques. Sa structure interne peut l'amener à conduire des actions « coup-de-poing », de manière à récupérer l'initiative en cas d'essoufflement de l'offensive allemande. Au niveau opératif, l'unité est à même de réaliser des reconnaissances en force, en coopération avec l'aviation d'exploration. Elle peut également occuper des territoires par surprise pour permettre des opérations ultérieures ou capturer des localités importantes. C'est également une *Panzer-Division* qui sera appelée à la rescousse pour rétablir une situation dangereusement compromise. Ainsi donc, les missions sont d'une grande diversité et ont chacune des spécificités tactiques propres. Or, un *Kommandeur* doit être capable de faire face avec efficacité dans n'importe quel cas de figure. La vitesse et la mobilité de son unité dépendent en grande

Sd.Kfz. 247 Ausf. B
Divisionstab
3. Panzer-Division
Secteur de Koursk, URSS, juillet 1943

partie de son audace, de son aptitude à prendre des décisions, tout en étant capable de traduire celles-ci en commandements brefs et clairs sous la pression intense des combats. D'autant que, comme nous allons le voir, un général de division blindée doit, par principe réglementaire, se trouver au contact pour exercer sa mission : de son aptitude au *Sattelbefehl* – littéralement « ordre donné en selle », traduisant le contrôle à vue en se plaçant en tête des unités divisionnaires – peut dépendre le sort d'une bataille.

LE *STAB* DIVISIONNAIRE

Le *Stab* (état-major) constitue le centre de commandement de toute la *Panzer-Division*, et ses instructions sont relayées jusqu'au simple soldat en suivant les échelons induits par la structure hiérarchique de l'unité : de l'état-major au *Regiment*, du *Regiment* à l'*Abteilung* (ou *Bataillon*) et de celle-ci à la *Kompanie*. Ces instructions sont de deux natures : celles inhérentes à la coordination au combat déterminant les mouvements et les appuis ; celles relatives à l'organisation du soutien administratif et logistique. Les personnels et structures d'état-major dévolus aux missions tactiques doivent être situés à proximité immédiate de la ligne de front, tout en veillant à se maintenir hors de portée des tirs adversaires afin d'éviter que la conduite des opérations ne soit perturbée par des pertes en leur sein. Pour des raisons pragmatiques, par exemple la portée des équipements radio, l'état-major s'installe derrière les troupes, au niveau où le principal effort va être porté contre le dispositif adverse afin de s'assurer du contrôle le plus complet possible au moment décisif de la bataille. Les échelons administratifs et logistiques du *Stab* sont situés plus en arrière de la ligne de front, à proximité du train.

En termes d'effectifs, la *K.St.N. 51* (du 1er juillet 1944), réglementant le commandement au sein de la *Panzer-Division* (*Kommando einer Panzer-Division*), attribue au *Stab* 33 officiers, 51 sous-officiers et 76 hommes de troupe. La dotation en véhicules est de quatre motos, 18 side-cars, 16 voitures et 17 camions, dont un bus servant de poste de commandement mobile.

◀ La *1. Panzer-Division* forme le fer de lance du *XIX. Armee-Korps (mot.)* de Guderian pour percer la ligne défensive française à Sedan. L'opération prend rapidement des allures de course contre la montre. Cette dernière n'aurait pu être gagnée sans le concours d'un matériel spécifique, tel que les liaisons radio à longue portée. Avec son antenne-cadre caractéristique, ce *Befehlspanzer III* dispose des moyens de transmission adéquats pour communiquer avec les échelons supérieurs et les éléments qui lui sont subordonnés.
© ECPA-D

◀ Le châssis se modernise, mais le matériel type demeure. Un *Befehlspanzer III* du *Panzer-Regiment 31* de la *5. Panzer-Division* se lance à l'assaut des plaines russes. Avec un tel agencement de l'antenne, la tourelle est évidemment fixe et le canon de l'engin est factice, adjonction d'équipements radio et de table de cartes oblige.
Archives Caraktère

Les grandes sections de l'état-major de la division comprennent :

- La *Führungs-Abteilung*, chargée de la conduite des opérations, de la rédaction des ordres en fonction des besoins du général. Travaillant sous la responsabilité d'un *Generalstabsoffizier*, ce détachement comprend deux sous-ensembles : l'*Ia* coordonne et distribue les instructions au sein des unités, c'est dans ce petit groupe que travaillent l'opérateur Enigma (le *Zeichner*) et l'officier responsable de la protection chimique (le *Gasschutzoffizier*) ; l'autre, l'*Ic*, est chargé du renseignement et du contre-espionnage.
- Le *Kommandant des Stabsquartiers* intègre les éléments administratifs et de soutien permettant à la division de fonctionner, soit les 28 chauffeurs, les cuisiniers, le cordonnier, le tailleur, les officiers payeurs, le *Kfz.Instandsetzungstrupp* chargé de l'entretien et de réparer les petites pannes mécaniques. C'est également dans cette entité qu'opère la *Kraftradstaffel*, forte de trois *Gruppen* de six estafettes placées sous la responsabilité d'un *Staffelführer* et de trois *Gruppenführer*. Cet escadron assure les liaisons routières afin de transmettre les ordres écrits. Enfin, la *Divisionsstabswache,* forte de 15 hommes, est chargée de la protection rapprochée de l'état-major avec ses deux mitrailleuses légères.
- L'*Adjudantur* s'occupe de la gestion du personnel de la division.
- Le *Divisionsgericht* prend en charge les aspects disciplinaires et légaux. Notons que suite à une décision d'Hitler du 22 décembre 1943, un *Nationalsozialistischer Führungsoffizier*, accompagné d'un sous-officier, est ajouté afin de former politiquement les combattants.
- Le *Divisionspfarrer* comprend un prêtre catholique et un pasteur protestant, accompagnés chacun de leur sacristain. Ces religieux prennent en charge les obsèques des soldats tombés au combat avec un fossoyeur membre du *Musikkorps* (la fanfare de l'unité), fort quant à lui de 28 musiciens.
- La *Quartiermeister-Abteilung* (fourrier) englobe les responsables sanitaires, de l'intendance, de la gestion quotidienne du parc de véhicules.

Henschel 33 Kfz. 72
Nachrichten-Abteilung 27
17. Panzer-Division
Secteur d'Orel, URSS, septembre 1942

LE CONTRÔLE

Les Anglo-Saxons ne s'y trompent pas quand ils associent le commandement et le contrôle. En effet, les prises de décision, aussi bonnes soient-elles, sont inutiles si elles ne sont pas relayées rapidement vers les échelons inférieurs pour être exécutées.

COORDINATION AVEC ET ENTRE LES UNITÉS

En théorie, une *Panzer-Division* doit occuper un front d'une dizaine de kilomètres de large. En revanche, elle est en mesure de s'enfoncer très profondément dans le dispositif de l'adversaire. Au combat, le *Kommandeur* se doit de garder sa formation en un ensemble cohérent. Du fait de sa présence nécessaire à proximité immédiate de la ligne de feu, il doit disposer d'un excellent réseau de communication.
À ce niveau, deux règles de base sont en vigueur. D'un point de vue vertical, c'est l'échelon le plus élevé qui a la responsabilité de maintenir le contact avec son subalterne. Horizontalement, c'est l'unité de gauche qui est chargée du lien avec celle placée à sa droite. Au moment de la prise de position préparatoire à l'attaque, la *Nachrichten-Abteilung* (bataillon de transmission) met en place les liaisons entre les différentes unités composant la division : artillerie, infanterie, chars et services.
Les liaisons entre les unités voisines et entre les différents niveaux de prise de décision sont déterminées par l'émission de rapports sur la situation et les actions envisagées. Les grandes unités divisionnaires conviennent d'échanges d'officiers de liaison qui sont responsables de faire parvenir les informations importantes aux centres névralgiques de leurs formations. Cette fonction nécessite un grand sens tactique, du discernement et du tact. Outre les systèmes radio que nous détaillerons plus bas, plusieurs moyens de communication de base sont utilisés.
Le contact de personne à personne reste évidemment le plus fiable, puisque non sujet à l'interception des ondes radio par l'ennemi. Le général parcourt constamment le front et a, à cette occasion, la possibilité de se rendre auprès des postes de commandement des unités sous ses ordres. Bien que cela paraisse étonnant, cette pratique est très répandue au sein de la *Wehrmacht*, tant au niveau de la conduite des divisions que de celle des corps d'armée. Durant la campagne de Pologne, Heinz Guderian, qui commande le *XIX. Armee-Korps (mot.)*, y a fréquemment recours, et ce dès le 1er septembre 1939 :

▲ Au sein des unités organiques de la *Panzer-Division*, le commandement doit suivre le mouvement de son unité à la pointe des combats. Quand la progression est rapide, le *Stab* doit pouvoir progresser au même rythme quoi qu'il arrive. Ici, un *Befehlspanzer III* appartenant au commandant d'une *Abteilung* blindée ou au *Panzer-Regiment* divisionnaire lui-même.
Archives Caraktère

▶ L'équipage de ce *Panzer IV* de la *20. Panzer-Division* attend ses ordres de mouvement. Bien qu'il soit camouflé, le fait qu'il ne soit pas positionné en défilement de caisse indique que la ruée vers l'avant est imminente.
Archives Caraktère

▲ Le *Sd.Kfz. 251/3* ou *6* est le véhicule de commandement caractéristique d'une *Panzer-Division*. Capable de suivre les chars partout où ils vont, il permet au général qui la commande de rester en contact avec son état-major tout en étant en première ligne.
Bundesarchiv Bild-101I-748-0100A-11 (Kempe)

▼ Lors de la campagne de Pologne, Heinz Guderian inaugure l'utilisation de véhicules radio tout-terrain. À bord de son *Sd.Kfz. 251/3*, il longe ici une colonne de *Panzer I* et *II* à l'arrêt.
Bundesarchiv Bild-146-1976-071-36 (o.Ang.)

« J'accompagnai la première vague de la *3. Panzer-Brigade* jusqu'au nord de Zempelburg, où eurent lieu les premiers engagements légers. Contrairement à ses instructions formelles, l'artillerie lourde de la *3. Panzer-Division* éprouva le besoin de tirer dans le brouillard. Le premier obus éclata à 50 mètres devant ma voiture blindée de commandement, le second à 50 mètres en arrière. Je m'attendais à ce que le prochain coup touche au but et j'ordonnai au chauffeur de tourner vers la droite. Mais l'homme, rendu nerveux par ce vacarme inaccoutumé, fonça plein gaz dans un fossé. La voiture semi-chenillée eut son essieu avant faussé, ce qui interdisait à peu près toute manœuvre. Cela mettait un terme provisoire à mon équipée. Je me rendis au PC du corps d'armée, me procurai un autre véhicule et m'expliquai avec les artilleurs trop zélés. Indiquons au passage que j'étais le premier général d'*Armee-Korps* à utiliser des voitures blindées de commandement afin d'accompagner mes chars sur le champ de bataille. Ces engins étaient dotés d'appareils radio et permettaient une liaison permanente avec mon PC et les divisions sous mes ordres… Après avoir changé de véhicule, je revins sur le front de la *3. Panzer-Division*, dont la pointe avait atteint la Brahe. Le gros de la division se trouvait entre Prurzcz et Klein-Klonia et pensait s'y mettre au repos. Le commandant de la division était parti à une conférence chez le général von Bock, commandant la *Heeresgruppe*. Je me renseignai sur la situation auprès des officiers présents du *Panzer-Regiment 6*. » Bien que Guderian en revendique la paternité, bien qu'étant effectivement de l'ordre de la première, puisque appliquée au feu dès le premier jour de la Seconde Guerre mondiale, cette méthode de commandement est l'héritière en droite ligne du *Sattelbefehl* de l'Armée prussienne des années 1860-1870 et est encouragée par l'*Auftragstaktik* réintroduite par von Seeckt durant l'entre-deux-guerres. La fluidité du « Blitzkrieg » va très vite engendrer une généralisation aux échelons opérationnels de ce commandement en semi-chenillé au contact. Il est vrai que ces déplacements en personne sont nécessaires, en particulier quand il faut rétablir un contact perdu dans le brouillard de la guerre.

La *Kraftradstaffel* concentrant les estafettes chargées de porter les messages est aussi appelée *Verbindungsorgan* ou organe de liaison. Bien que soumise aux aléas de la bataille, cette troupe, rappelant les grandes heures de l'ère napoléonienne, est encore largement utilisée pour préserver le silence radio avant l'engagement ou quand les liaisons radio sont rendues difficiles par le relief ou les conditions météorologiques. En effet, pluie, neige ou brouillard sont autant d'éléments absorbant la puissance du signal émis, diminuant d'autant la portée des postes émetteurs-récepteurs. Les ordres très importants sont délivrés par des messagers portant le grade d'officier, de même que quand la situation au combat est vraiment incertaine. S'il y a, par exemple, des craintes d'intrusions ennemies dans les lignes, plusieurs messages identiques sont envoyés par des itinéraires différents. Et lorsque la *Panzer-Division* se déplace, les estafettes parcourent constamment les colonnes pour rapporter le moindre incident. L'organisation de la division est établie de manière à augmenter la fiabilité de la transmission des ordres. Dans ce but, les officiers de haut rang et les commandants des unités de reconnaissance sont habilités à intercepter les messagers pour prendre connaissance des informations transmises. Ils en retranscrivent le contenu et prennent note de la date et de l'heure. De cette manière, ils sont en mesure de communiquer ces indications à leur tour en cas de besoin. Ce procédé permet de faciliter la coordination de l'unité.

◀ Des motocyclistes d'une division *SS* de *Panzer-Grenadiere* bravent la boue sur le front de l'Est. Pour les états-majors, les estafettes à moto restent le moyen le plus sûr de transmettre des messages.
US Nara

▼▼ Camion Opel Blitz radio doté d'un *FuG 7* de 30 W, équipé d'une antenne à fort gain. Ce type de poste relie l'état-major de la *Panzer-Division* aux échelons supérieurs.
Archives Caraktère

▼ Ce *Sd.Kfz. 263* appartient à la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » – en fait structurée comme une *Panzer-Division*, à l'instar de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », de la « Totenkopf » et de la « Großdeutschland » à cette époque – lors de la bataille de Koursk. La tourelle est remplacée par une casemate fixe pour permettre le travail sur carte dans l'habitacle, à l'abri de la mitraille.
US Nara

La troisième méthode pour diffuser les ordres consiste à établir un *Anschlusspunkte*, un point de contact avancé. Ces centres ont pour mission de récupérer et de transmettre les informations. Ils sont placés à des points névralgiques où la densité des communications est importante. Ils doivent être installés dans un endroit facile à défendre et en relation avec le centre de liaison arrière. Notons que les distances peuvent être considérables.

LES LIAISONS RADIO

Un des atouts intrinsèques de l'organisation tactique de l'Armée allemande réside dans l'existence de moyens de communication radio efficaces. Au début du second conflit mondial, la *Wehrmacht* est très avancée en la matière, tant au niveau de la répartition quantitative qu'à celui de la technologie employée. Ainsi, bien avant ses homologues, elle choisit de déployer les radios VHF [1] avec modulation d'amplitude. Un excellent compromis technique qui ne nécessite pas que les deux émetteurs soient en vision directe, tout en autorisant l'emploi d'antennes de petite taille aisément « camouflables ».
Néanmoins, le choix de hauteurs pour installer les équipements reste préférable pour permettre les portées les plus importantes. Les mouvements de l'unité sont évidemment influencés par le positionnement des relais de communication ; aussi, l'officier responsable des transmissions (le *Nachrichtenoffizier*) est-il tenu constamment au courant de l'évolution de la situation afin de pouvoir anticiper au mieux les besoins en matière de transmission des ordres et de donner son avis de spécialiste pour optimaliser la portée des équipements radio. Le réseau est arborescent et utilise les PC régimentaires comme points relais. Les émetteurs-récepteurs sont dotés de puissances décroissantes en fonction des échelons. Il y a plusieurs raisons pratiques et logiques à cela. Plus le poste est puissant, plus il sera complexe, fragile, coûteux et gourmand pour la batterie de l'engin. En outre, plus il porte loin, et plus il peut être entendu par l'adversaire. Par ailleurs, fort logiquement, une grande portée n'est pas nécessaire pour communiquer avec un voisin situé à moins de 100 mètres. Enfin, comme il y a beaucoup de liens simultanés et un nombre de canaux limité, une faible portée diminue aussi la largeur de la zone d'emploi d'une même bande de fréquence. Le même canal peut ainsi être utilisé en plusieurs endroits éloignés du front sans qu'il y ait d'interférences.
Les transmissions codées sont laborieuses et nécessitent un temps considérable de retranscription, ce qui n'est pas tactiquement viable lorsqu'il faut suivre de minute en minute le déroulement des combats. De fait, il n'y a qu'entre quartiers généraux qu'une machine de codage Enigma est utilisée. Dès lors, à partir du début de l'engagement, les ordres sont transmis en phonie par ondes hertziennes. L'emploi d'estafettes et du réseau filaire est préféré avant l'ouverture du feu afin de maintenir le silence radio et donc l'effet de surprise.
D'une manière générale, trois types de postes différents sont utilisés pour les communications de la *Panzer-Division* :

- Le *FuG 7* de 30 Watts, équipé d'une antenne à fort gain, relie l'état-major de la *Panzer-Division* à celui du *Panzer-Korps* dont elle dépend.

[1] VHF = *Very High Frequency*, très hautes fréquences, caractérisées par un spectre étalé entre 30 et 300 Mhz.

- Le *FuG 8* ou *10*, d'une puissance de 30 W, permet les communications entre les quartiers généraux de la division et les différents *Regimenter* et *Abteilungen* divisionnaires ; ces postes sont installés dans les *Befehlspanzer* (chars de commandement).
- Le *FuG 5*, d'une puissance de 10 W, est utilisé pour communiquer entre les chars.

La phonie est employée en clair et peut donc être entendue par l'ennemi ; seulement, le tempo des opérations doit être tel que son interprétation par les services d'écoute adverses en devienne obsolète et donc inexploitable. Mais ce n'est pas pour autant qu'aucune protection n'est prise par les Allemands pour dissimuler les intentions à l'adversaire pendant la bataille. Dans la phase préparatoire à l'attaque, l'officier des transmissions attribue à chaque unité un canal de communication propre dans une plage de fréquence déterminée. Les formations reçoivent un nom de code. Les ordres et les itinéraires sont également exprimés en fonction d'un point géographique situé au centre d'une grille de référence et les horaires à l'aide d'un registre temporel en décalage par rapport à une heure H. Erwin Rommel utilise cette méthode avec un certain brio, très souvent en pointe de son dispositif, mais il est gêné par les pertes de temps occasionnées par le chiffrage de ses instructions lorsqu'il traverse la Meuse le 13 mai 1940. Pour accélérer la transmission des ordres, il utilise par la suite une méthode ingénieuse : « Je comptais accompagner le *Panzer-Regiment 25* afin de pouvoir diriger l'attaque de l'avant et faire intervenir l'artillerie et l'aviation en piqué au moment décisif. Afin de simplifier les échanges par radio, je convins avec le bureau d'opérations de l'état-major et le commandant de l'artillerie d'un axe de poussée. Le point de départ choisi pour cet axe fut l'église de Rosée et son point d'aboutissement celle de Froidchapelle. Tous les officiers le tracèrent sur leurs cartes. Par exemple, si je voulais faire tirer sur Philipeville, je n'avais qu'à envoyer par radio : feu nourri d'artillerie immédiatement autour de onze. »

Si certains officiers, à l'instar de Rommel, sont tactiquement au point et maîtrisent la méthode, force est de constater que ces règles ne sont pas toujours correctement appliquées, au point que Guderian devra rappeler l'interdiction de communiquer en clair les noms de commandants d'unité.

Le fait d'utiliser les communications radio de cette manière peut générer de gros inconvénients. Tout d'abord, la radiogoniométrie peut révéler la position du quartier général. Si la maîtrise de l'air n'est pas acquise par la *Luftwaffe*, cela peut se traduire sur le terrain par de véritables catastrophes… Ainsi, le 10 juin 1944 en Normandie, le *Stab* de la *Panzer-Gruppe West* est anéanti par les Typhoon de la RAF.

▲ Lors d'une progression, la *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf » établit des lignes filaires en se greffant sur le réseau existant. Ce procédé permet de relier rapidement les éléments de la division entre eux sans risque d'interception et d'écoute par l'adversaire.
US Nara

◀ Le *SS-Sturmbannführer* Paul Kümmel, chef du *I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 9* « Germania » de la *5. SS-Panzer-Division* « Wiking », à bord de son chenillé de commandement lors des combats devant Varsovie à l'été 1944. Carte dans une main, bouton de réglage de la radio dans l'autre, après quatre années de bataille, les réflexes du commandant d'unité restent identiques.
Archives Caraktère

1

2

À cette occasion, son commandant, le *General der Panzertruppen* Leo *Geyr* von Schweppenburg, est grièvement blessé, ce qui a pour conséquence de désorganiser la force blindée au moment crucial de la constitution de la tête de pont par les Alliés. Par ailleurs, les fréquences peuvent être détectées et brouillées par l'adversaire, qui ne se prive pas d'envoyer des parasites sur le canal utilisé par les Allemands. La détérioration du rapport signal/bruit qui en résulte a pour effet de diminuer considérablement la portée efficace des moyens de transmission. Une autre méthode, plus sournoise, consiste pour l'ennemi à écouter les messages et à envoyer des contre-ordres. Pour cette raison, des canaux « de réserve » sont définis avant le combat et utilisés si la fréquence employée devient trop polluée par l'adversaire. Un mot de code défini à l'avance permet à tous de changer de canal et de se retrouver sur une autre plage d'écoute. Il est également possible de s'assurer de questions dont les réponses ne peuvent être connues que par les personnels autorisés afin de confirmer l'instruction reçue.
Pour toutes ces raisons, la transmission filaire, quoique moins souple dans des opérations mobiles, reste en application. Dans ses mémoires, Guderian donne un exemple célèbre de l'utilisation de la communication par téléphonie. Le 17 mai 1940, le *XIX. Armee-Korps (mot.)* progresse trop vite aux yeux du commandement allemand, et « Schneller » Heinz reçoit bientôt l'ordre de s'arrêter pour permettre à l'infanterie de le rattraper. Le sang de l'officier ne fait qu'un tour, et celui-ci de donner sa démission. La destitution est annulée par le *Generaloberst* List, qui maintient néanmoins le *Haltbefehl*. La suite, racontée par Guderian, est savoureuse : « Il ajouta qu'il comprenait pourtant mes raisons de vouloir poursuivre les mouvements et, au nom de la *Heeresgruppe*, m'accorda l'autorisation de « *continuer à pousser de l'avant des reconnaissances puissantes de combat* ». Toutefois, le PC de l'*Armee-Korps (mot.)* ne devrait pas quitter l'emplacement actuel afin qu'on puisse le joindre à tout moment. C'était une solution dont on pouvait tirer quelque chose, et je fus très reconnaissant au général List d'être intervenu. Je le priai de régler mon conflit avec le *General der Kavallerie* von Kleist. Puis je lançai la « reconnaissance puissante de combat ». Le PC demeura à son endroit actuel de Soize ; un câble téléphonique de campagne le relia à mon PC avancé, si bien que, n'ayant plus à utiliser la radio à mon nouvel emplacement, je ne pouvais être situé par le repérage goniométrique des services d'écoute de l'*OKH* et de l'*OKW.* »

3

LA CONDUITE DE L'AVANT

L'influence personnelle d'un *Kommandeur* sur la galvanisation de la troupe est d'une grande importance. Le chef de division doit être toujours situé à un endroit où il peut tenir son rôle le plus efficacement possible. Son habileté réside dans sa capacité à choisir le moment exact pour déployer sa formation, de manière à agir avec un maximum de célérité et un minimum de pertes.

En conséquence, les généraux commandant une *Panzer-Division* dirigent leurs unités en étant eux-mêmes présents sur le champ de bataille. Il s'agit d'une règle à laquelle ils doivent tous se plier et un véritable impératif s'ils veulent être efficaces dans le cadre de la doctrine qu'ils appliquent. Cette habitude n'est cependant pas sans danger. Dans ses mémoires, Rommel, grand adepte de la méthode, décrit fréquemment des épisodes périlleux. Par exemple, à Onhaye, alors qu'il tente d'exploiter sa percée sur la Meuse en mai 1940 : « Je donnai l'ordre à l'*Oberst* Rothenburg d'avancer par les deux côtés du bois dans cette zone de rassemblement et je montai à bord d'un *Panzer III*, suivant de près cet officier. Rothenburg fit passer son véhicule à travers une dépression sur notre gauche, avec les cinq chars qui devaient accompagner l'infanterie, ce qui donnait à ces engins une avance de 100 à 150 mètres. On n'entendait pas de feu de l'ennemi. Vingt ou trente chars suivaient. Quand l'officier commandant les cinq véhicules eut atteint la compagnie de fusiliers, à la lisière Sud du bois d'Onhaye, l'*Oberst* Rothenburg partit avec ses blindés de tête le long du bois en direction de l'ouest.

Nous venions d'arriver à l'angle Sud-Ouest du bois et nous allions traverser des cultures basses, d'où nous découvrions les cinq *Begleitpanzer* de l'infanterie au-dessous de nous sur notre gauche, lorsque, soudain, nous subîmes un feu nourri d'artillerie lourde et de canons antichars qui venait de l'ouest. Les obus tombaient tout autour de nous, et mon véhicule reçut deux coups successifs, le premier sur le bord supérieur de la tourelle et le second sur le périscope. Aussitôt, le conducteur roula pleins gaz, se dirigeant vers les fourrés les plus rapprochés. Mais il avait à peine parcouru quelques mètres que l'engin descendit un talus sur la lisière Ouest du bois, cala et se pencha de côté, dans une position telle que l'ennemi, dont les canons étaient en position 500 mètres environ sur la lisière du bois voisin, ne pouvait manquer de le voir. J'avais été touché à la joue gauche par un petit éclat de l'obus qui était tombé sur le périscope ; la blessure n'était pas sérieuse, mais elle saignait abondamment. J'essayai de faire pivoter la tourelle de façon à pointer notre canon de 37 mm sur l'ennemi, mais l'inclinaison excessive de la caisse m'en empêcha. La batterie française ouvrit alors rapidement le feu sur notre bois, et nous pouvions nous attendre d'un moment à l'autre à voir son tir se diriger sur nous qui nous trouvions en pleine vue. Je décidai donc d'en sortir tout de suite avec l'équipage. À ce moment, l'officier subalterne qui commandait les *Begleitpanzer* de l'infanterie me dit qu'il était grièvement blessé, ajoutant : « *Mon général, j'ai le bras gauche arraché.* » Nous sortîmes de la dépression sablonneuse où nous étions, au milieu des éclatements d'obus et des éclats qui volaient de tous côtés. »

Outre les risques de mauvaise rencontre, sur le front de l'Est, les snipers soviétiques causent des pertes sensibles dans les rangs des généraux allemands s'aventurant sur la ligne.

1 La coordination des mouvements des *Panzer* et de leurs appuis est la condition clé du succès de la manœuvre d'une division blindée. Ici, des *Panzer III* immortalisés durant le *Fall Blau*. Archives Caraktère

2 Dès que les réseaux de communication sont en place et fonctionnels, les instructions sont envoyées aux unités pour préparer l'engagement à venir. US Nara

3 Alors qu'il est lancé dans l'exploitation de la percée obtenue par la *Wehrmacht* durant la seconde partie de la campagne de France, Rommel adopte la *Flaschemarsch* : toute sa division s'enfonce dans les arrières français ; elle progresse sur le terrain à l'image d'une escadre de haute mer. Le futur « Renard du désert » est ici photographié à bord de son *Sd.Kfz. 251*. US Nara

4 Les *Flivo* (abréviation de *Fliegerverbindungsoffizier*) sont des officiers de liaison de la *Luftwaffe* détachés auprès des *Panzer-Divisionen* et chargés, à bord de leurs autoblindées munies de radios, de coordonner les efforts des *Panzer* et de l'aviation sur la ligne de contact. Un *Kommandeur* doit veiller à utiliser d'une manière souple et combinée les moyens mis à sa disposition. Un seul mot d'ordre : penser le combat d'une manière interarmes ! CEGES # 176280

5 Rommel va parfois trop loin dans sa façon de commander sa division de l'avant. Il lui arrive en effet de s'occuper de problèmes micro-tactiques sur le terrain. Ses ordres donnés pour franchir la Meuse à Leffe auraient ainsi très bien pu provenir d'un échelon plus bas que le sien. US Nara

Il faut dire que ceux-ci constituent des cibles de choix, aisément repérables dans une lunette de visée aux larges bandes rouges de leur pantalon (qu'ils finissent par échanger pour une culotte dépourvue de cet attribut), à leurs galons dorés (certains décousent leurs pattes de col rouges à feuille de chêne et dissimulent leurs pattes d'épaules dans des passants en drap *Feldgrau*) et au salut que leur adresse leur subalterne (que d'autres généraux font purement et simplement interdire). C'est ainsi que le *Generalmajor* Walther von Hünersdorff, chef de la *6. Panzer-Division*, est tué d'une balle dans la tête par un tireur d'élite de l'Armée rouge en juillet 1943, en pleine bataille de Koursk.

Bien que dangereux, ce style de commandement permet aux généraux de disposer d'informations en temps réel sur le déroulement du combat auquel ils prennent part, ce qui se traduit par un gain sur le plan du tempo opérationnel. Renseignés *de visu*, ils peuvent analyser la situation immédiatement et prendre dans la foulée les décisions qui s'imposent. Leurs véhicules de commandement, dotés de moyens radio efficaces, leur permettent de diriger leur formation à distance tout en restant constamment reliés à leur PC. L'officier ne s'aventure bien sûr pas seul. Il est accompagné de sa *Gefechtsstaffel*, un poste de commandement avancé dimensionné pour la conduite du combat sur la ligne de front. Cet élément comprend un état-major restreint avec ses transmissions et une petite *Kampfgruppe* dotée de véhicules appropriés, tels que des camions radio tout-terrain et une escorte.

Toute une gamme de véhicules de commandement est d'ailleurs développée pour permettre aux *Panzerkommandeure* de remplir parfaitement leur mission.

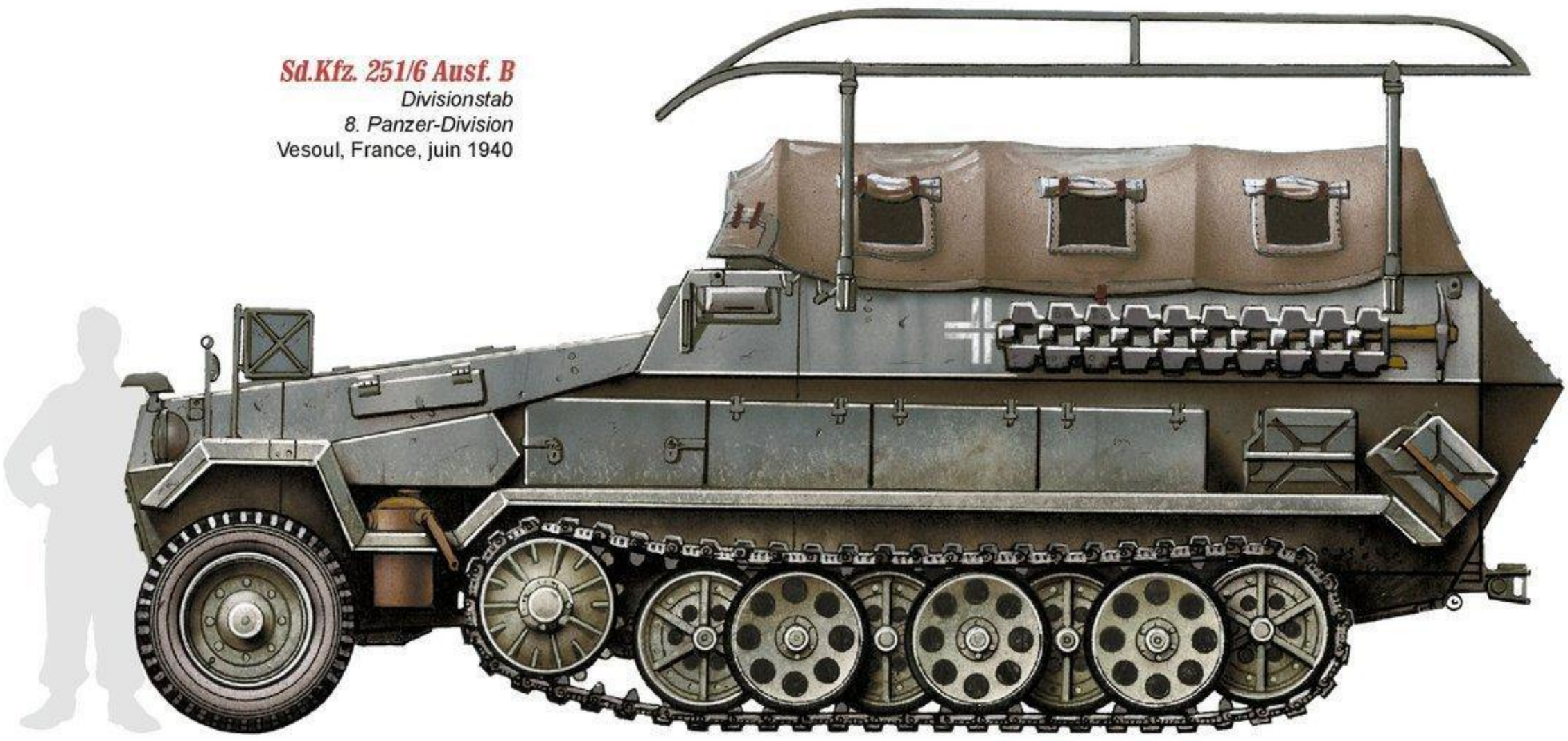
Le semi-chenillé *Sd.Kfz. 251/6* est un engin servant principalement de poste de commandement mobile tout en assurant les tâches de télécommunication. Il emporte différents équipements radio et sept membres d'équipage. Notons que la *Wehrmacht* en aligne plusieurs versions différentes, toutes embarquant leur propre type de poste émetteur-récepteur. Certaines sont utilisées pour le commandement de l'infanterie, d'autres pour les liaisons sol-air avec la *Luftwaffe*. Le point commun entre ces différents engins est l'antenne-cadre qui surmonte le compartiment de combat. Certains véhicules de liaison et de commandement sont équipés du poste *FuG 11*

▲ Néanmoins, la présence quasi perpétuelle de Rommel – ici marchant à côté de ses *Panzer 38(t)* – en première ligne a pour effet de galvaniser les troupes de sa *7. Panzer-Division*. Le général joue ce rôle moral à plein rendement, fonction qu'il double d'une dynamique visant à accélérer le déroulement des opérations. Bundesarchiv Bild-146-1998-043-20A (o.Ang.)

raccordé à une antenne télescopique de 9 mètres. À partir de 1942, une antenne type étoile (*Sternantenne*) remplace l'originelle, beaucoup trop voyante. Quant au *Sd.Kfz. 251/6*, il est spécifiquement étudié pour l'usage des officiers supérieurs opérant à l'état-major des divisions : entre autres choses, le véhicule dispose d'une machine de codage Enigma. Il est très difficile de faire la différence avec la mouture *Sd.Kfz. 251/3*, également pourvue d'une antenne-cadre. Dans la plupart des cas, le seul détail extérieur qui permet de discerner cette version est la présence, sur le garde-boue avant gauche, du fanion personnel du *Kommandeur* qui l'utilise.

Le *Sd.Kfz. 263 (8-Rad)* est basé sur le châssis de l'automitrailleuse *Sd.Kfz. 232 (8-Rad)*, qui s'avère trop exigu pour permettre d'emporter tout le matériel nécessaire au commandement à distance d'une division. Pour gagner de la place, la tourelle et son encombrant panier ont été supprimés.

Sd.Kfz. 251/6 Ausf. B
Divisionstab
8. Panzer-Division
Vesoul, France, juin 1940

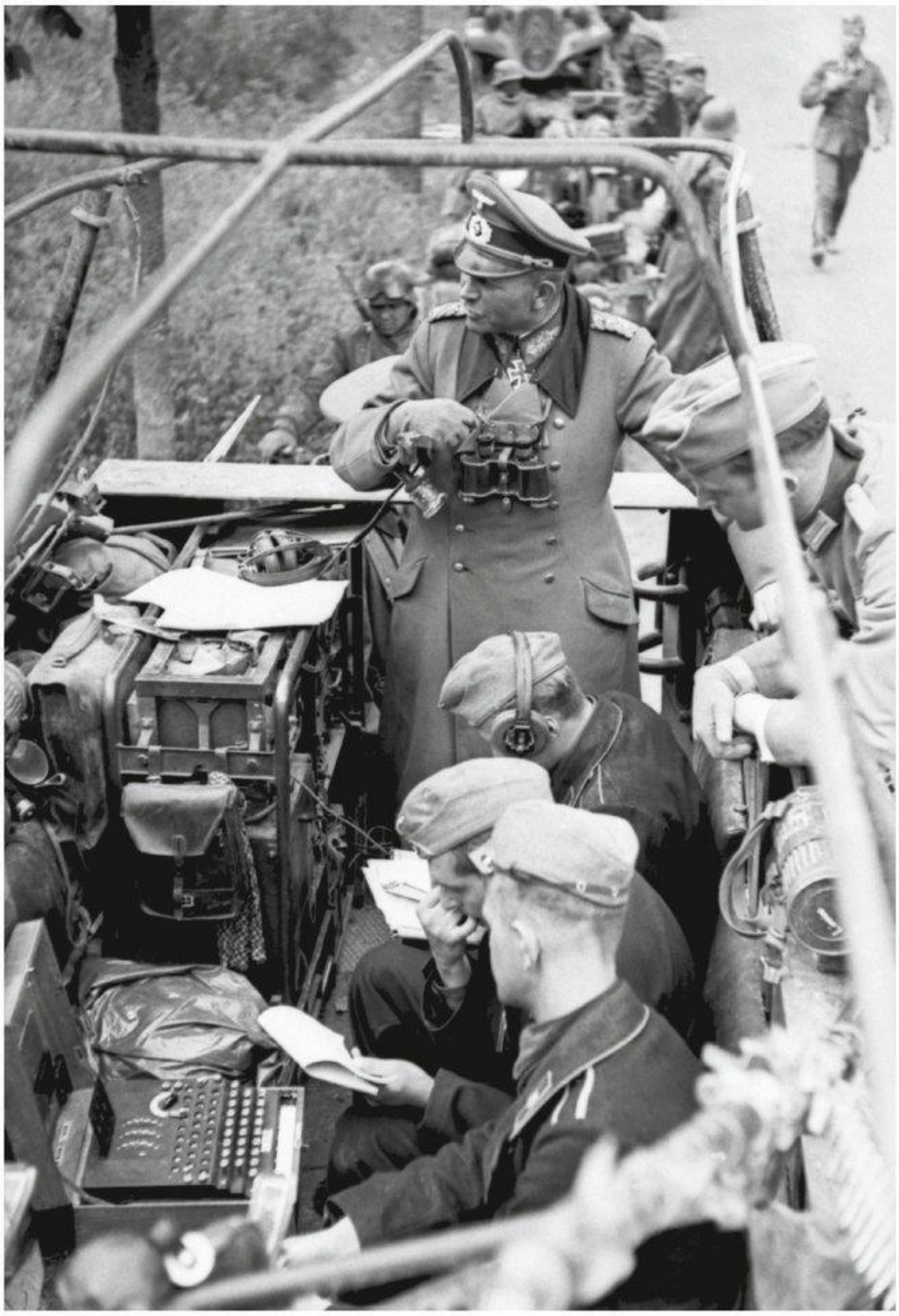


L'engin dispose de deux postes radio : outre le *FuG 11*, il embarque un *Sätz Funkgerät für Pz Funktrupp b*. Le *Sd.Kfz. 263* est utilisé plus rarement par les *Panzerkommandeure* en campagne du fait de sa mobilité moins importante que celle du semi-chenillé *Sd.Kfz. 251*, et ce sont surtout les *Aufklärungs-Abteilungen* qui les emploient.

La troisième dimension est également utilisée, à l'occasion, par les commandants de division. Si le Henschel Hs 126 à aile parasol est rapidement jugé désuet, le Fieseler Fi 156 « Storch » est vite apprécié : il faut dire que c'est un avion très léger, capable d'effectuer des atterrissages et décollages courts. Conçu en 1935, son fuselage est composé d'une toile tendue sur une structure tubulaire et d'ailes hautes en bois. Ses inventeurs lui ont donné la capacité d'atterrir sur n'importe quel type de terrain. Pour cela, il est doté d'un train se composant d'excellents amortisseurs et de roues à basse pression. Un cockpit large et débordant du fuselage permet une très bonne vision du sol. Les généraux profitent de l'appareil pour des déplacements rapides ou pour survoler le front afin d'avoir une idée d'ensemble de la situation. Là aussi, ce procédé n'est pas sans risques : le sinistre *SS-Obergruppenführer* Theodor Eicke, chef de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf », est abattu par la DCA soviétique et tué à bord de son « Storch » lors d'une reconnaissance préliminaire à la contre-offensive sur Kharkov en février 1943.

Enfin, le *leichter Funkpanzerwagen Sd.Kfz. 250/3* est un engin semi-chenillé équipé d'une radio *FuG 12* et de son antenne-cadre caractéristique. Léger, il dispose d'une excellente mobilité et est doté d'un rayon d'action de 200 km.

Lors de la progression de sa *Panzer-Division*, le *Kommandeur* ne sera limité dans ses mouvements que par la nécessité d'assurer sa propre sécurité. Les membres de son état-major doivent cependant pouvoir connaître sa position et être en liaison avec lui en permanence afin de l'informer et de recevoir des instructions. Quand ces précautions ne sont pas respectées, ce mode opératoire peut coûter de sérieux déboires aux unités si le *Generalstabsoffizier* coiffant la *Führungs-Abteilung* n'est pas à la hauteur de la situation, en particulier quand les communications avec le commandant de la division sont coupées. C'est la mésaventure qui arrive au *Generalleutnant* Fritz Bayerlein en décembre 1944, lors de l'offensive des Ardennes. Conduisant l'attaque contre Bastogne en pointe de sa *130. Panzer-Lehr-Division*, il se retrouve à Mageret sans la moindre opposition devant lui sur la route de son objectif ; mais, faute de moyens radio, il ne peut rien ordonner de concret. Et les paras de la *101st US Airborne Division* d'arriver entre-temps en renfort pour boucher les trous dans le dispositif américain. L'occasion est manquée, et la ville stratégique ne tombera jamais entre les mains des Allemands.



▲ Lorsqu'il commande le *XIX. Armee-Korps (mot.)* en France, Heinz Guderian cherche tellement à pousser le mouvement de ses blindés qu'il distance bien souvent les *Infanterie-Divisionen* qui le suivent. On le voit ici à bord de son *Sd.Kfz. 251/3* aux côtés de ses opérateurs de machine de codage Enigma (il s'agit de l'instrument ressemblant à une machine à écrire).
Bundesarchiv Bild-101I-769-0229-12A (Borchert)

◀ Le *Sd.Kfz. 263* est utilisé plus rarement par les *Kommandeure* en campagne du fait de sa mobilité moins importante (ses performances en tout-terrain sont médiocres). Les *Panzer-Aufklärungs-Abteilungen* les emploient dans des missions d'éclairage classique ou de relais radio le long des colonnes trop étirées ou au profit des *Kampfgruppen* constituées pour des missions ponctuelles.
Archives Caraktère

Le Fieseler Fi 156 Storch est vite apprécié des chefs de *Panzer-Division*. Très léger, il est capable d'effectuer des atterrissages et décollages courts depuis des pistes très sommaires. Les *Kommandeure* les utilisent souvent pour survoler la ligne de front au-devant de leurs unités.
US Nara

▲ Il est vrai qu'il est impossible d'embrasser correctement toute la situation tactique d'une *Panzer-Division* depuis le sol. Ce qui explique qu'une *Fliegerstaffel* soit parfois mise à la disposition des généraux pour leur permettre de survoler le secteur tactique. Ces Tiger de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » sont épaulés par un Fi 156 dans la région de Koursk.
US Nara

◀ Le *leichter Funkpanzerwagen Sd.Kfz. 250/3* est un semi-chenillé équipé d'une radio *FuG 12*, ici pourvue d'une antenne en étoile remplaçant l'encombrant cadre tubulaire. Léger, cet engin dispose d'une excellente mobilité et est doté d'un rayon d'action de 200 km. Ici, celui du *SS-Sturmbannführer* Vinzenz Kaiser, chef du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer » de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich », à Koursk.
US Nara

IM KAMPF!

La manœuvre d'une *Panzer-Division*, outil de combat complexe, lors d'une opération offensive ou défensive n'est pas chose aisée. Mais bien commandée, l'unité se mue en une arme formidable, disposant d'une grande mobilité et d'une puissance de feu considérable.

L'ENTRÉE EN ACTION

Quand une mission de combat dans le cadre d'une offensive est décidée, l'état-major du *Panzer-Korps* se réunit avec ceux des *Panzer-Divisionen* qui dépendent de lui. Le premier travail du *Kommandeur* de la division blindée consiste à préparer sa formation à partir au combat.

S'il a hérité d'une unité nouvellement créée, il devra veiller à renforcer sa cohésion interne. Les *Stäbe* des *Schützen-Regimenter (mot.)* et des *Panzer-Regimenter* doivent s'habituer à travailler ensemble pour que la coordination soit la meilleure possible sur le terrain. Cette mise en condition se fait progressivement, en partant des groupes primaires formés par les sections en les rassemblant au sein de *Kompanien*. Une fois structurées, ces dernières sont intégrées dans les différents régiments subdivisés en bataillons (ou *Abteilungen* suivant leur Arme d'appartenance). De grandes manœuvres à l'échelon de la division sanctionnent la mise sur le pied de guerre effective de la *Panzer-Division*.

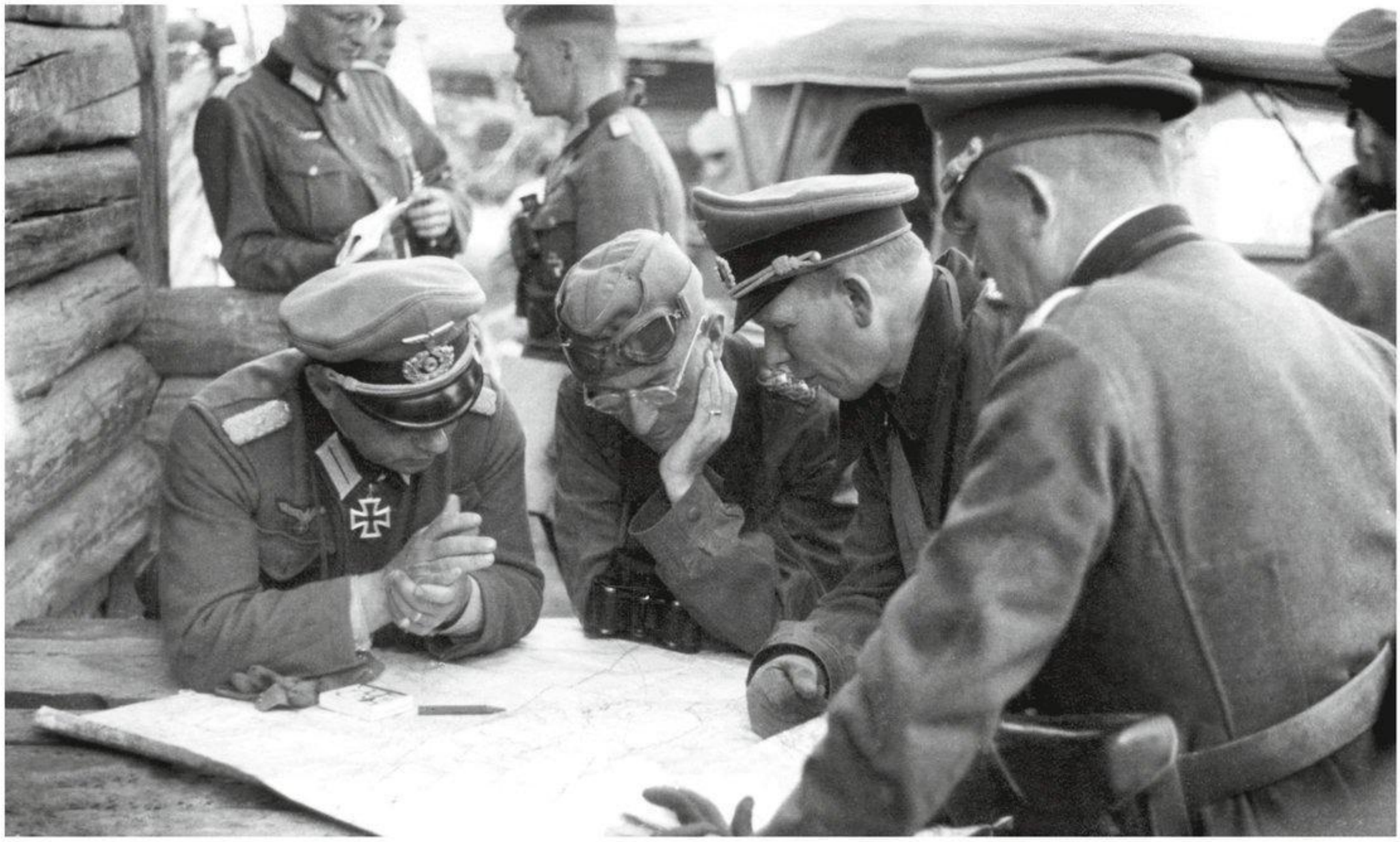
S'il s'agit d'une unité existante étrillée par de récents combats, le général devra veiller à réorganiser son encadrement en promouvant les meilleurs éléments à des grades supérieurs. Les *Zustandsberichte* faisant état des effectifs survivants sont rentrés et adressés au *Generalinspekteur der Panzertruppen*. Le rédacteur du rapport précise le statut des combattants par catégorie : officiers, sous-officiers et soldats. Les hommes en état de se battre sont répertoriés, les malades et les blessés en cours de rétablissement sont également déclarés. Le même travail est réalisé pour les véhicules, le nombre disponible étant comparé à la dotation normale de l'unité. Les engins qui seront réparés dans une courte période, et donc momentanément indisponibles, sont signalés. De son côté, la *Generalinspektion der Panzertruppen* se charge d'organiser les remplacements pour remettre les unités en état de combat. Elle réceptionne les engins sortant des usines et les distribue au

◀ Les unités d'appui sont également équipées de *Kommandopanzerwagen*. Ici, un curieux *Sd.Kfz. 251/3 Ausf. B mit Wurfrahmen* « Stuka zu Fuß » de la *11. Panzer-Division* (reconnaissable à l'insigne au fantôme sur son garde-boue) progresse prudemment dans un village russe. Sur le capot de l'engin, le « K » désigne la *Panzergruppe 1* du *Generaloberst* Ewald von Kleist.
Archives Caraktère

▼ Lorsqu'il prépare son opération, le *Kommandeur* s'attache à ce que la force de frappe de la *Panzer-Division* arrive à destination avec un effort minimal et une discrétion maximale. Rien n'est laissé au hasard, l'étude des cartes est complétée par des reconnaissances approfondies du dispositif adverse. C'est ce qu'est en train de s'assurer ici, à l'échelon supérieur, le *General der Panzertruppe* Joachim Lemelsen, « patron » du *XLVII. Panzer-Korps*.
Archives Caraktère

sein des divisions en fonction des priorités dictées par les événements. De même, les nouvelles recrues sont intégrées au fur et à mesure de leur arrivée. Les *Feldwebel* s'occupent de leur inculquer en quelques jours des connaissances essentielles pour leur survie au front. Les stocks de carburant, de vivres et de munitions sont constitués et rassemblés. Juste avant le départ au combat, les rations pour deux jours seront distribuées aux soldats. Les unités de reconnaissance préparent consciencieusement les itinéraires, vérifiant l'état des routes et la capacité de portance des ponts, calculant au mieux les délais de transit.

Pour les déplacements, les manuels allemands stipulent que la force de frappe de la *Panzer-Division* doit arriver à destination avec un effort minimal et une discrétion maximale. Quand le contact avec l'adversaire est imminent, l'organisation de la marche doit favoriser un déploiement aisé et rapide afin d'entrer en action dans les meilleures conditions. Si la supériorité aérienne n'est pas assurée, les mouvements se feront de préférence de nuit ou en profitant d'une météo clouant les appareils ennemis au sol.



1

1

Le *Stab* doit reconnaître les zones de bivouac en évitant celles de rassemblement du personnel de grandes tailles. En effet, les plus petits groupements sont plus faciles à dissimuler dans un bois ou un village que les gros. Il faut aussi s'assurer du maintien de la cohésion de la formation, même quand elle est découpée en petits morceaux. La tâche n'est pas aisée, car beaucoup d'éléments doivent être pris en compte, tels que : maintenir un espacement des éléments en fonction des possibilités de camouflage présentées par le terrain, garantir des écrans de protection suffisamment puissants pour éviter les surprises, choisir un emplacement minimisant les risques d'enlisement et bénéficiant de conforts élémentaires et de la présence de points d'eau.

Constituée de plusieurs milliers de véhicules, une *Panzer-Division* ne se manœuvre pas facilement, il faut la segmenter pour la mettre en mouvement. Elle est donc découpée en plusieurs *Marschgruppen*, qui reçoivent des zones de progression propres. Les motivations tactiques de cette segmentation sont nombreuses. Les Allemands doivent profiter au maximum des réseaux routiers pour accélérer leurs déplacements et économiser leurs moyens par une dispersion assurant la meilleure protection contre les attaques aériennes ennemies. Trois grands principes sont pris en considération. Tout d'abord, il faut que l'organisation des colonnes permette tout de même une liberté de manœuvre. Par ailleurs, un échelonnement des groupes sur des itinéraires parallèles présente l'avantage de protéger les flancs des éléments en pointe. En effet, si une force d'interposition hostile tente de s'en prendre à la *Marschgruppe* de tête, celle placée un peu plus en retrait sur son aile pourra attaquer l'élément ennemi de flanc. Enfin, l'effectif des différentes *Marschgruppen* est déterminé en fonction du dispositif de l'adversaire, du plan tactique et du terrain.

L'avant-garde (ou *Voraus-Abteilung*) est chargée d'asséner le premier choc dans le dispositif de l'adversaire. Elle est généralement dimensionnée en conséquence pour pouvoir emporter rapidement les positions d'arrêt ennemies.

1

D'ordinaire, la *Voraus-Abteilung* est constituée d'un *Panzerspähtrupp* (colonne d'automitrailleuses), d'une *Panzer-Kompanie* et d'un bataillon d'infanterie motorisée généralement monté sur semi-chenillés blindés, le tout étant appuyé par une batterie d'artillerie. Un *Zug* du *Pionier-Bataillon* et les pontonniers se trouvent également dans cette avant-garde, de manière à pouvoir mener des assauts contre des positions retranchées et construire des ponts sur lesquels passeront les véhicules qui leur emboîtent le pas.

Suivent les *Marschgruppen*, désignées par le nom de leur commandant et constituant le gros des éléments de combat de la *Panzer-Division*. La première comprend généralement la majeure partie du *Panzer-Regiment* (moins les compagnies détachées à la *Voraus-Abteilung*), la *Flak-Abteilung*, des éléments sanitaires et de transport lourd. Cette partie de la division doit exploiter la percée. Une troisième, constituée essentiellement d'infanterie et de pontonniers, vient l'appuyer en cas de coup dur. Enfin, la dernière *Marschgruppe* ferme la colonne avec la logistique.

LES PRINCIPES TACTIQUES DE BASE

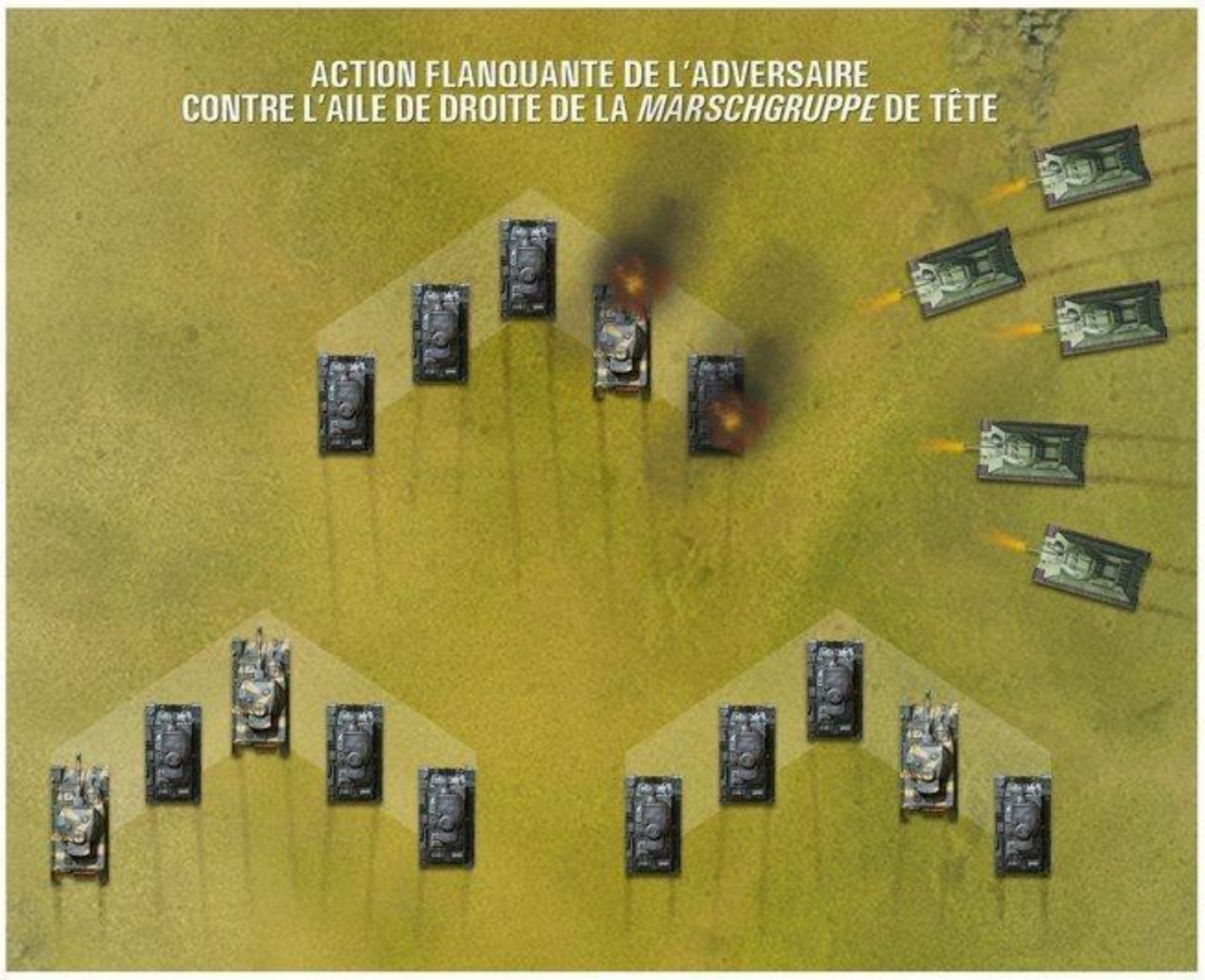
Dans sa conduite des opérations, un général placé à la tête d'une *Panzer-Division* doit avoir constamment en tête et respecter quatre grands principes tactiques.

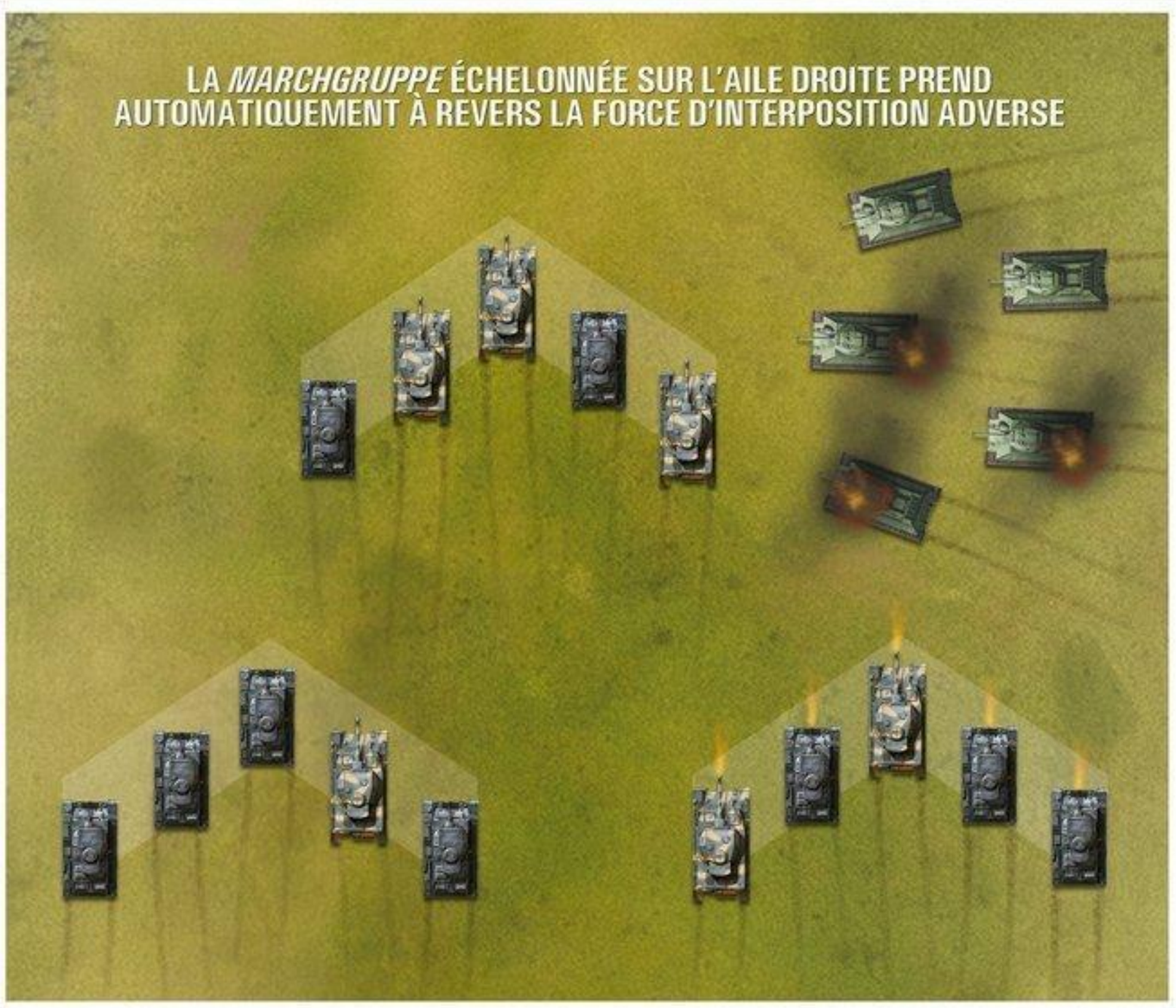
La puissance de la division blindée réside dans la force de frappe de sa brigade blindée (la *Panzer-Brigade*, forte de deux régiments en 1939-40, qui fait bientôt place à un simple régiment à la suite du dédoublement du nombre de *Panzer-Divisionen* juste avant « Barbarossa »), et le *Kommandeur* doit veiller à ce que les autres composantes divisionnaires soient mises au service des chars, dans un souci constant d'appui mutuel des différentes Armes.

L'objectif tactique d'une *Panzer-Division* est d'annihiler l'adversaire au moyen d'une percée ou d'un enveloppement. Sa mobilité lui permet d'éviter les engagements frontaux tout en lui autorisant les attaques de flanc du dispositif ennemi. L'atout des chars résidant dans l'effet de surprise obtenu à l'aide de la vitesse, le général est tenu de l'exploiter à plein rendement. Aucun temps mort ne doit être observé, la rapidité d'action étant capitale pour maintenir l'avantage sur un adversaire déséquilibré : il ne faut pas lui permettre de se remettre du choc.

Il est possible de combiner les différents moyens de combat en formant temporairement plusieurs *Kampfgruppen*, dont la composition sera dictée par les circonstances et la spécificité des missions. Ces groupements tactiques se comportent alors comme des noyaux indépendants autonomes, entièrement dédiés à leurs objectifs. Cependant, dans la bataille, toute la force de frappe doit être utilisée sans esprit d'économie afin de démultiplier les résultats opérationnels obtenus par les éléments engagés.

MARSCHGRUPPEN





1 Le *Stab* a également pour mission de préparer les mouvements en choisissant au mieux les haltes pour les bivouacs. Cette œuvre de planification est réalisée par des officiers supérieurs expérimentés. Écouteurs sur les oreilles, ce jeune *SS-Untersturmführer* d'une unité de *Panzer-Grenadiere* attend les ordres dans son *Sd.Kfz. 251*. US Nara

2 Les *Panzer III* de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf » se préparent à monter à l'assaut à Koursk. Pour que la surprise soit maximale, les chars restent à couvert dans les sous-bois en attendant l'heure H. Archives Caraktère

3 Une *Panzer-Division* (ici, des chars et automitrailleuses de la *7. Panzer-Division* en France en 1940) est constituée de plusieurs milliers de véhicules qui ne se manœuvrent pas facilement. Le *Kommandeur* doit donc segmenter ses unités pour faciliter la gestion des mouvements. En mai-juin 1940, la maîtrise du ciel par la *Luftwaffe* permet de progresser à découvert en plein jour sans le moindre camouflage. Trois ans plus tard, ce ne sera évidemment plus possible. US Nara

▶ et ◢ Le *Panzer-Regiment 15* de la *11. Panzer-Division* progresse à découvert dans le saillant de Koursk. Il n'est pas toujours possible aux Allemands d'évoluer à couvert comme le préconisent les instructions tactiques. La *Flak* divisionnaire doit donc assurer une protection adéquate pour limiter les pertes au sol, surtout avec la menace que font peser les redoutables Sturmovik à l'Est et les P-47 et Typhoon à l'Ouest.
DR

▼ Une pièce antiaérienne *Flak 30* de *2cm* d'une unité mécanisée de la *Waffen-SS* sur le front russe. Ce canon manque de « punch » pour pouvoir protéger efficacement les colonnes motorisées, le *Flakvierling 38* de même calibre étant nettement plus apprécié. La motorisation des pièces de DCA sur automoteurs semi-chenillés ou chenillés est loin d'être entamée au début de la guerre…
US Nara

À cet égard, toute modération du *Kommandeur* peut nuire à la réalisation des objectifs assignés. La puissance de feu doit être concentrée sur un point du dispositif adverse. Au besoin, l'officier commandant devra, sans hésiter, affaiblir les autres endroits de son front pour obtenir une victoire là où il le jugera nécessaire.

Enfin, la *Panzer-Division* doit être déployée en profondeur. Or, lorsqu'une pénétration dans les lignes ennemies s'étend à la faveur de la percée, les flancs de l'unité sont généralement en l'air. L'inquiétude qui résulte de ces opérations dans la profondeur adverse ne doit en aucun cas venir contrarier l'esprit d'initiative et l'audace nécessaires à l'accomplissement des actions décisives. Aussi, les lignes de communication seront-elles protégées par des échelons déployés en écran, empêchant les risques d'encerclement, tout comme les points clés de l'itinéraire utilisé par la division, tels les ponts, doivent être mis sous la protection de la *Flak*.

Une grande liberté d'action est laissée aux échelons subalternes selon les préceptes de l'*Auftragstaktik* professée par l'école prussienne depuis la première moitié du XIX[e] siècle. En clair, l'idée est de donner un but et de laisser à l'exécutant toute latitude pour l'atteindre. Pour que ce type de commandement fonctionne correctement, il est primordial que le subordonné comprenne le sens des instructions qui lui sont données et qu'il soit entraîné à agir avec une grande autonomie et beaucoup d'assurance. Néanmoins, la méthode demande une rigueur extrême dans l'analyse de la situation de la part du commandant chargé de remplir une mission. D'une manière standardisée au sein de la *Wehrmacht*, la prise de décision de l'officier est régie par la réponse à des questions précises :

1. Quelle est la mission à remplir ? Demande-t-elle une action décisive immédiate ou au contraire une temporisation de la bataille ? L'action de l'unité doit être envisagée dans un contexte le plus large possible : l'unité peut-elle agir en cavalier seul ou penser l'intégration de ses actions en fonction des unités amies voisines ?
2. Les conditions étant imposées par la configuration du terrain, est-il possible de profiter de la couverture végétale ou de celle du relief pour masquer l'approche des éléments de combat ou, *a contrario*, pour faciliter la prise d'une position défensive ?
3. L'adversaire est-il en mesure de contrer les plans d'attaque ? Où est-il situé ? Quelle est sa force réelle ? Dans quel état sont ses équipes de soutien logistique ? Agit-il de manière intelligente ou inconsidérée ? Que sait-on des généraux exerçant le commandement chez l'adversaire ? Le terrain peut-il influencer ses décisions ? D'une manière plus générale, comment lui causer le maximum de dégâts tout en remplissant la mission assignée ?
4. De quels types sont nos propres troupes ? Lesquelles sont immédiatement utilisables ? Quels éléments pourront être alignés plus tard et quand ? Quelles sont les caractéristiques des lignes de communication ? Quels sont les niveaux d'approvisionnement en munitions, nourritures et carburant ?

L'*Auftragstaktik* va jusqu'à autoriser, en certaines circonstances, le changement de la mission, tout en laissant l'exécutant entièrement responsable de sa décision. De la même manière, si la situation devient imprécise ou difficile, l'officier est chargé de faire le nécessaire en agissant d'une façon rapide et appropriée pour maintenir l'initiative dans son camp et préserver le rythme afin que l'adversaire ne puisse se rétablir. Ce précepte est valable tant pour le *Kommandeur* de la division que pour ses supérieurs ou même ses subalternes.

▲ L'*Auftragstaktik* autorise le commandant d'unité à changer le moyen de parvenir à remplir sa mission s'il en éprouve la nécessité : un chef d'équipage peut par exemple repenser ses ordres pour atteindre l'objectif en prenant moins de risques. En ce cas, il reste entièrement responsable de sa décision.
Archives Caraktère

RÉDIGER UN ORDRE CLAIR

L'*Auftragstaktik* impose que les ordres soient donnés dans un langage clair et précis. À ce sujet, les officiers sont formés à respecter des règles strictes. À force d'exercices répétitifs, celles-ci sont inculquées de façon à ce que, même au plus fort du stress de la bataille, les instructions soient rédigées d'une manière concise, suivant une norme standard préétablie.

Ainsi, une instruction ne peut être donnée que lorsqu'elle est définitivement établie, mais assez tôt pour qu'elle puisse être transmise complètement jusqu'aux échelons les plus bas. L'Armée allemande classe les ordres en quatre types distincts.

Les *Vorbefehle*, ordres dits de préavis, sont donnés avant le combat. Ils sont transmis oralement *de visu*, par radio ou téléphone pour communiquer à la troupe les informations concernant les intentions du commandant.

◀ Donner des ordres n'est pas une simple affaire. La rédaction de ceux-ci doit être concise et basée sur une analyse la plus complète possible de la situation. Cet officier de la « Totenkopf » s'apprête à remettre un message à une estafette.
US Nara

Cigare à la bouche, deux officiers parmi les plus connus de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », Fritz Witt (à bord du *Sd.Kfz. 250*) et Joachim Peiper, confèrent sur la situation tactique lors de la contre-offensive victorieuse sur Kharkov en mars 1943. Dans l'urgence, les instructions peuvent être formulées oralement. US Nara

Le contenu est influencé par les circonstances, mais il comprend au minimum : l'instruction en termes clairs, succincts et non susceptibles d'interprétation ; le tout complété au minimum par le temps imparti pour l'exécuter ; la situation des forces amies et ennemies. En règle générale, le *Vorbefehl* inclut des éléments tels que les plans, les dispositions prises concernant la sécurité et les reconnaissances, les heures et les points de départ et d'arrivée, les itinéraires, les lieux de bivouac prévus, les haltes et les éventuels changements de direction. Ils doivent être suivis aussi rapidement que possible d'instructions individuelles plus complètes. Ils permettent néanmoins aux exécutants de prendre les dispositions nécessaires.

Viennent ensuite les *Gesamtbefehle*, qui contiennent les ordres d'opération complets. Bien plus exhaustifs, ils sont rédigés sur papier. Ils présentent une vision complète de la situation, incluant les dispositifs de l'ennemi et de la *Panzer-Division*. C'est à ce moment que le général commandant cette dernière communique les plans globaux pour sa formation et ceux plus détaillés destinés aux unités divisionnaires. Le rôle attribué à chacune d'elles et les informations pertinentes pour la troupe sont inclus dans le document. Outre les mouvements spécifiques planifiés, l'organisation logistique, les positions des postes de commandement, le *Gesamtbefehl* comporte également les informations connues du renseignement sur l'adversaire, sa puissance de combat, sa condition, les pertes qu'il a déjà encaissées, les défaites subies et la réaction supposée qu'il aura quand il sera confronté au déroulement de l'action prévue par la *Panzer-Division*. Ces données sont complétées par un descriptif succinct de la situation allemande, notamment les autres unités engagées dans les échelons suivants et celles présentes sur les flancs, sans oublier les dispositions prises pour l'appui.

Quand la rédaction d'un *Gesamtbefehl* n'est pas possible dans les temps imposés par la situation tactique

▲ Des officiers subalternes s'entretiennent sur la manœuvre à venir et coordonnent leurs actions sur la carte. Le général commandant la *Panzer-Division* donne le même objectif à son infanterie motorisée qu'à ses chars. Il fixe en priorité la destruction de l'artillerie de campagne et des pièces antichars. © ECPA-D

de l'unité ou qu'il ne s'avère pas entièrement nécessaire, une instruction plus partielle est délivrée sous la forme d'un *Einzelbefehl*. Ce dernier est destiné à assurer la coordination des efforts ; il peut être repris par la suite dans le *Gesamtbefehl.*

Enfin, les *Besondere Anordnungen* consistent en des instructions précises qui régissent la logistique et les autres services de soutien, tels les transports ou la maintenance.

UN GÉNÉRAL DE *PANZER* AU COMBAT

En vertu des principes de l'*Auftragstaktik*, les ordres donnés pour une action offensive ne sont pas trop détaillés afin de ne pas restreindre la prise d'initiatives. Cependant, la mission doit être claire, le *Kommandeur* ordonne ce qu'il faut faire, mais ne précise pas la façon dont il faut l'effectuer.

Il veillera néanmoins à ce que ses forces au contact soient en mesure de pénétrer profondément dans le dispositif hostile afin d'écraser toute résistance et de l'annihiler. Cela n'est possible que par la destruction systématique des forces ennemies. Le général *Kommandeur* donnera habituellement le même objectif à son infanterie motorisée et à ses *Panzer*, à savoir en priorité la destruction de l'artillerie de campagne et des pièces antichars. Il a la responsabilité d'attribuer les bons objectifs à toutes ses unités afin de coordonner les différents mouvements et l'action de ses moyens d'appui. L'artillerie divisionnaire doit contrebattre celle de l'adversaire en s'assurant constamment de la progression pour éviter les pilonnages fratricides. Elle a également pour mission d'aveugler les observateurs à l'aide d'écrans fumigènes, de neutraliser les villages organisés en points de résistance et d'arroser l'orée des bois, dont les couverts sont propices à l'installation d'une ligne défensive. Lorsqu'il traverse la frontière franco-belge en mai 1940, Rommel opère de cette façon : « je venais de discuter notre plan d'attaque contre la ligne « Maginot » avec mon *Ia* lorsque le *Generaloberst* von Kluge, commandant l'armée, fit son entrée. Il exprima sa surprise que la division ne fût pas encore en route. Je lui décrivis notre plan. Le principe en était : d'abord de gagner la frontière près de Sivry ; alors le *Panzer-Regiment*, fortement appuyé par l'artillerie, progresserait en ordre déployé vers la ligne des fortifications françaises ; enfin, la *Schützen-Brigade*, protégée par les chars, s'en emparerait et ferait disparaître les obstacles. Une fois tout cela fait, seulement, se réaliserait la percée jusqu'à Avesnes, les blindés en tête et le gros de la troupe suivant de près. »

▲ La *5. SS-Panzer-Division* « Wiking » se retrouve en Pologne lors de l'été 1944 et contribue au coup d'arrêt de l'opération « Bagration » (tel ce magnifique *Sd.Kfz. 251* d'une unité de *SS-Panzer-Grenadiere* à la contre-attaque, à bord duquel un officier tend ses ordres manuscrits), certains de ses éléments devant même participer à l'écrasement de l'insurrection de Varsovie. Ce genre de situation critique est monnaie courante pour un *Kommandeur.* Il doit exceller tant dans la conduite d'opérations offensives que défensives.
Archives Caraktère

▼ *Kommandeur* de la *Panzergruppe 2*, Guderian se rend en première ligne à bord de son *Sd.Kfz. 251* de commandement. La règle imposant aux commandants d'accompagner leurs hommes au combat complique singulièrement la tâche des généraux allemands. Présents dans le feu de l'action, ils doivent faire preuve de sang-froid pour rester concentrés et prendre les bonnes décisions.
Archives Caraktère

▲ et ▼ L'artillerie fait partie intégrante des moyens d'appui dont dispose le *Kommandeur*. Outre les pièces de son *Panzer-Artillerie-Regiment*, il peut, en cas de besoin, obtenir le renfort des batteries assignées au *Panzer-Korps* dont il dépend. Comme les pièces lourdes s'avèrent peu mobiles dans le feu de l'action, il importe que leur positionnement soit choisi judicieusement pour intervenir le plus efficacement possible.
Archives Caraktère

La défensive, à l'instar de l'attaque, doit être tout autant conduite en combinant l'utilisation du terrain et les concentrations de feu. La nature caractéristique du champ de bataille doit être compensée par une disposition favorable des unités. Une intégration complète de toutes les armes disponibles doit être effectuée, tout en prévenant au maximum les pertes en personnel et en matériel. Les actions offensives de l'ennemi doivent être analysées avec une grande acuité par le général afin de lui ravir l'initiative le plus rapidement possible tout en contrariant ses plans. Il doit en même temps penser à élaborer une riposte efficace en vue de repousser l'attaque hostile. Si un repli est finalement nécessaire, l'officier devra se situer au niveau de l'arrière-garde, en compagnie de son *Artillerie-Kommandeur*, afin de s'assurer que ses instructions correspondent aux besoins du niveau critique de la situation.

À LA TÊTE D'UNE ORGANISATION EFFICACE

La règle imposant au chef de division d'accompagner ses hommes au combat complique singulièrement la tâche des généraux. Rien à voir avec un commandement au calme à l'arrière du front, où des décisions posées peuvent être prises ! Au contraire, c'est dans le feu de l'action, parfois arrosés d'éclats d'obus, qu'ils doivent diriger leurs hommes. Ce sang-froid démontré au cœur de l'action n'est pas donné à tous les généraux, et rares sont ceux à pouvoir s'en acquitter au quotidien. Accéder au commandement d'une *Panzer-Division* n'est possible qu'après une longue expérience opérationnelle au feu.

Cette *Truppenführung* typiquement allemande leur permet néanmoins de prendre des décisions basées sur une connaissance de la situation en temps réel. Méthode qui, en dépit des inconvénients, les rend particulièrement efficaces. En effet, alors que les généraux ennemis sont encore à lire les rapports de leurs subordonnés pour décider des options à choisir, les *Panzerkommandeure* assistent déjà aux premières loges aux résultats de leurs choix tactiques. Grâce à cette proximité, ils sont en mesure de donner de nouvelles instructions cruciales et de les faire exécuter dans la foulée quand leurs *alter ego*, 30 km derrière la ligne de feu, font rédiger des instructions d'ores et déjà dépassées par l'évolution de la situation…

Soulignons que cette prouesse militaire n'est possible que grâce à trois éléments :

- Un *Stab* parfaitement au point pour relayer les ordres de mission vers les échelons subalternes tout en dégageant le général des complications administratives.
- Une transmission des ordres simplifiée et centrée sur l'objectif de mission grâce à des subordonnés habitués et encouragés à prendre des initiatives.
- Des moyens de transmissions efficaces, souples et résilients.

Ce commandement efficient et en avance sur son temps, exécuté par des officiers compétents, rodés aux techniques de combat modernes et à la guerre de mouvement pensée par l'état-major secret de la *Reichswehr*, est l'un des éléments organisationnels qui ont donné l'avantage à la *Panzerwaffe* lors des premières batailles mécanisées de la Seconde Guerre mondiale. D'éminents tacticiens, tels que Erwin Rommel, Walter Model, Werner Kempf, Leo von Schweppenburg, Heinrich von Vietinghoff, Dietrich von Saucken, Erhard Raus, Josef Harpe, ont tous, sans exception, fait leurs premières armes à la tête d'une *Panzer-Division* avant d'accéder aux plus hautes responsabilités au sein de la *Heer*. ■

▲ Un *Panzer IV Ausf. G* bardé de grenadiers et hérissé de MG-34 photographié à Vitebsk, au début de 1944. Le *Bordführer* a passé sa tête en dehors du tourelleau pour apprécier la situation tactique. Les patins de chenille disposés sur le glacis sont censés accroître la protection frontale du char. NIOD

▼ Le contraste de cette photo d'un *Panzer III lang* en 1942 avec la précédente montre l'évolution de la situation tactique de la *Panzerwaffe* pendant le second conflit mondial. La suprématie de cette arme d'élite décline au fur et à mesure que le temps passe, rendant la tâche plus délicate aux *Kommandeure*. Ces derniers, forgés dans le creuset des combats, deviennent d'excellents tacticiens, dont l'incalculable expérience sera récupérée par les ennemis d'hier. Archives Caraktère

Équipage d'un *Panzer III* de la *10. Panzer-Division* (l'insigne au bison du *Panzer-Regiment 7* est peint sur la tourelle) au repos. Ce type de char constitue encore à l'automne 1941 la base des unités blindées allemandes. Mobile et fiable, il est trop léger et trop faiblement armé pour affronter les colosses mis en ligne en nombre par l'Union soviétique à la même époque. Il dispose toutefois d'une radio, de l'expérience de ses équipages et d'une doctrine tactique privilégiant la combinaison des forces et la manœuvre au combat frontal char contre char.

L'APOCALYPSE À L'EST !

LA BATAILLE DE MOSCOU, 1941-42 (1re PARTIE)

La bataille de Moscou n'est pas simplement le coup d'arrêt qui permet aux Soviétiques, après des mois de défaites et de retraites, de stopper l'avance de la *Wehrmacht* ; elle consacre aussi l'échec définitif de l'opération « Barbarossa », le gigantesque plan d'invasion de l'URSS, et au-delà toute la stratégie hitlérienne de domination du bloc continental eurasiatique. Première véritable défaite des *Panzer*, cet affrontement constitue également le tombeau du « Blitzkrieg », ultime forme de l'art militaire allemand porté à son plus haut degré de technicité et de brutalité par une caste d'officiers orgueilleux et aveugles aux contraintes de la guerre moderne.

Par Cédric Mas

Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

Mais cette bataille, qui voit le déclenchement de la première offensive d'hiver soviétique, marque aussi une étape importante pour les deux puissances, qui se trouvent brusquement confrontées à leurs limites, qu'ils vont d'ailleurs commencer par refuser l'un comme l'autre de reconnaître. Enfin, elle synthétise en une unité de temps et de lieu digne d'une tragédie grecque toutes les spécificités de la guerre à l'Est, et son analyse recèle, dès décembre 1941, les éléments de compréhension des batailles acharnées que les deux camps se livreront jusqu'en 1944 sur le sol de l'Union soviétique.

PRÉSENTATION

La bataille de Moscou [1] désigne l'ensemble des opérations du groupe d'armées « Centre » (*Heeresgruppe* « Mitte ») qui succèdent à l'invasion initiale de l'URSS (plan « Barbarossa ») et aux actions sur ses flancs Nord et Sud. Après les succès initiaux, Hitler choisit, en juillet 1941, de reporter l'effort principal de l'*Ostheer* vers Leningrad et Kiev. Cette décision, encore aujourd'hui largement incomprise, correspond pourtant à la stratégie définie par le *Führer*, qui a toujours privilégié la destruction des forces ennemies sur la conquête de Moscou. Le choix imposé par Berlin, impliquant un arrêt de l'avance allemande au centre du front, a été vivement contesté par les commandants, entretenant ainsi un malentendu né dès la conception des plans d'invasion de l'URSS entre Hitler et ses principaux subordonnés : pour le *Führer*, la ville de Moscou n'est pas un objectif ; en revanche, le chef du groupe d'armées « Centre », le *Generalfeldmarschall* Fedor von Bock, désire conquérir la capitale soviétique pour hisser sa gloire militaire au niveau de celle de Napoléon Ier. C'est ainsi que Bock et ses subordonnés, dont principalement Guderian, vont constamment pousser en direction de Moscou, au mépris des ordres reçus de Berlin.

[1] Appelée par les Soviétiques *Bitva za Moskvou* et par les Allemands *Schlacht um Moskau*.

L'ÉTAT DES EFFECTIFS ET LES PLANS DES DEUX CAMPS

Une fois les forces ennemies détruites au nord et au sud du front de l'Est, le groupe d'armées « Centre » doit reprendre l'offensive, conformément à la Directive n° 35 du 6 septembre 1941 qui pose le cadre de la phase suivante des opérations : provoquer l'écroulement du régime stalinien, qui tient encore, en détruisant les forces ennemies qui défendront nécessairement leur capitale menacée. Pour cela, Hitler porte les effectifs sous les ordres de Bock à un ensemble considérable, regroupant notamment la majeure partie des *Panzer-Divisionen*. Il est intéressant de constater que, là encore, la prise de Moscou n'est pas l'objectif principal de l'offensive, mais pourra intervenir après la destruction des forces ennemies.

Le malentendu entre Bock, qui ne pense qu'à entrer coûte que coûte au Kremlin, et Hitler, qui vise avant tout un objectif stratégique et politique, va ainsi persister et peser sur l'ensemble des manœuvres.

L'opération, baptisée « Taifun » (Typhon), est à la fois simple et audacieuse : lancer brutalement les *Panzer* dans une série d'attaques concentriques pour encercler et détruire les unités soviétiques devant la capitale.

Au mépris de toutes les règles enseignées à l'école de guerre, dont il est pourtant un pur produit, Bock décide d'engager ses *Panzer* sans les repositionner, réalisant leur concentration sur les arrières des positions ennemies ! Dicté par des contraintes de temps et de logistique, ce choix va se révéler optimal, car les Soviétiques ne s'attendent pas à être attaqués sur leurs flancs, mais au centre, sur l'axe principal Smolensk–Moscou ! Le secteur du groupe d'armées « Centre » correspond à peu près, chez l'adversaire, à ceux des Fronts Ouest (général Koniev), de Réserve (maréchal Boudienny) et de Briansk (général Eremenko). Il n'y a pas de commandement unique face à Bock.

Le *Generalfeldmarschall* Fedor von Bock (1880 – 1945), archétype de l'officier prussien compétent et dépourvu de tout sens moral. Après une brillante carrière au cours de la Première Guerre mondiale, il va démontrer ses talents dans le maniement des blindés dès la campagne de Pologne. Placé à la tête du groupe d'armées « Centre » lors de « Barbarossa », il va conquérir d'immenses territoires qu'il soumettra à l'ordre nazi. Au cours de l'offensive « Taifun », il va se montrer aveuglé par l'ambition égoïste de conquérir Moscou. Littéralement hypnotisé par la capitale soviétique, il en oubliera les ordres d'Hitler et toute prudence, précipitant ses hommes dans le piège mis en place par Joukov. DR

À l'automne 1941, il est évident que malgré les énormes succès remportés, le pari tenté par Hitler avec « Barbarossa » a échoué. Les pertes sont importantes au sein des unités allemandes, particulièrement dans l'infanterie, et le front de l'Est commence, dès 1941, à user tout l'appareil militaire de l'*Ostheer*. US Nara

Face à des Allemands diminués, mais qui ont disposé d'un répit pour reconstituer quelques réserves de munitions et de carburants, les forces soviétiques en première ligne sont épuisées par un mois d'offensives inutiles, qui n'ont cessé que le 27 septembre 1941, soit à peine trois jours avant l'assaut allemand au sud de la capitale ! Les unités, exsangues, renforcées par de nouvelles divisions mal équipées et peu entraînées, occupent en hâte des positions non préparées. Compte tenu des carences en effectifs, les armées soviétiques doivent mettre en première ligne leurs réserves.

Les Allemands disposent, au 30 septembre, d'une supériorité numérique appréciable. Ce sera la dernière fois de toute la guerre à l'Est que l'Axe attaquera avec une telle supériorité quantitative, qui plus est doublée d'une suprématie qualitative dans tous les compartiments du combat.

Pourtant, la *Stavka* (l'état-major de l'Armée rouge) masse de nouvelles réserves dans la région de Moscou et organise la construction de plusieurs lignes de défense depuis la mi-juillet, mais ces travaux sont loin d'être achevés au début de la bataille.

Les unités soviétiques sont groupées sur les deux axes majeurs qui mènent à Moscou : la route de Smolensk et celle de Minsk. Grave erreur, car ce n'est pas là que les *Panzer* vont attaquer…

L'OFFENSIVE COMMENCE

Le 30 septembre au matin, la *Panzergruppe 2* du *Generaloberst* Heinz Guderian s'en prend au groupe de divisions Ermakov. Au soir, les pointes des *Panzer* sont déjà à plus de 20 km des premières lignes. Le chef du Front de Briansk, Eremenko, préparait une offensive et ne s'attendait pas du tout à une attaque ennemie. Il met d'ailleurs plusieurs jours à réaliser l'ampleur de l'offensive allemande, et c'est bientôt tout le sud de son dispositif qui est percé.

Le 2 octobre, c'est le reste du groupe d'armées « Centre » qui s'élance à l'assaut, les chars des *Panzergruppen 3* et *4* réalisant immédiatement des percées décisives. Dès le soir, les unités en arrière de la 33e armée du Front de réserve se trouvent en première ligne face aux blindés ennemis.

L'offensive allemande au nord de Moscou est particulièrement originale, car lancée sur un axe différent de celui sur lequel le ravitaillement a été concentré, et avec des unités ralliées au compte-gouttes du groupe d'armées « Nord ». Les *Panzer* vont ainsi percer le dispositif, mais leur ravitaillement arrivera directement au milieu des arrières de l'ennemi par une autre voie. Le plan allemand au nord est surprenant, mais aussi d'une grande audace. D'ailleurs, les difficultés liées aux transferts préalables à l'offensive auront ceci de bénéfique que l'érosion constatée au sein des deux *Panzergruppen* de la pince Nord ne sera pas aussi flagrante que pour celle de la Sud. En effet, les unités engagées après une marche de flanc compenseront les pertes par l'arrivée des *Panzer* en retard. Le « tempo » de l'offensive blindée pourra ainsi être conservé plus longtemps [2].

Le lendemain, c'est tout le front soviétique qui s'effondre, les pointes blindées allemandes s'enfonçant en profondeur dans le plus pur style du « Blitzkrieg ». Le même jour, Orel tombe, les tramways roulant encore dans les rues envahies par les éclaireurs allemands [3], tandis que, plus au nord, deux ponts sont pris intacts sur le Dniepr. Par ailleurs, des encerclements se dessinent à Viazma et autour de Briansk, où Eremenko se voit refuser tout repli par la *Stavka*.

[2] Cette situation s'explique par le fait que le transfert des *Panzer* devait se faire par voie ferré, mais a dû finalement être effectué par la route, dans la plus grande improvisation et un certain chaos, les trains n'étant pas arrivés à temps, cf. Röttinger (H.), *XXXXI Panzer Corps during the battle of Moscow in 1941 as component of Panzer Group 3 in German Battle tactics on the russian front 1941-45*, Schiffer, 1994, pp. 16-18.

[3] Image fréquemment utilisée par la propagande, mais qui est attestée pour Orel par de nombreux témoignages.

ALLEMAGNE GROUPE D'ARMÉES « CENTRE »	URSS FRONTS OUEST, DE RÉSERVE ET DE BRIANSK
1,929 million d'hommes	1,250 million d'hommes
14 000 canons et mortiers	7 800 canons et mortiers
1 700 chars	990 chars
1 390 appareils disponibles	677 appareils disponibles
75 divisions : 14 *Panzer-Divisionen* 8 divisions d'infanterie motorisée 52 divisions d'infanterie 1 division de cavalerie et une brigade motorisée	3 fronts totalisant 15 armées Soit 98 divisions : 1 division blindée et 13 brigades de chars 86 divisions de fusiliers 9 divisions de cavalerie et une réserve à Moscou de 31 000 miliciens et de 2 divisions du NKVD

▲ Le *Generaloberst* Heinz Guderian en inspection. À la tête de la *Panzergruppe* 2, il vient d'accomplir un crochet important vers le sud, qui s'est avéré décisif pour la conquête de l'Ukraine comme pour la reconstitution de stocks de ravitaillement au groupe d'armées « Centre », temporairement déchargé de ses unités. Sans avoir le temps de reconstituer ses troupes usées, « Schneller Heinz » doit maintenant constituer la pince Sud de l'offensive contre la capitale Soviétique. Il fait alors partie des chefs aveuglés par l'aura de l'objectif final : Moscou et l'ambition de marcher dans les pas de l'empereur Napoléon Ier.

La rapidité des événements dépasse complètement le commandement soviétique, tandis que, du côté allemand, les oppositions entre les officiers aux *ego* hypertrophiés se multiplient. Le *Generalfeldmarschall* von Bock a ainsi le plus grand mal à obtenir de Guderian qu'il ferme l'encerclement de Briansk plutôt que de continuer à foncer vers Moscou. La capitale soviétique exerce un attrait irrationnel sur ces officiers, qui commencent à perdre de vue les ordres et les plans prévus. Pourtant, Hitler reste ferme et exige d'abord la destruction des forces soviétiques, qui est facilitée par l'entêtement de Staline à refuser tout recul.

◤ Un char soviétique T-26 détruit par des *Waffen-SS* dans une forêt. Les pertes de l'Armée rouge en blindés sont effrayantes, mais elles concernent surtout tous les modèles dépassés encore largement en service. C'est ainsi que, devant Moscou, si l'Armée rouge est en infériorité numérique, elle est équipée en majorité de chars modernes (T-34 et KV-1), et quasiment plus des bons vieux T-26.
US Nara

▶ Déploiement de chars de la *10. Panzer-Division*. Intégrée au sein de la *Panzergruppe* « Hoepner », qui assure la conquête des États baltes jusqu'à Leningrad, cette division fait partie des unités transférées pour l'offensive finale sur Moscou, là encore sans disposer du moindre répit pour reconstituer des effectifs passablement diminués par plus de dix semaines d'opérations intenses.

La situation devient critique dès le 4 octobre. La *Stavka* est contrainte d'autoriser les replis au soir, mais il est trop tard. Le 6 octobre, Viazma est capturé, tandis que la *17. Panzer-Division* entre dans Briansk, détruisant l'état-major d'Eremenko, ce qui accélère le chaos au sein des troupes soviétiques.

LE PLUS GRAND DÉSASTRE SUBI PAR L'ARMÉE ROUGE

En moins d'une semaine, plus de six armées soviétiques ont été prises au piège dans deux immenses poches. Il s'agit du plus grand désastre subi par l'Armée rouge depuis le début de l'invasion en juin 1941. L'avance allemande a toutefois été si rapide que les encerclements ne sont pas hermétiques, et de nombreux soldats parviennent à s'échapper, en sacrifiant matériel et cohésion. C'est dans une atmosphère de catastrophe que Joukov arrive, le 8 octobre, de Leningrad pour reprendre en main la défense de Moscou. Il commence par sauver Koniev, que Staline, à la recherche de boucs émissaires, voulait faire exécuter sur-le-champ.

De son côté, Bock a réussi à conserver le lien entre *Panzer* et infanterie, au prix de nombreux accrochages avec ses généraux, surtout Guderian. La réduction des poches va prendre une dizaine de jours, les Soviétiques luttant désespérément pour briser l'encerclement. Pourtant, l'avance des *Panzer* se poursuit. En effet, Bock pousse ses chars en avant sans attendre la reddition des forces dépassées. Il veut maintenant concentrer ses effectifs sur le seul objectif qui vaille la peine à ses yeux : Moscou.

▲ Un *Panzer II* en arrière d'un *Panzer IV* de la *10. Panzer-Division* en position de tir indirect lors de l'opération « Taifun ». Bien que remportant les succès les plus éclatants de toute la campagne, l'offensive sur Moscou marque la limite du « Blitzkrieg » : le matériel et les effectifs ne suivent plus, et le binôme *Panzer*/aviation se heurte à un adversaire préparé qui commence à trouver les contre-mesures efficaces. Les immensités du territoire russe donnent à l'Armée rouge ce qui a manqué en 1940 à l'Armée française : la profondeur et le temps pour s'adapter.

◀ Progression d'une colonne de la *10. Panzer-Division* vers Moscou. Le plan allemand au nord est d'une incroyable audace : afin d'éviter les mouvements de mise en place, les *Panzer* attaquent de l'endroit où ils se trouvent et effectuent leur concentration directement sur les arrières de l'ennemi. Leur ravitaillement ne suit pas les colonnes, mais les rejoint loin dans les lignes soviétiques par d'autres voies ouvertes par l'infanterie.

◀ Colonne de *Schützen* de la *10. Panzer-Division* dans leurs *Sd.Kfz. 251* en train de franchir une coupure. La rapidité de la progression est exceptionnelle. Les Allemands semblent impossibles à arrêter, et les Soviétiques subissent aux premières semaines de l'offensive leurs plus grandes pertes.

▼ Unité de DCA à Moscou : la capitale soviétique se retrouve brutalement en première ligne. La panique se répand même, obligeant le *NKVD* à une intervention aussi rapide qu'expéditive pour rétablir l'ordre dans les rues. Joukov est rappelé en urgence, et Staline exige la tête de tous les officiers vaincus, dont celle de Koniev, qui est sauvé *in extremis* par son nouveau chef, qui deviendra plus tard son rival. DR

Toutefois, Hitler ne l'entend pas ainsi et ordonne de lancer l'exploitation de ses *Panzer* dans des directions divergentes. Vue de Berlin, l'ampleur des succès efface toute tempérance, et l'on ne croit plus les Soviétiques capables de reconstituer des défenses devant leur capitale. La priorité est donc à la prise de gages territoriaux avant l'hiver.

C'est ainsi que la *Panzergruppe 3* doit avancer vers Kalinine, affaiblissant l'avance de la pince Nord. Pourtant, la résistance soviétique, revitalisée par Joukov, se durcit. De son côté, le *NKVD* prend le contrôle de la capitale en vue de procéder à l'évacuation des administrations centrales et des usines vitales pour l'effort de guerre. Elle déclenchera une panique dans Moscou les 13-14 octobre, qui ne sera jugulée que par des mesures brutales le 16.

LES ALLEMANDS MARQUENT LE PAS

Dans la nuit du 6 au 7 octobre, la neige commence à tomber, aggravant les difficultés des combattants. Face au gigantesque trident qui s'avance inexorablement vers Moscou, la *Stavka* jette devant les *Panzer* de nouvelles unités hâtivement constituées avec les soldats à peine échappés des encerclements.

Les combats se cristallisent autour de Kalinine au nord, qui est prise dès le 14 octobre par la *1. Panzer-Division*, mais que les Soviétiques vont s'acharner à reconquérir en constituant, avec cinq armées, un Front de Kalinine. Si les pertes soviétiques sont immenses, l'usure des unités allemandes devient dangereuse face à une résistance qui ne faiblit toujours pas.

▶ La *10. Panzer-Division* confrontée aux premières neiges lors de son avance.

▼ Alors que rien ne semble devoir arrêter les Allemands, les premières neiges laissent la place à la saison des boues : la « raspoutitsa » s'installe en octobre. Les Soviétiques en profitent pour rameuter toutes les forces disponibles, jetées devant la capitale sur des positions incomplètes et hâtivement construites. L'impact de la boue est surtout décisif sur la logistique allemande.

Devant Moscou, le Front de l'Ouest occupe en urgence les fortifications inachevées de la ligne « Mojaïsk », au moment où arrivent les unités de la *4. Armee* allemande du *Generalfeldmarschall* von Kluge. Dès le 11 octobre, les combats font rage autour des quatre villes qui jalonnent cette ligne de défense : Volokolamsk, Mojaïsk, Maloiaroslavets et Kalouga.

Là encore, les Soviétiques résistent avec acharnement pendant cinq jours, avant de céder partout en même temps. À la mi-octobre, les premières neiges laissent la place à la raspoutitsa, la terrible saison des boues.

L'épuisement des deux camps, englués sur un terrain spongieux, fait dégénérer le combat en une multitude d'opérations fragmentées et sans cohésion. Il faut dire qu'outre les difficultés climatiques, le groupe d'armées « Centre » subit de plein fouet l'effondrement de son système logistique. Les *Panzer* ne reçoivent pas suffisamment de carburant et s'arrêtent [4]. Durant la seconde moitié du mois d'octobre, c'est moins du tiers des besoins que les rares trains à parvenir sur le front amènent.

Le sacrifice des forces soviétiques n'a pas été vain, car la *Stavka* peut entamer la concentration de nouvelles unités à Moscou, et même derrière la capitale, tandis que les Allemands ne sont pas en mesure d'exploiter leurs succès.

SUSPENDRE L'OFFENSIVE OU TENTER UN « DERNIER COUP » SUR MOSCOU ?

À la fin octobre, l'épuisement de leurs forces et l'âpreté de la résistance ennemie interpellent les Allemands sur l'opportunité de poursuivre ou non les opérations, alors que le terrible hiver russe se profile. Ne vaut-il pas mieux prendre ses quartiers d'hiver pour achever la destruction du régime communiste au printemps 1942 ?

Il faut dire que les Soviétiques se révèlent de plus en plus habiles, à l'image des combats menés par le corps de la Garde de Leliushenko contre Guderian du 3 au 10 octobre 1941 dans le secteur Orel–Mcensk [5].

Outre cette question stratégique, un débat se fait jour parmi les généraux allemands partisans de la poursuite sur le plan à adopter : tandis que certains, à Berlin, privilégient une large manœuvre en pince pour encercler les forces défendant Moscou, Bock et ses subordonnés préféreraient une poussée directe sur la ville.

Enfin, les difficultés logistiques atteignent un niveau inouï [6]. Il est évident qu'à la fin octobre, le groupe d'armées « Centre » est arrivé au bout de ses capacités, et chaque avance exige des efforts énormes. C'est ce qui explique que de plus en plus de généraux considèrent qu'il est temps de suspendre l'offensive [7].

Pourtant, Bock s'obstine à vouloir conquérir Moscou. Aveuglé par son désir de gloire,

[4] C'est le cas de la *Panzergruppe 4* qui implore, le 25 octobre, l'*OKH* de lui amener par tous les moyens de l'essence, cf. van Creveld (M.), *Supplying Wars: from Wallenstein to Patton*, p. 172.

[5] Cf. Michulek, *T/34 Mythical Weapon*, Armageddon & Airconnection, GDYNIA 2006, pp. 17-52.

[6] C'est ainsi qu'entre le 23 octobre et le 13 novembre, la *9. Armee* ne va recevoir que quatre trains d'essence, alors que le temps est encore clément pour les locomotives !

[7] C'est le cas du *Generalfeldmarschall* von Rundstedt, commandant du groupe d'armées « Sud », qui demande à arrêter l'avance le 4 novembre 1941.

[8] Mémoires d'Eckstein, reprises par Van Creveld, opus cité.

il pense l'Armée rouge à bout de souffle et qu'un dernier effort suffira à emporter la décision. Même à Berlin, les hésitations sont palpables, Hitler envisageant déjà la poursuite des opérations en 1942.

LES NOUVEAUX PLANS POUR L'OPÉRATION « TAIFUN »

Une conférence importante a lieu à Orcha le 13 novembre 1941, entre le chef de l'*OKH* et les chefs d'état-major des trois groupes d'armées de l'*Ostheer*. Le *Generaloberst* Franz Halder accède aux demandes des groupes d'armées « Nord » et « Sud » d'arrêter l'avance, mais il cède aussi devant l'insistance de Bock à continuer l'offensive sur Moscou. Pourtant, le propre chef d'état-major de ce dernier ainsi que son officier chargé du ravitaillement, Eckstein, se sont prononcés contre l'avis de leur supérieur ! Surtout qu'en contrepartie, Halder impose son plan, qui vise à un gigantesque encerclement des forces ennemies entre la Volga et le lac Ladoga. Le malentendu est complet, le nom de Moscou n'apparaissant même pas dans ce plan, validé par le *Führer* le 11 novembre et présenté à Orcha le 13. Sachant qu'Halder, en qualité de chef de l'*OKH*, est lui aussi obnubilé par la conquête de Moscou, on peut s'interroger sur ce plan. N'a-t-il pas été conçu pour échouer afin de laisser la possibilité à Bock de foncer ensuite directement sur Moscou ? On peut le penser puisque, alors que la disproportion des mouvements projetés avec les moyens allemands est évoquée, Halder précise qu'il ne veut pas « *aller contre la volonté du groupe d'armées « Centre » de tenter cette attaque, qui peut réussir sur un de ces coups de chance que le sort des armes réserve parfois* » [8].

▲ Les armes manquent, et l'Armée allemande combat avec tout ce qu'elle a, comme ici un affût de DCA légère monté sur un véhicule qui vient d'ouvrir le feu sur une menace venant de surgir. L'automne 1941 est le début des expédients et d'un processus qui sera appelé par les historiens la « barbarisation ».

▶ Célèbre cliché hautement symbolique. La *Wehrmacht* s'est emparées de toutes les villes sur ces panneaux, sauf de la plus proche : Moscou, qui n'est qu'à 100 km. Les Allemands resteront convaincus longtemps qu'ils ont raté cette conquête de peu, alors qu'après la mi-octobre, le rapport de forces s'inverse irrémédiablement en faveur de l'Armée rouge. DR

Un des rares *Panzer III* disposant encore de carburant pour manœuvrer. Les problèmes logistiques énormes rencontrés, associés à une résistance russe qui ne faiblit pas, expliquent que les Allemands ne puissent exploiter leurs succès de début octobre. Nombreux sont les chefs qui demandent l'arrêt des opérations pour l'hiver...

Tandis que le groupe d'armées « Centre » se débat dans une impasse logistique et stratégique, Joukov amasse des réserves, qu'il retient en arrière, n'alimentant le front qu'au minimum pour éviter un effondrement. Il reconstitue une masse de manœuvre qui va bientôt être décisive. Symboliquement, les troupes qui, comme sur la photo, défilent pour l'anniversaire de la Révolution d'octobre partent immédiatement pour le front. DR

De leur côté, les Soviétiques rameutent sur Moscou des unités expérimentées fraîches de Sibérie, libérées grâce à la confirmation par leur espion à Tokyo, Richard Sorge, de l'absence d'intention offensive des Japonais. Mais c'est au mois de novembre que l'effort soviétique de création de nouvelles unités atteint son paroxysme. En effet, si en octobre la *Stavka* a mis sur pied trois nouvelles armées [9], le mois suivant, ce ne sont pas moins de six armées de réserve qui sont engagées dans la région [10], ainsi que quatre armées supplémentaires [11] sur les flancs Nord et Sud de l'avance ennemie. En face, les Allemands sont épuisés. À titre d'exemple, la *4. Panzer-Division* n'a plus que 47 chars au 11 novembre 1941 [12].

Les Soviétiques regroupent leurs forces sur les trois axes de poussée ennemie, avec une première ligne de défense de Moscou tenue par les six armées du Front de l'Ouest sous les ordres de Joukov, au nord les quatre armées du Front de Kalinine de Koniev et au sud les trois armées du Front du Sud-Ouest de Timoshenko. Les travaux de construction des défenses autour de la capitale sont accélérés sur la base de l'expérience acquise à Leningrad.

Mais cet effort est gâché par les exigences de Staline, qui force Joukov à lancer des offensives inutiles pour perturber les préparatifs allemands. Pour des gains nuls, les troupes qui font face à la *9. Armee* vont s'épuiser entre le 11 et le 17 novembre, les unités fraîches à peine débarquées des trains venant de Sibérie étant lancées dans des attaques stériles, comme la 44e division de cavalerie mongole qui perd plus de 2 000 cavaliers lors de charges frontales d'un autre âge face aux canons et aux mitrailleuses de la *106. Infanterie-Division*. Plus au sud, ces attaques hâtives contre les positions avancées de la *Panzergruppe 2* de Guderian causent les premières paniques le 17 novembre au sein de la *112. Infanterie-Division*, qui se débande face aux T-34 [13].

L'OFFENSIVE ALLEMANDE REPREND

Dès le 15 novembre, le groupe d'armées « Centre » repart à l'assaut en profitant du gel qui solidifie le terrain. Mais la faiblesse des unités allemandes change la nature des opérations, qui consistent en des pressions lentes et des avances laborieuses, limitées autant par la défense soviétique que par les problèmes de ravitaillement.

Au mois de novembre, l'arrivée du froid, encore modéré, altère le fonctionnement des trains. C'est ainsi qu'entre le 9 et le 23 novembre, la *9. Armee* ne recevra qu'un train de carburant, et qu'entre le

[9] 5e, 49e et 50e Armées.

[10] 10e, 29e, 36e, 60e, 61e Armées et 1re Armée de choc.

[11] 56e et 57e Armées à Leningrad et 58e et 59e Armées à Rostov.

[12] 13 *Panzer III*, 3 *Panzer IV* et un *Beute* de type non précisé pour le *Panzer-Regiment 18* et 27 *Panzer III*, 2 *Panzer IV* et 1 *Panzer II* pour le *Panzer-Regiment 39*, cf. *Anlage zum Gefechtsbericht 4. Panzer-Division*.

[13] Et KV-1 de la 32e brigade de chars, bien appuyée par deux divisions de fusiliers.

[14] Cf. Van Creveld (M.), opus cité, p. 173.

[15] La 1re Armée de choc et la 20e Armée.

◀ L'Armée rouge dispose encore d'une masse de cavaliers qui vont s'avérer particulièrement efficaces en hiver, que ce soit dans la boue ou la neige. Ils vont remplacer les chars, qui ont été perdus par dizaines de milliers depuis le 22 juin 1941, pour exploiter les brèches et les percées dans la profondeur. DR

◣ En novembre 1941, alors que les opérations s'arrêtent au nord et au sud de Moscou, Bock relance ses troupes à l'assaut pour un dernier effort. La capitale ennemie est à portée croit-il. Mais c'est sans compter avec l'épuisement de ses hommes, même si ceux-ci, regroupés autour d'un rare *Panzer III* en état de marche, affichent encore un timide sourire.

se replie pied à pied. La lenteur de l'avance et l'affaiblissement allemand profitent à l'Armée rouge, puisque les unités soviétiques dépassées parviennent à se replier ; l'époque n'est plus aux grandes batailles d'encerclement. Le *Generalfeldmarschall* von Bock, obsédé par la conquête de Moscou, refuse d'envisager de nouveaux *Kessel* susceptibles de ralentir ses forces dans leur marche. Berlin s'en rend compte, et les accrochages entre l'état-major du groupe d'armées « Centre » et l'*OKH* sont de plus en plus fréquents.

La menace ennemie au nord de Moscou oblige la *Stavka* à engager deux armées tirées de sa réserve [15], qui parviennent à bloquer les efforts des *Panzer* le long du canal Moscou–Volga.

GUDERIAN PROGRESSE VERS MOSCOU

12 novembre et le 2 décembre, la *2. Armee* ne percevra aucun train, ni d'essence, ni de matériel, ni de munitions [14] !

Au nord, les deux *Panzergruppen* percent les défenses soviétiques affaiblies et mettent en péril tout le secteur de défense de Klin, qui est prise le 23 novembre par la *7. Panzer-Division*. Puis, cinq jours plus tard, les *Panzer* franchissent le canal Moscou–Volga et s'approchent inexorablement de la capitale. Les avant-gardes motorisées de la *7. Panzer-Division* ne sont plus qu'à 35 km du Kremlin ! Au centre du front, les pointes de la *2. Panzer-Division* atteignent les terminus des lignes de tramways moscovites. Les efforts de pas moins de deux *Panzergruppen* sont concentrés pour menacer Moscou par le nord.

Mais les Soviétiques s'accrochent au terrain. C'est le futur maréchal Rokossovski, chef de la 16e armée, qui est à la manœuvre et qui

Au sud, confronté aux assauts ennemis, le *Generaloberst* Guderian refuse de lancer son attaque le 15 novembre, ce qui donne lieu à une vive altercation avec Bock, qui exige la reprise de l'offensive, « Schneller Heinz » lui répondant vertement : « *Nous ne sommes pas en France en mai !* ».

Une fois la situation rétablie après les paniques constatées, Guderian se met en branle vers Toula le 18 novembre. Les 50 derniers *Panzer* de son groupement blindé sont concentrés dans une seule brigade, commandée par l'*Oberst* Eberbach, qui ouvre la voie. En face, les *Frontoviki* se défendent avec ténacité, contre-attaquant systématiquement. La progression allemande est lente et contourne par l'est Toula, les *Panzer* poussant sur Epifan et Dedilovo le 18, sur Mikhailov le 24, enfin sur Venev le 26 novembre.

LA BATAILLE DE MOSCOU
Novembre – décembre 1941

Kalinine
Ivantsovo
Loma
Ruza
Vereja
Borovsk
Medyn
Maloïaroslavets
Tikhonova-Pusryn
Kalouga
Babynino
Peremyscl
Likhvin
Odoevo
Aleksin
Aprelevka
Podolsk
Taldam
Zagorsk
Pouchkine
Mytisci
Kiazma
MOSCOU
Ramenskoe
Jurjev-Passij
Gavrilov-Posad
Koiciughino
Vladimir
Noghinsk
Rekmovo-Zuevo
Scialova
Loskvesensk
Kolomna
Kascira
Zaraisk
Riazan
Zakharovo
Pronsk
Laptevo
Venez
Gremiacee
Titovo
Toula
Aleksin
Scekino
Uzlougju
Alekseevka
Plavsk
Lomovka
Volovo
Lipitsy
Ulianovka
Efremov
Kulikovo-Pole
Pavelets
Cernovo
Skopin

Ligne de front au 23 novembre
Ligne de front au 26 novembre
Ligne de front au 6 décembre
Ligne de front au 15 novembre
Ligne de front au 26 novembre
Limites de la zone de défense de Moscou

AILE NORD
AILE CENTRE
AILE SUD

9. ARMEE
4. ARMEE
PANZERGRUPPE 2

30
16
5
33
43
49
1
50
20
10

AILE DROITE
★ 20 divisions de fusiliers
★ 1 div. de fus. mot.
★ 4–5 div. de chars
★ 9 div. de cavalerie

AILE CENTRE
★ 14 divisions de fusiliers
★ 2 div. de fus. mot.
★ 1 div. de chars

AILE GAUCHE
★ 20 divisions de fusiliers
★ 2 div. de chars
★ 8 div. de cavalerie

AILE NORD
✠ 6/8 div. d'infanterie
✠ 2 div. d'inf. motorisée
✠ 7 Pz.-Div.

AILE CENTRE
✠ 14/15 div. d'infanterie
✠ 1 div. d'inf. motorisée
✠ 2 Pz.-Div.

AILE SUD
✠ 10 divisions d'infanterie
✠ 2 div. d'inf. motorisée
✠ 4 Pz.-Div.

0 30 100 km

(1) ARMÉES SOVIÉTIQUES
(1) ARMÉES SOVIÉTIQUES DE LA GARDE
(1) ARMÉES SOVIÉTIQUES DE CHOC

[16] 3 *Panzer II*, 44 *Panzer 38(t)* et 4 *Panzer IV*, cf. *Anlage 183 Kriegstagebuch 7. Panzer-Division 1.12.1941.*

Mais les assauts lancés par les Allemands contre Toula se brisent face aux lignes de la 50e armée du général Boldin. Les Soviétiques ont renforcé les défenses par des unités tirées de leurs réserves, et notamment des lance-roquettes Katioucha. Par ailleurs, un ensemble d'unités motorisées puissant est formé en réserve, appelé 1er corps de cavalerie de la Garde.

Selon ses mémoires, Guderian aurait sollicité, dès la fin novembre, l'arrêt de l'offensive. Pourtant, les archives du groupe d'armées « Centre » n'en font pas état. Bien au contraire, elles mentionnent de nombreux assauts jusqu'au début décembre, malgré les contre-attaques du 1er corps de cavalerie de la Garde, qui repousse vers le sud, dès le 27 novembre, les pointes de la *17. Panzer-Division*. C'est ainsi que, alors que ses avant-gardes reculent, Guderian monte un assaut concentrique pour encercler totalement les unités du général Boldin. Ses dernières forces forment deux petites *Kampfgruppen*, qui doivent attaquer la route Toula–Moscou le 2 décembre, mais elles échouent face à des Soviétiques de plus en plus nombreux. Pour ce dernier effort, « Schneller Heinz » a été contraint de dégarnir ses autres positions, et le 1er corps de cavalerie de la Garde continue donc de pousser la *17. Panzer-Division*, dont le recul entraîne bientôt le repli de l'ensemble de la *Panzergruppe 2*.

À la fin novembre, le *Generalfeldmarschall* von Bock est inquiet, car il constate l'échec des deux pinces blindées lancées au nord et au sud de Moscou. Les rapports qui lui parviennent sont alarmants, aussi bien sur la situation logistique que sur ses effectifs. Au nord, l'avance est bloquée le long du canal Moscou–Volga, la tête de pont conquise à Yakhroma ayant été évacuée. Les *Panzer* ont tenté un dernier effort droit sur Moscou, le long de la rive Puest du canal, mais s'arrêtent à 35 km du Kremlin. Les unités sont trop faibles, à l'image de la *7. Panzer-Division* qui n'a plus que 52 chars en état de marche et 142 en réparation [16]. Bock harcèle ses subordonnés pour qu'ils poursuivent leur avance, mais c'est surtout avec Kluge, commandant de la *4. Armee*, que l'opposition est la plus violente. Ce dernier exige des renforts pour reprendre ses assauts. Or, il n'y a plus de réserves. Bock finit par hurler au téléphone : « *cessez de procrastiner et lancez votre attaque !* » ■

▲ Guderian est bloqué à Toula, position qu'il encercle quasiment, mais hérissée d'armes antichars. Ses effectifs sont trop faibles, et pourtant il insiste dans ses attaques. Il tentera après la guerre de cacher son obstination, affirmant qu'il souhaitait cesser l'offensive, alors que ce n'était pas le cas.

◤ Un fusil antichar soviétique PTRD-41 en action à Toula. La faiblesse des effectifs allemands est telle que malgré le peu d'entraînement des hommes et la médiocrité du commandement et du matériel, l'Armée rouge parvient à résister à tous les assauts. DR

◀ *Landser* perdus et capturés dans la steppe enneigée. Avec ses hommes équipés des mêmes effets vestimentaires que les soldats en garnison en France, le groupe d'armées « Centre » ne dispose pas de la logistique pour ravitailler au compte-gouttes son offensive et transporter les effets d'hiver spéciaux pour le front de l'Est. DR

Le baptême du feu des Panther de la « Hitlerjugend » EN NORMANDIE

RETOUR D'EXPÉRIENCE DU *MAJOR* JÜRGENSEN

La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » est la première division blindée de la *Waffen-SS* à monter en ligne dans la journée du 6 juin 1944, et son régiment de chars, le *SS-Panzer-Regiment 12*, connaît son baptême du feu dès les 7 et 8 juin. La division est reconstituée une semaine après la prise de Caen par les Alliés le 9 juillet 1944. Le commandant du premier bataillon de Panzer, le *SS-Sturmbannführer* Arnold Jürgensen, profite de cette période d'accalmie pour dresser un bilan de ces dernières semaines d'engagement. Son rapport, daté du 3 août 1944, rejoint les constats qui seront publiés ce même mois dans le bulletin d'information des troupes blindées [1].

Par **Stephan Cazenave**

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

Ce rapport sur l'utilisation des *Panzer* sur le front d'Invasion, écrit au PC de bataillon le 3 août 1944, dispense un certain nombre de leçons essentielles apprises sur le front normand.

LE *PANZER* : INADAPTÉ AU BOCAGE

« La *I./SS-Panzer-Regiment 12* [l'*Abteilung* de Panther du régiment] est au combat depuis le troisième jour de l'Invasion. Pendant tout ce temps, il s'est avéré en permanence que le combat de chars en Normandie, dans le bocage et sur terrain accidenté est tout autre que celui en terrain dégagé que préconise l'emploi des *Panzer*. L'attaque dans le bocage de Normandie est particulièrement défavorable. Une attaque au niveau du bataillon est très difficile, si ce n'est presque irréalisable à cause du bocage. L'utilisation la plus favorable est l'engagement en groupes, à la manière des *Sturmgeschütze*, en étroite collaboration avec les *Panzer-Grenadiere*. Une bonne coopération et une bonne connaissance des *Panzer* sont au minimum nécessaires aux officiers et sous-officiers des *Panzer-Grenadiere*. Toutes les précédentes expériences ont toujours montré que la connaissance de l'utilisation du *Panzer* au combat fait défaut aux grenadiers. D'un côté, il sera demandé [par ces derniers] l'impossible, et de l'autre, les possibilités les plus avantageuses (positions de tir) ne seront pas exploitées. »

UNE CALAMITEUSE COOPÉRATION AVEC L'ARTILLERIE

« La coopération avec l'artillerie est très insuffisante. Pendant tout l'engagement, il n'y a pas eu une seule fois de coopération à un niveau acceptable. Les raisons sont dues aux moyens de communication en première ligne pas assez réactifs, pas assez mobiles et avant tout pas suffisants ou pas servis correctement. Des attaques avec des objectifs limités ont échoué à plusieurs reprises avec des pertes, car l'artillerie n'était pas du tout prête à tirer ou trop tard, et elle faisait alors feu seulement *via* des tirs sporadiques.
La connaissance et la compréhension des armes et des méthodes de travail doivent être effectives des deux côtés. Une préparation approfondie est essentielle dans tous les cas. Mieux vaut démarrer [l'assaut] une demi-heure plus tard, après une préparation approfondie (discussion ou instruction sur la tactique du combat avec les grenadiers et l'artillerie), plutôt que non préparés et de manière dispersée. »

[1] *Nachrichtenblatt der Panzertruppen Nr. 14, August 1944*, le bulletin d'information des troupes blindées n° 14 du mois d'août 1944, édité par le *Generalinspekteur der Panzertruppen* à Wünsdorf.

▲ Le *SS-Sturmbannführer* Arnold Jürgensen, le *Kommandeur* de la *I./SS-Panzer-Regiment 12* en Normandie. Né le 17 mai 1910, cet ancien commandant d'une compagnie de *Panzer IV* au sein du *SS-Panzer-Regiment 1* (fin 1942-début 1943) prend la direction du premier bataillon de Panther du *SS-Panzer-Regiment 12* mis sur pied à l'automne 1943. Il a suivi une formation de commandant de compagnie de chars (*Panzerkompanie-Kompanieführer-Lehrgang*) du 2 novembre au 7 décembre 1942 à la *Panzertruppenschule* Wünsdorf. Blessé le 9 août par un éclat d'obus à la cuisse, il sera à la tête, à la fin du mois, d'un petit groupement tactique de *Panzer* lors de la retraite de l'armée allemande vers la Belgique. Il est photographié ici avec la *Ritterkreuz* obtenue le 16 octobre 1944 et sera tué au combat dans les Ardennes le 23 décembre de la même année. Coll. Cazenave

◀ Panther *Ausf. G* de la *I./SS-Panzer-Regiment 12* du *SS-Sturmbannführer* Jürgensen. Le correspondant de guerre *SS* Wilfried Woscidlo a pris cette photographie dans la position d'attente, secteur Saint-Germain-la-Blanche-Herbe/Caen, le 8 juin 1944, avant l'attaque sur Bretteville-l'Orgueilleuse. Coll. Cazenave

LA *I./SS-PANZER-REGIMENT 12* EN CHIFFRES

Le 1er juin 1944, la *12. SS-Panzer-Division* dispose de 91 *Panzer IV* et 48 *Panzer V* opérationnels et rapporte 7 *Panzer IV* et 2 *Panzer V* dans ses ateliers. La dotation en Panther de l'unité s'est nettement améliorée, avec la prise en charge de 32 *Panzer V* dans le courant du mois de mai, deux convois d'au moins 7 Panther chacun (d'après le journal de marche de l'unité, 8 selon d'autres sources) ayant encore été réceptionnés seulement le 31 mai. Ces quatorze (ou 15/16) engins supplémentaires n'ont pas été comptabilisés dans le rapport mensuel de la division.
L'unité n'aligne donc au mieux, pour les combats de juin, que de 65 à 66 Panther, dont 60 à 61 dans les quatre compagnies de combat, composées principalement de sections à quatre engins seulement. Les pertes définitives en Panther de la *I./SS-Panzer-Regiment 12* du début de l'Invasion jusqu'au 5 juillet 1944 sont de 21 Panther, auxquelles se rajoutent 11 autres lors des combats pour la ville de Caen du 5 au 9 juillet. Le 31 juillet 1944, la *12. SS-Panzer-Division* rapporte 39 *Panzer IV* et 22 *Panzer V* opérationnels et 12 *Panzer IV* et 11 *Panzer V* en réparation à l'atelier pour une durée plus ou moins longue. La période de retrait de l'unité de la zone de front à partir du 12 juillet a été mise à profit pour réaliser les travaux de maintenance et de réparation nécessaires au maintien du plus grand nombre d'engins opérationnels après cinq semaines d'engagements ininterrompus.
Le *SS-Sturmbannführer* Arnold Jürgensen profite également de cette période d'accalmie pour dresser un bilan de ces dernières semaines. Son rapport finalisé est envoyé à la date du 3 août 1944 et a été conservé jusqu'à nos jours comme l'annexe n° 11 du journal de marche n° 3 (KTB) de la *I./SS-Panzer-Regiment 12*.

LE PANTHER : UTILE QU'EN DÉFENSIVE

« Les avantages que le *Panzer V* (Panther) a, par son canon ou son optique, ne peuvent pas être exploités dans le bocage sur le front d'Invasion en raison de la faible distance de tir et de la faible visibilité. Les canons antichars et les chars ennemis, qui sont à couvert bien camouflés dans les haies et la végétation, aux abords de localités, ne sont pour la plupart pas repérés ou ne le sont que très tardivement à faible distance ; ainsi, il est possible aisément pour les canons antichars et les chars ennemis de détruire ou de neutraliser les *Panzer V* (coopération étroite des chars, des grenadiers-voltigeurs et de l'artillerie).

Le *Panzer-Kampfwagen V* a nettement fait ses preuves techniques en conduite, en armement et mécaniques de manière excellente, bien qu'ont été réalisées très peu de maintenances techniques et ce de manière insuffisante. Très défavorable, l'échappement rougeoyant ou s'enflammant de nuit (absolument nécessaire de recouvrir). »

Le *SS-Sturmbannführer* Jürgensen fait allusion ici aux flammèches dégagées par les pots d'échappement des Panther. Dès le 9 juin 1944 au soir, des tankistes se souvenaient d'avoir dû rouler avec des membres d'équipage tenant des toiles de tente au-dessus des pots pour éviter le repérage. Il semble que le carburant fourni (indice d'octane plus élevé) pour le ravitaillement des engins ait été souvent responsable de ces désagréments, lesquels se révéleront problématiques à plusieurs reprises.

« Pour le combat sur le front d'Invasion, en raison de l'artillerie ennemie s'abattant en profondeur et des importants engagements de chars ennemis, il est plus favorable de déployer nos *Panzer* à couvert comme des chasseurs de chars, bien camouflés immédiatement devant, dans la ligne de front et directement derrière.

Les contre-attaques menées par des officiers avec les éléments blindés se trouvant en réserve se sont révélées à plusieurs reprises inefficaces. Raison : bocage accidenté, artillerie ennemie supérieure, acheminement rapide des canons antichars et des chars dans des positions d'observation derrière les haies et la végétation, aux abords des localités, qui laissent venir les contre-attaques et détruisent les unités blindées à courte distance.

Tactique de combats des chars ennemis : évitement du terrain dégagé, foncer à travers les vallées, les défilés, les végétations. Positions de tir bien camouflées aux abords des villages, dans les haies, en contre-pentes et sur les flancs. Ils tirent à grande distance et utilisent de façon intensive les fumigènes. » ■

1 Le Panther n° 304 de la *3./SS-Panzer-Regiment 12* camouflé dans une haie. L'avantage technique offert grâce aux performances du canon de *7,5cm* et aux qualités de son système de visée ne sera pas souvent mis à profit dans le terrain accidenté de Normandie. US Nara

2 Un agent de liaison en *Panzerkombi* (appartenant à l'état-major du bataillon ou à celui du régiment) transmet un message à un *Pantherkommandant*, peut-être pour une demande d'appui d'infanterie. L'appartenance au *SS-Panzer-Regiment 12* de ce *Panzer V Ausf. A* ne peut pas être confirmée avec certitude. Coll. Cazenave

3 L'atelier du *SS-Panzer-Regiment 12* a été établi à couvert dans la forêt de Grimbosq entre la mi et la fin juin 1944. La région du Neubourg, dans l'Eure, a servi de base arrière à ce régiment jusqu'à la mi-août, la liaison étant maintenue avec les unités au combat par les trajets de service nocturnes effectués quotidiennement. Un camion vient de quitter son couvert pour faciliter le déchargement de chenilles de rechange récupérées auprès de la section de réparation des chenilles installée au Neubourg. Coll. Cazenave via H. Pock

4 Colonne de la *I./SS-Panzer-Regiment 12* circulant dans la rue principale de Rots, le 9 juin, avant l'échec de l'attaque sur Bretteville. US Nara

Panzer V Ausf. A Panther

3./SS-Panzer-Regiment12
12. SS-Panzer-Division « Hitlerjugend »
Rots, Normandie, juin 1944

2

3

4

ACTUALITÉ

LE MATÉRIEL MODERNE DE L'ARMÉE RUSSE

Par **Laurent Tirone, avec la participation de François Pelissier**

UNE IMPRESSIONNANTE REMISE À NIVEAU

Le 9 mai 2015, les *Vooroujionnye Sily Rossiïskoï Federatsii* (Forces armées de la Fédération de Russie) ont fêté le 70e anniversaire de la victoire sur le *III. Reich*. À cette occasion, la traditionnelle parade militaire organisée sur la célèbre place Rouge de Moscou a fait la part belle aux derniers engins, dont certains ne sont même pas encore entrés en service. En ces temps de tension avec la communauté internationale, notamment au sujet de l'Ukraine, le président Vladimir Poutine réalise là une démonstration de force « technologique » prouvant que, après une impressionnante remise à niveau de ses matériels, la Russie a les moyens de ses ambitions.

▲ Le tout nouveau *Main Battle Tank* T-14 lors de la parade militaire du 9 mai 2015 commémorant la victoire de l'Armée rouge sur le *III. Reich*. Ce 70e anniversaire est aussi l'occasion pour le président Poutine de mettre en avant l'impressionnante remise à niveau des *Vooroujionnye Sily Rossiïskoï Federatsii* (Forces armées de la Fédération de Russie).

Toutes photos Vitaly V. Kuzmin

MAIN BATTLE TANK T-14

Pour le défilé de la victoire, les Forces armées de la Fédération de Russie présentent leur dernière génération de véhicules blindés basés sur la nouvelle plate-forme chenillée lourde « Armata ». Les informations disponibles font état d'un châssis chenillé propulsé par un moteur – censément plus compact que les anciens – 12 cylindres Diesel de 1 200 chevaux en configuration « normale », mais qui peut être poussé à 1 500 si le besoin s'en fait sentir (certaines sources avancent le chiffre de 1 600 chevaux voire 2 000). La transmission fait appel à une boîte de vitesses automatiques à huit rapports, et la vitesse de pointe tournerait entre 65 et 75 km/h. Le train de roulement comprend sept galets doubles, et le barbotin est placé à l'arrière pour le char et à l'avant pour le transport de troupes.

De ce châssis est donc dérivé un *Main Battle Tank* désigné *объект 148* (*Object 148*). Ce char de combat, dont le poids avoisinerait les 57 tonnes, est armé d'un canon de 125 mm 2A82 à âme lisse dont le développement semble avoir été entamé dans les années 1970. Outre des munitions classiques, cette pièce tire un nouveau missile à guidage laser doté d'une charge creuse en tandem, d'une portée de 5 000 mètres. L'armement secondaire semble se composer d'une mitrailleuse de 7,62 mm téléopérée et placée sur le haut de la tourelle. Sur les photos, le canon de 30 mm ou le lance-grenades automatique de 57 mm – dont certaines sources avançaient l'existence – ne sont pas visibles, et peut-être s'agissait-il d'extrapolations qui ne seront pas reprises sur le modèle de série. Des lance-grenades, sans doute fumigènes, sont par contre installés dans la partie inférieure de la tourelle.

L'*Object 148* voit son moteur placé de manière classique à l'arrière. Le compartiment abritant le V12 est protégé par une cage destinée à neutraliser les projectiles à charge creuse. Ce qui distingue ce char des T-90, et des autres blindés en service dans le monde, est l'organisation et l'agencement innovants du compartiment de combat. En effet, l'ensemble de l'équipage est installé dans une cellule de survie placée à l'avant de la tourelle. Cette architecture permet de séparer les trois hommes des munitions de 125 mm (32 au total dans un chargeur automatique), l'un des points faibles des blindés de la famille des T-72. Le tireur et le chef d'engin ne sont donc plus installés en tourelle mais dans la caisse. Dans ces conditions, la tourelle, plus petite que celle d'un T-90A, est téléopérée. Des moniteurs TV associés aux divers organes de vision permettent l'observation et le tir. Le chef de char et le pilote placé à gauche bénéficient chacun d'une trappe. Chaque membre d'équipage peut observer l'arc avant du véhicule grâce à des épiscopes.

Comme sur le Leclerc, le nouveau char russe, officiellement désigné T-14, est doté d'équipements électroniques de pointe. Les systèmes du MBT russe seraient dérivés de ceux du chasseur Sukhoi T-50 de cinquième génération. La protection serait composée du tout nouveau blindage réactif Malakhit. La caisse est recouverte d'un blindage 44S-SV-SH, complété par un dispositif Afganit, une arme d'autodéfense active à fonctionnement autonome capable d'intercepter les missiles antichars ennemis. Un système de gestion de pannes serait également installé. Un mât sur la tourelle fournit les paramètres météo aux calculateurs de tir. Le tout pourrait fonctionner même par des températures polaires. Sans informations plus précises pour le moment, il est encore difficile de connaître l'entièreté des systèmes électroniques équipant le T-14.

Des exemplaires de présérie (24 engins auraient été assemblés) ont été présentés lors du défilé du 9 mai 2015, et le plan de production prévoit l'achat de 32 chars T-14 pour 2015 en vue de tests programmés jusqu'en 2016. Certaines sources avancent une livraison de 70 machines en 2017 et 120 par an à partir 2018, et cela jusqu'en 2035 (alors que l'année 2020 avait été fixée comme date butoir) pour un total de 2 300 unités, tandis que d'autres parlent d'un assemblage de 500 unités par an jusqu'en 2020 de manière à remplacer 70 % de la flotte de chars actuellement en service.

▲ Le char de combat T-14 se distingue notamment des anciennes générations de MBT russes par sa tourelle inhabitée. L'engin reprend la plate-forme « Armata », qui sert de base à de nombreux engins, comme un véhicule blindé de combat d'infanterie (VBCI) lourd T-15 ou encore un canon automoteur armé d'une pièce de 152 mm, dont le châssis n'est, semble-t-il, pas encore au point.

VÉHICULE BLINDÉ DE COMBAT D'INFANTERIE LOURD T-15

De la plate-forme « Armata » est également dérivé un véhicule blindé de combat d'infanterie (VBCI) lourd qui aurait été développé uniquement pour des opérations menées dans un environnement antichar dense. L'*Объект 149* (*Object 149*) se caractérise par son moteur placé à l'avant et par la présence d'un compartiment arrière, lourdement protégé par des briques de blindage modulaire Malakhit, qui serait capable d'accueillir de six à huit soldats en armes. Il semble que l'équipage même du T-15 se compose d'un chef d'engin et d'un pilote positionnés dans une cellule de survie placée plus en arrière que sur le T-14. Les hommes peuvent donc bénéficier de la protection du moteur.

Les composants mécaniques (moteur, train de roulement…) de ce dérivé, aussi appelé T-15, paraissent identiques à ceux du char, mais l'architecture générale est considérablement refondue, avec le déplacement du barbotin à l'avant, au plus près du moteur. Ce dernier est aussi protégé par des blocs de blindage additionnel. La tourelle du T-14 laisse sa place à une *Epoch Remote Control Turret* ou Bumerang-BM. Téléopérée depuis l'intérieur de la caisse par le chef d'engin, elle compte un canon de 30 mm à tir rapide, une mitrailleuse PKT de 7,62 mm et quatre missiles antichars 9M133 Kornet EM (code OTAN : AT-14 Spriggan). L'installation d'un système de défense actif, sans doute un Afganit, est attestée par la présence de pods lanceurs capables de pivoter sur 180° sur les côtés de la caisse.

CANON AUTOMOTEUR 2S35 KOALITSIYA-SV

Jusqu'à présent, les Forces armées de la fédération de Russie déployaient le canon automoteur 2S19 Msta-S reposant sur un châssis de T-72 modernisé et armé d'un canon de 152 mm 2A64. L'engin peut tirer un vaste éventail de munitions, dont le missile 30F39 Krasnopol guidé par laser. En 2001, des projets aboutissent à une version dotée de deux pièces de 152 mm superposées et placées dans une large tourelle, le tout monté sur une plate-forme chenillée. Encore aujourd'hui, il est difficile de dire si cet engin était destiné à être produit en série ou n'était qu'une « simple » expérimentation, voire de la propagande pure et simple. En effet, une culasse de 152 mm est une pièce conséquente comprenant un imposant lien élastique, et deux canons impliquent deux systèmes de chargement automatiques. Avec les munitions, il paraît

▲ Le T-15 est un VBCI dont la protection permet aux fantassins d'évoluer au plus près de la ligne de combat.

➤ Le canon automoteur 2S35 Koalitsiya-SV devait reprendre lui aussi un châssis Armata. Toutefois, ce dernier ne semble pas encore au point, et la tourelle abritant la pièce de 152 mm est montée sur une plate-forme modifiée de char T-90A.

« impossible » de caser le tout dans une tourelle susceptible d'être montée sur un châssis chenillé.
Le nouveau canon automoteur 2S35 Koalitsiya-SV est censé reprendre un châssis Armata sur lequel une nouvelle tourelle, abritant un unique tube de 152 mm, est installée. Les informations manquent sur le 2S35 Koalitsiya-SV, mais ce qui est sûr, c'est que la plate-forme Armata qui lui est destinée n'a pas été terminée à temps pour le défilé du 9 mai 2015. Dans ces conditions, une caisse de T-90A, pourvue d'un train de roulement à six galets, contre sept pour l'Armata, a été largement modifiée, avec l'intégration d'un compartiment intermédiaire, entre celui du pilote et la tourelle, accueillant une partie de l'équipage. Le poste de conduite reste au milieu de la coque. À l'heure actuelle, il est difficile de dire si la tourelle est entièrement téléopérée depuis l'intérieur du châssis. En revanche, l'armement secondaire, une mitrailleuse de 12,7 mm, n'oblige pas le servant à s'exposer, contrairement au 2S19 Msta-S.

LES CHENILLÉS DE LA FAMILLE DES KURGANETS-25

Vraisemblablement assez coûteux, le VBCI T-15 est « doublé » d'un engin plus « modeste », mais pas moins bien armé, basé sur la plate-forme moyenne chenillée Kurganets-25. Là encore, certains observateurs pensent que l'*Объект 695 (Object 695*) pourrait n'avoir été conçu que pour le défilé militaire du 9 mai 2015 et que seule sa version transport de troupes (VTT), l'*Объект 693 (Object 693*), devrait faire l'objet d'une commande en série. Toutes les suppositions sont possibles en l'absence de réelle communication de la part des *Vooroujionnye Sily Rossiïskoï Federatsii.* Destiné à remplacer les vieux BMP-3, le VBCI reprend donc la tourelle Bumerang-BM, tandis que le VTT est équipé d'un modèle armé d'une mitrailleuse de 12,7 mm.
Le châssis Kurganets-25 est fondamentalement différent des anciennes réalisations russes, telles que le BMP-3, puisque le volume habitable est sensiblement revu à la hausse, tout comme la protection faisant appel à un blindage modulaire et à un système de protection active Afganit – un Drozd-2 pourrait aussi être monté – susceptibles de réduire la menace des missiles antichars. Placé à l'avant, le moteur est vraisemblablement un 6 cylindres turbo-Diesel qui développerait une puissance de 800 chevaux (500 sont aussi évoqués). Pesant 25 tonnes, le Kurganets-25 atteindrait les 80 km/h sur route. Il possède aussi une capacité amphibie grâce à la présence de deux hydrojets à l'arrière et d'un brise-lames à l'avant. La vitesse sur l'eau serait de 10 km/h.

Un VBCI sur plate-forme « universelle » Kurganets-25. L'engin est équipé d'une puissante tourelle Bumerang BM dotée d'un canon de 30 mm à tir rapide, d'une mitrailleuse PKT de 7,62 mm et de 4 missiles antichars 9M133 Kornet EM.

L'équipage se compose de trois hommes, et le Kurganets-25 pourrait embarquer de sept à huit soldats en armes.
La conduite d'un engin chenillé reste un exercice complexe ; toutefois, les ingénieurs russes ont considérablement simplifié celle du Kurganets-25. En effet, tenant compte des habitudes de jeux de leur jeunesse, ils ont doté le poste d'une « console » similaire à celle d'une Sony Playstation. Les jeunes pilotes russes ne sont, dans ces conditions, pas dépaysés. Une innovation qui facilite la prise en main.
Le Kurganets-25 est semble-t-il appelé à devenir la plate-forme d'une grande famille de blindés, composée d'engins de commandement, d'ambulances, de matériel du génie…

La « famille » Kurganets-25 compte également un véhicule transport de troupes (VTT) armé d'une « simple » mitrailleuse lourde NVS de 12,7 mm.

LES 8x8 DE LA FAMILLE DES BUMERANG

En parallèle au développement du châssis chenillé moyen Kurganets-25, l'Armée russe lance l'étude d'une plate-forme modulaire 8x8 appelée à remplacer les BTR-80 et BTR-82, ce dernier étant considéré comme un engin de transition. Ressemblant au VBCI de Nexter et particulièrement massif, ce nouveau blindé à roues partage certains composants avec le Kurganets-25, comme le moteur, placé là aussi à l'avant de manière à accroître la protection tout en dégageant un volume suffisant à l'arrière pour accueillir « confortablement » sept fantassins en armes. Ces derniers peuvent débarquer du véhicule par une porte arrière. Des trappes placées sur le toit sont également disponibles, mais pour éviter les éventuelles blessures – les hommes devant sauter d'une hauteur importante –, elles ne sont utilisées que pendant les transits ou les démonstrations de force « à la Russe » lors d'interventions de basse intensité. De la classe des 20 tonnes, le Bumerang pourrait atteindre les 100 km/h sur route. Grâce à la présence de deux gros hydrojets installés sur les côtés à l'arrière et d'un brise-lames, il affiche une capacité amphibie (10 km/h sur l'eau). L'équipage se compose de trois hommes (chef d'engin, tireur et pilote). Plusieurs versions sont prévues, dont un véhicule de combat, désigné VPK-7829, doté de la tourelle *Epoch Remote Control Turret*, un « simple » VTT plus légèrement armé, un porte-mortier, un véhicule de défense antiaérienne…

▲ Le VBCI Bumerang (VPK-7829) est doté d'une tourelle Bumerang BM qui lui offre une puissance de feu inédite pour un engin à roues.

LES BLINDÉS AÉROPORTÉS

Au début des années 2000, les *Vozdushno-Desantnye Voyska* (VDV ou Forces aéroportées russes) envisagent le renouvellement de leurs blindés aéroportés, car les BMD-1 et BMD-2 commencent à accuser leur âge. Ces machines sont remplacées par le BMD-4M armé d'un canon 2A70 de 100 mm, dit à basse pression, couplé à une pièce automatique 2A72 de 30 mm montée en parallèle. Outre des munitions classiques, ce 100 mm peut tirer le missile 9K116-1 Bastion (AT-10 Stabber) à guidage laser. Par ailleurs, l'équipage dispose d'un missile 9M113 Konkurs (AT-5 Spandrel) monté sur le côté de la tourelle. Une mitrailleuse PKTM de 7,62 mm complète cet armement pléthorique, qui peut encore être renforcé par un lance-grenades de 40 mm et des lance-fumigènes (3x2) de 81 mm. Sans aucun doute, le BMD-4M est le chenillé le plus puissant de sa catégorie. L'engin embarque de cinq à six fantassins.

Jusqu'à présent, les parachutistes russes disposaient également du BTR-D capable d'accueillir jusqu'à dix hommes. Ce chenillé, déjà ancien, est en voie de remplacement par le transport de troupes BTR-MD Rakushka susceptible d'embarquer treize soldats. Ces derniers peuvent sortir par une porte placée à l'arrière et s'ouvrant vers le haut. La charge utile du BTR-D est de 2 tonnes. Largable sur une plate-forme spécifique, le nouvel engin, pesant 13,2 tonnes, reprend certains composants du BMD-4M (train de roulement, moteur 2V-06-2 Diesel de 450 chevaux, châssis…) et se voit doté d'un vaste habitacle. Amphibie grâce à deux hydrojets, le BTR-MD est équipé d'une suspension hydropneumatique permettant de changer la hauteur de la caisse (le blindé est ainsi capable de « s'agenouiller ») de manière à le faire rentrer dans un hélicoptère de transport Mil Mi-26 Halo.

▲ Le véhicule de combat BMD-4M est en service au sein des *Vozdushno-Desantnye Voyska* (VDV ou Forces aéroportées russes).

▲ Le transport de troupes aéroporté BTR-MD Rakushka est destiné à remplacer les vieux BTR-D, dont la conception remonte au début des années 1970.

L'armement se compose d'une mitrailleuse de 7,62 mm placée à l'avant droit de la superstructure. Plusieurs variantes sont prévues, comme des engins sanitaires, de commandement, antichars…

4x4 ANTICHAR

Sur la base du GAZ-2975 Tigr, un 4x4 blindé aussi désigné ASN 233115 Tigr-M SPN, l'Armée russe a fait développer une variante destinée à engager des chars. Cet engin se distingue par son poste de tir placé en tourelleau sur le toit, comportant deux lanceurs de quatre missiles Kornet-D capables d'être armés d'une double charge creuse en tandem dans sa version antichar 9M133M-2 ou d'une tête explosive (3-9M133FM) thermobarique pour « traiter » les cibles non blindées. Susceptible d'atteindre un objectif situé jusqu'à 8 000 mètres en antichar ou 10 000 mètres sur des positions fixes, ce missile guidé par laser pourrait « poursuivre » de manière autonome un char ennemi grâce à des caméras thermiques à haute résolution, des viseurs électro-optiques et un télémètre laser. L'opérateur peut toutefois obliger le missile à changer de cible si le besoin s'en fait sentir ou en lancer un deuxième sur la même trajectoire pour venir à bout d'un char lourdement protégé. Les engins volant à basse altitude et à vitesse réduite (hélicoptères ou drones) peuvent également être engagés.

LES VÉHICULES ANTI-MINES

Comme les armées occidentales, les *Vooroujionnye Sily Rossiïskoï Federatsii* peuvent être confrontées au danger des mines et autres engins explosifs improvisés (EEI). Dans ces conditions, deux véhicules majeurs sont achetés dans le cadre du programme Typhoon : l'Ural-63095 Typhoon et le KamAZ-63968 Typhoon-K.

Développé par la société Uralskiy Avtomobilnyi Zavod (UralAZ), le premier est un camion à six roues motrices propulsé par un moteur JAMZ-5367 turbo-Diesel de 450 chevaux. Pesant 24 tonnes et pouvant atteindre 105 km/h sur route, ce transport de troupes peut embarquer jusqu'à seize hommes en armes dans un module protégé situé à l'arrière. Ce caisson est censé résister à des projectiles de 14,5 mm et encaisser l'explosion d'une charge sous le châssis allant jusqu'à 8 kg.

Produit par la firme Kamskiy Avtomobilny Zavod (KamAZ), le KamAZ-63968 Typhoon-K possède également trois essieux, et les seize soldats, qui prennent place à l'arrière, bénéficient d'un niveau de protection (STANAG 4569) égal à celui de l'Ural-63095. Les performances sont globalement similaires entre les deux six roues motrices. Une suspension hydropneumatique permet de faire varier la garde au sol selon les besoins.

LES SYSTÈMES ANTIAÉRIENS

Dans les années précédant la chute du mur de Berlin, l'Armée soviétique déploie le Tunguska-M1, un système autonome équipé avec un radar de veille et un de poursuite/guidage et armé en tourelle de deux canons de 30 mm et de huit tubes lance-missiles. Toutefois, cet engin se révèle sensible aux systèmes de guerre électronique, et Moscou cherche à se doter, en 1990, d'un nouveau matériel hybride (canons et missiles) plus performant et à même d'assurer la défense rapprochée de sites militaires ou des coûteux missiles à longue portée S-400 vulnérables aux raids à basse altitude menés par des avions d'attaque au sol ou des missiles de croisière. Son remplaçant, le 96K6 Pantsir-S1 *Transporter-Erector-Launcher & Radar* (TELAR), utilise un châssis 8x8 KAMAZ 6560 motorisé par un bloc de 400 chevaux. Au moment du tir, le véhicule doit être stabilisé en position horizontale par quatre vérins hydrauliques. Le système d'armes comprend deux canons automatiques 2A38M de 30 mm couplés et douze missiles 57E6 ou 57E6-E stockés dans quatre blocs de trois conteneurs scellés et prêts au lancement. Dotés de deux étages, ces engins se caractérisent par leur extrême agilité et un taux de succès estimé à 70 %. Pesant 90 kg, ils contiennent une charge militaire de 20 kg. Filant à Mach 3,8, ils peuvent atteindre une cible située à 32 000 mètres et à une altitude maximale de 15 000 mètres. Les radars et autres équipements électroniques sont dits « blindés » et sont donc moins vulnérables aux contre-mesures électroniques.

Ce système d'armes autonome est complété par le Tor-M2U *Transporter, Launcher And Radar* (TLAR). Le principe est le même que pour un TELAR, mais, cette fois, les missiles n'ont pas à être pointés vers la cible du fait de l'utilisation de lanceurs verticaux (16 au total). Néanmoins, il reste équipé d'une tourelle pivotante permettant le pointage du radar de guidage. Pesant 167 kg, son missile 9M338 contient une charge militaire de 15 kg. Filant à Mach 2,8, il peut manœuvrer sous 30 G et engager des cibles volant jusqu'à Mach 2. Le 9M330 est expulsé de son conteneur par une roquette sur les 20 premiers mètres, avant que le moteur à combustible solide ne prenne le relais.

▲ Un 6x6 Ural-63095 Typhoon. Comme le KamAZ-63968, ce 6x6 est destiné à contrer la menace des mines et autres engins explosifs improvisés.

▲▲ Le KamAZ-63968 Typhoon-K est issu du programme « Typhoon », qui est l'équivalent russe du projet américain *Military Mine Resistant Ambush Protected Vehicles Program*.

Il est ensuite manœuvré par un système dynamique des gaz qui oriente le missile vers son objectif. L'enveloppe d'engagement est de 1 500 à 12 000 mètres en portée horizontale et de 10 à 6 000 mètres en altitude.
La défense à moyenne portée est assurée par le 9A317 Buk-M2 TELAR, (code OTAN : SA-17 Grizzly) sur châssis chenillé GM 569 (65 km/h et 500 kilomètres d'autonomie sur route et 35 km/h en tout-terrain). Le véhicule lanceur est armé de quatre missiles montés sur rampes et d'un radar de poursuite/guidage. Le radar de veille (9S18 Snow Drift dans le code OTAN) est porté par un véhicule indépendant et peut détecter une cible jusqu'à 85 km. Un engin de réapprovisionnement complète le système d'armes. Il est dépourvu du radar de poursuite, remplacé par une grue, mais garde la capacité de tirer ses missiles. Le 9M317 de 720 kg affiche une distance maximale de 50 000 mètres (25 000 mètres d'altitude) et augmente les chances de toucher sa cible grâce à une manœuvrabilité sous 24 G. selon ses concepteurs, il est susceptible d'intercepter également des missiles balistiques. Pourvu d'un guidage semi-actif, il peut être aussi guidé au moyen d'une conduite de tir optique portée par le véhicule lanceur.

▲ Système antiaérien 96K6 Pantsir-S1 TEL.

Enfin, la défense à longue portée antiaérienne et antimissile est assurée par le 5P85T2, embarquant le missile S-400 *Transporter Erector Launcher* (TEL), version la plus évoluée de la famille des S-300. Ce système n'est pas autonome, car tributaire des informations fournies par un réseau de radars indépendants capables de détecter une cible à 600 km. Aussi désigné Triumf (ou Triumph), le S-400 (code OTAN : SA-21 Growler) peut toucher un avion jusqu'à 400 km et un missile balistique à 60 km. Le système S-400 comporte un poste de commandement mobile 55K6E et une station radar mobile 91H6E. Huit groupes de lancement comprennent une station radar mobile multifonction 92H6E, une station radar mobile de haute altitude 96L6E, une station radar mobile basse altitude et cibles de taille réduite 40B6M. Un tel dispositif englobe jusqu'à douze véhicules de lancement, avec quatre missiles 5P85TE2/5P85SE2 chacun. Cinq types sont disponibles, et ils se distinguent par leur portée et leur altitude de frappe sélectionnables automatiquement lors du tir en fonction de la détermination du type de cible. Au total, un système comprend jusqu'à 48 missiles prêts à tirer. Les différents véhicules présents dans une zone peuvent fonctionner en réseau et ainsi couvrir un vaste territoire. Le poste de commandement peut aussi contrôler les autres engins antiaériens présents dans le secteur, tels que les S-300PMU1/2, Tor-M1 et Pantsir-S1.

▼ Système antiaérien 9A317 Buk-M2 TELAR.

▲ Système antiaérien S-400 TEL.

LES MISSILES SOL-SOL

L'Union soviétique a été l'une des plus grandes puissances nucléaires de son temps. Après la chute de du mur de Berlin, les baisses de crédits et le *Strategic Arms Reduction Treaty* (START) ratifié par Mikhaël Gorbatchev en 1993 ont considérablement entamé ce potentiel, au point de remettre en cause sa crédibilité sur la scène internationale. Sans atteindre les « sommets » connus par l'URSS, la Fédération de Russie s'est dotée de matériels modernes susceptibles de remettre à niveau sa dissuasion nucléaire tactique et stratégique. Ainsi, un nouveau missile est développé pour prendre la place des OTR-23 Oka (code OTAN : SS-23 Spider) – un missile de théâtre ou tactique monté sur véhicule TEL –, condamnés par l'*Intermediate-Range Nuclear Forces Treaty* datant de 1987 (traité concernant le démantèlement des armes nucléaires à courte et moyenne portées). Le 9K720 Iskander-M (SS-26 Stone) à carburant solide est conçu pour cibler les postes de commandement, les nœuds de communication (ponts, carrefours…), les aérodromes, les installations tactiques ennemies mais aussi des objectifs civils. D'un poids de 4,615 tonnes, il est crédité d'une distance franchissable comprise entre 50 et 400 kilomètres (mais qui peut être portée à 1 000 kilomètres avec quelques modifications, selon les ingénieurs russes), avec un coefficient d'erreur probable estimé entre cinq et sept mètres grâce à l'utilisation d'une tête optique pour la phase finale du vol, une caractéristique unique.

Le 9K720 Iskander-M est un missile à guidage inertiel et optique et à trajectoire « tendue ». Les objectifs peuvent lui être désignés non seulement par des satellites GLONASS (*Globalnaïa Navigatsionnaïa Spoutnikovaïa Sistéma* ou système global de navigation satellitaire), des avions, mais également par un poste de commandement tactique avancé ou encore par des photos aériennes numérisées dans un ordinateur. Sa tête offensive (de 710 à 800 kg) peut abriter des charges chimiques, des ogives nucléaires tactiques, des explosifs à fragmentation et thermobariques, des sous-munitions, des têtes blindées destinées à pénétrer des bunkers ou encore un engin capable de provoquer une impulsion électromagnétique. Comptant un équipage de trois hommes, le véhicule lanceur, sur châssis 8X8, transporte deux missiles, qui peuvent être tirés indépendamment l'un de l'autre et sur des cibles différentes.

En vue de remplacer leurs Topol-M RS-12M1 mobiles (code OTAN : SS-27 Sickle B1) – premier ICBM construit en Russie post-soviétique –, les *Raketnye Voïska Strateguitchesgoko Naznatchenia Rossiïskoï Federatsi* (RVSN ou troupes balistiques stratégiques de la Fédération de Russie) se sont dotées, à partir de 2010, du missile intercontinental à trois étages RS-24 Yars (code OTAN SS-X-29). Considéré comme opérationnel depuis juillet 2011, il est une version modernisée et « mirvée » du système RS-12M2 Topol-M. Le mirvage (MIRV ou *Multiple Independently Targeted Re-entry Vehicle*) permet d'équiper un missile de plusieurs têtes (nucléaires ou conventionnelles), qui suivent chacune leur trajectoire lors de leur entrée dans l'atmosphère afin de gêner le travail des défenses antibalistiques (*Anti-Balistic Missile* ou ABM). Le RS-24 Yars se distingue donc de son prédécesseur par ses six têtes (certaines sources annoncent trois ou quatre têtes) nucléaires de 150 à 300 kT. Avec une portée de 2 000 kilomètres au minimum et de 10 500 kilomètres au maximum, son coefficient d'erreur probable est estimé à 350 mètres grâce à un système de guidage inertiel numérisé ou par satellite GLONASS. D'une capacité de charge de 80 tonnes, les véhicules de transport 15U175M TEL sont dotés d'un châssis comptant huit essieux capables d'atteindre les 45 km/h sur route grâce à leur moteur 12 cylindres Diesel de 800 chevaux. Preuve que l'ensemble est opérationnel, le dernier tir en date s'est déroulé en mars 2015.

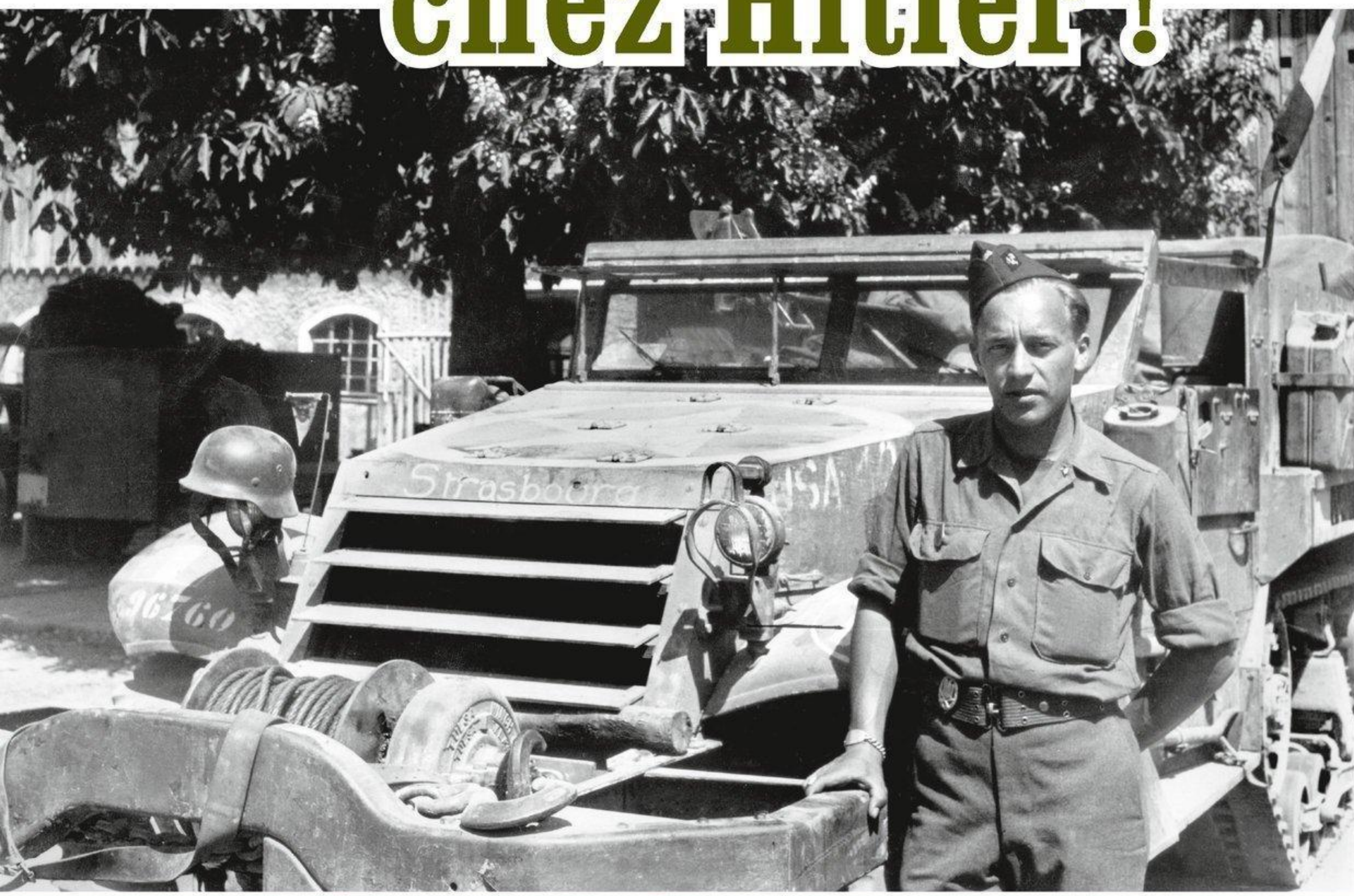
En 2014, la 42e division, basée à Tagilsk (Nijni Tagui), Oblast de Sverdlovsk, et la 39e division, à Novossibirsk, en Sibérie, déploient la version mobile sur châssis lourd 8x8. Pour sa part, la 28e division de Kozelsk, Oblast de Kalouga, à l'ouest de la Russie, est en charge des missiles en silos. L'agence de presse russe ITAR-TASS annonce qu'un nouveau système ferroviaire, dénommé « Barguzin », serait en cours d'expérimentation. Difficile à repérer et très rapide, ce train « atomique » pourra transporter et tirer six missiles Yars, soit l'équivalent d'un régiment. Son entrée en service est programmée entre 2018 et 2019.

Enfin, la dissuasion nucléaire russe est complétée par une nouvelle version du missile Yars (RS-26 Rubezh ou Avangar) en cours de développement, mais qui devrait être opérationnelle en 2015. Son rôle est de contrer les systèmes anti-missiles balistiques américains installés en Europe grâce à une trajectoire finale proche de celle d'un missile de croisière. Plus petit et transportable par un camion à six essieux MZKT 27291, le RS-26 Rubezh aurait une portée réduite à 5 500 km, entrant donc dans la catégorie des armes intermédiaires, et n'embarquerait qu'une ogive simple. ■

▲ Système de missiles sol-sol 9K720 Iskander-M.

▼ Missile nucléaire intercontinental à trois étages RS-24 Yars sur châssis 8x8.

Les PREMIERS chez Hitler !



LE *HALF-TRACK* « STRASBOURG », DE GRUSSENHEIM À BERCHTESGADEN

L'histoire du *Half-Track* n° 96760 baptisé « Strasbourg » commence le 20 janvier 1945 à Neunkirch, petit hameau situé au bord du canal du Rhône au Rhin. Ce jour-là, la 2e section de la 12e compagnie du IIIe bataillon du régiment de marche du Tchad reçoit des nouveaux matériels, parmi lesquels des *Half-Tracks*. Chef d'escouade dans cette section, le sergent Jean-Pierre Muller se voit attribuer l'un de ces engins. Après concertation avec ses hommes, il est décidé de lui donner un nom, comme cela est d'usage dans la 2e DB. Le choix se porte sur celui d'un camarade tombé précédemment au combat. Mais le commandement refuse cette solution, ne désirant pas que le nom d'un tué apparaisse sur un véhicule. Le semi-chenillé est donc finalement appelé Strasbourg [1], en souvenir de la grande victoire remportée par la 2e DB en novembre 1944 et à laquelle la 12e compagnie avait participé.

Témoignages recueillis par François de Lannoy

Désormais, les 9 hommes composant l'escouade du sergent Muller (Ezio Colombo, Georges Esnault, Georges Jacques, Galmiche, Jean Voisin, Desgorces, Jean Texier, Hautecloque et Dominique Leverdier) seront attachés au « Strasbourg », à bord duquel ils passeront toute la fin de la guerre.

DANS L'ENFER DE GRUSSENHEIM

Après Neunkirch, la 2e section, alors commandée par le lieutenant Forzy, passe deux jours au repos à Sélestat. Puis c'est le départ pour Guémar. Le 27 janvier 1944, elle se porte à Illhaeusern, où l'ensemble du IIIe bataillon du RMT (commandant Putz) doit être engagé au sein du groupement tactique « V » (GTV). La mission de ce dernier est de faire sauter trois bouchons solidement tenus par les Allemands sur la route de Neuf-Brisach, dans le secteur Nord de la poche de Colmar : Grussenheim, Elsenheim et Ohnenheim. La réussite de cette mission, qui s'inscrit donc dans les opérations de réduction de la poche de Colmar, est primordiale, car elle conditionne, entre autres, l'intervention du *XXI US Corps* du général Milburn. Des opérations préliminaires menées le 26 janvier se soldent par la prise de deux carrefours situés à l'ouest de Grussenheim. L'assaut contre cette localité commence le lendemain, 27 janvier [2]. La 2e section de la 12e compagnie du RMT est engagée au sein du sous-groupement Putz, dont les principales composantes sont, outre la 12e compagnie, la 11e compagnie et la compagnie d'accompagnement du III/RMT, les blindés de la 2e compagnie du 501e RCC et les chasseurs de chars du 2e peloton du 2e escadron du RBFM. Dans la journée viendront s'adjoindre à cet ensemble le 3e bataillon de la Légion étrangère (13e DBLE) ainsi que des éléments du génie. Accompagnée des chars du 501e RCC, la progression de l'infanterie débute vers midi. Un pont est lancé sur la Blind, petit cours d'eau. Mais les Allemands contre-attaquent, et les fantassins sont obligés de se mettre sur la défensive.

Le dimanche 28 janvier, l'assaut reprend. La 12e compagnie fait partie d'une colonne commandée par le capitaine de Witasse (chef de la 2e compagnie du 501e RCC) qui, avec celle du commandant de Sairigné, doit attaquer Grussenheim par l'ouest. Jean-Pierre Muller se souvient :

« Nous allions devoir affronter des troupes gonflées à bloc. Cette difficulté s'en est trouvée aggravée par des conditions climatiques désastreuses, encombrements de neige et froid intense.

▲ La 2e section de la 12e compagnie du IIIe bataillon du régiment de marche du Tchad en Alsace, Thal-Duringen, 10 janvier 1945. Coll. Muller

◀ Jean-Pierre Muller devant son *Half-Track*, le « Strasbourg » (n° 96760). Coll. Muller

Notre objectif est la prise du village de Grussenheim, situé à six kilomètres à l'est d'Illhaeusern et à environ douze au nord-nord-est de Colmar. Je me sens un peu chez moi dans ce coin, puisque, avant la guerre, lorsque je n'étais qu'un gamin, je l'avais souvent parcouru avec mon père.

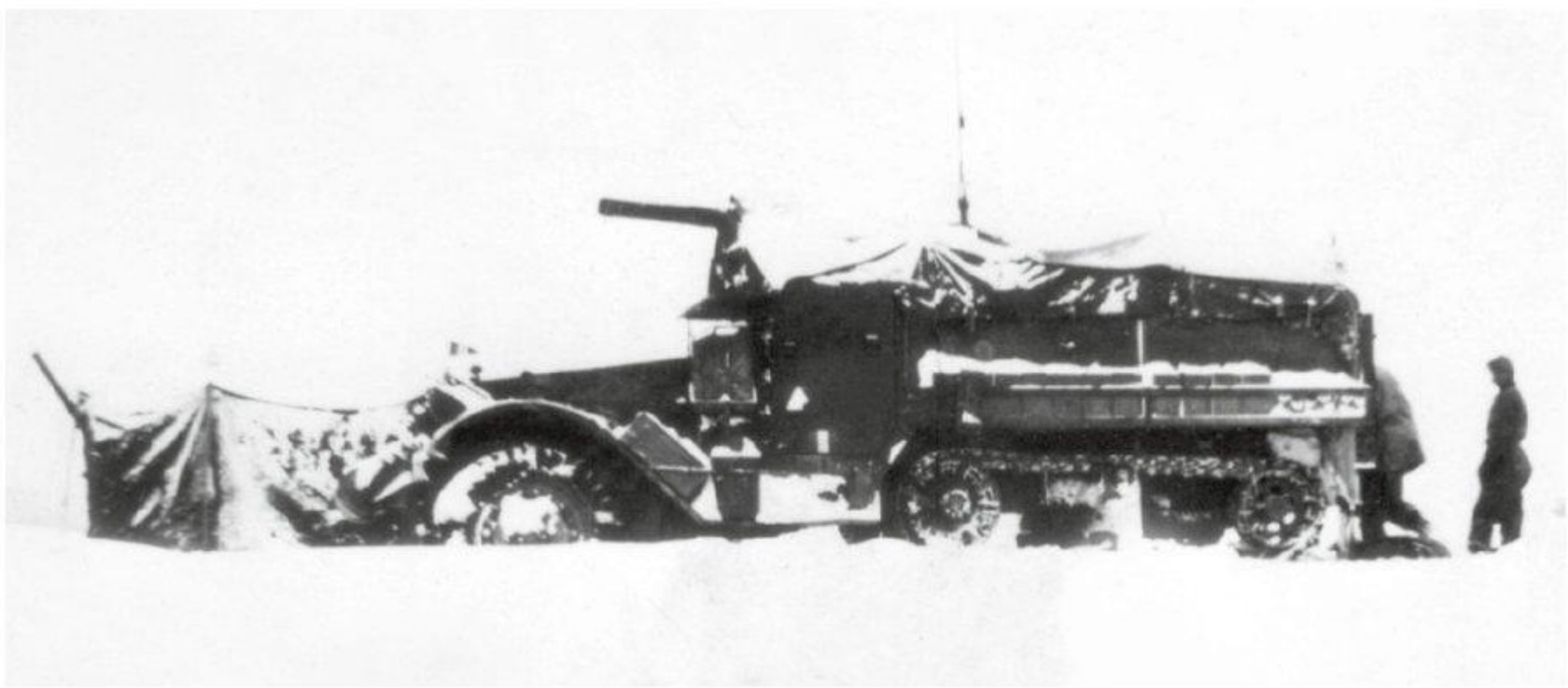
Je me souviens très bien d'en avoir éprouvé une certaine exaltation. Après une nuit rendue terrible et interminable à cause du froid que même les tours de garde n'arrivaient pas à réchauffer, nous sommes à l'entrée du pont sur la Blind, petite rivière de cette plaine glacée. »

« Dans la brume, poursuit Jean-Pierre Muller, Grussenheim ressemble à une masse noire recouverte d'une épaisse fumée sombre. On avance à pied le long des haies ou dans les fossés, en file indienne, les uns derrière les autres, la carabine prête à parler.

Un bourdonnement aigu aux oreilles, c'est le sifflement d'une balle qui vient de nous frôler. Pas loin, un éclatement d'obus de mortier vient juste de tomber en faisant jaillir de la terre en grumeaux. Par-dessus nos têtes encastrées dans les épaules, des obus de plus gros calibre passent et repassent. Les deux artilleries sont en pleine action, l'allemande pour essayer d'empêcher notre progression, la française pour nous aider en préparant le terrain.

On s'arrête un instant, on repart brusquement, et devant soi un camarade est accroupi au bord du fossé. « *Bon, t'avances ?* », mais pas de réponse… un coup de pied pour le secouer… inutile, il restera là, dans la boue gelée. »

▼ Un *Half-Track* du RMT en position près de Grussenheim. Mémorial Leclerc-Musée Jean Moulin-Ville de Paris



[1] On notera que cinq autres véhicules de la 2e DB porteront ce nom emblématique : une Jeep de la 297e compagnie du train, un *Tank Destroyer* du 3e escadron du RBFM, un *Half-Track* de la 31e batterie du 64e RADB, un autre *Half-Track* du 3e escadron du RMSM et enfin un Sherman de l'escadron hors rang du 12e Cuir.

[2] Sur la bataille de Grussenheim, voir notre article dans le n° 54 (avril-mai 2013) de *Batailles & Blindés*, pp. 14-25.

Les deux colonnes se trouvant très rapidement bloquées par une forte résistance, le capitaine de Witasse se porte au sud de Grussenheim, où opère une troisième colonne. Les fantassins de la 12e compagnie contournent Grussenheim, parvenant à la hauteur de l'abattoir, au sud-ouest du village. À 16h00, c'est l'assaut. Le « Strasbourg » pénètre enfin dans la localité. Reprenons le récit de Jean-Pierre Muller : « Partout ou presque, ça brûle. Il y a davantage de maisons détruites que de maisons encore debout. L'église n'est plus qu'un tas de cailloux, son clocher est décapité. Elle se transforme en repli idéal pour des observateurs ou des tireurs isolés. Nos chars, planqués derrière les ruines, crachent des explosifs ou des perforants… quel boucan !

Des cris surviennent des caves, d'où sortent des gens apeurés, apeurés mais heureux de voir que les Français sont arrivés ici pour faire le ménage. Nous sauvons même une chèvre efflanquée dont nous avions pris les bêlements pour une voix humaine. Il y a des combattants partout, le commandant organise le dispositif pour la nuit qui va bientôt tout recouvrir.

Notre groupe se voit assigner une ferme à la lisière [Sud-Est] du village. Bien qu'en désordre, la maison est parfaitement habitable. On s'installe, le *Half-Track* garé devant la grange, les tours de garde sont distribués. »

Mais l'affaire est loin d'être terminée. Le 29 janvier, les Allemands font un retour offensif :

« c'est un réveil en fanfare,… se souvient Jean-Pierre Muller, le jour commence à peine à poindre, et les Allemands reviennent ! Ils tirent de toutes leurs armes, mortiers ou mitrailleuses, avec en prime des grenades depuis leurs fameux *Panzerfäuste*. La grande fête ! Jamais les marsouins ne se sont levés aussi vite ! Deux choses étaient à faire, premièrement sortir de là au plus vite et mettre son armement en action. La grange ne serait bientôt plus qu'un énorme brasier. Deuxièmement, installer la mitrailleuse du groupe et la flanc-garder. Son servant, mon copain Ezio Colombo, a tiré toute la matinée, faisant rougir l'engin à la limite de la panne. Un monstrueux tas de douilles s'était formé autour de lui.

L'action conjuguée de toutes les unités présentes sur le site a porté ses fruits. L'ennemi n'a pas réussi à revenir. Des patrouilles sont lancées sur des points précis, dans les cultures qui entourent le village, principalement des vignes dans notre secteur.

Des cadavres gisent par-ci par-là sur la terre labourée par nos armes. Des prisonniers aussi sont capturés, dont certains avouent avoir attendu l'accalmie et notre arrivée sur eux pour rester en vie en faisant les morts.

En début d'après-midi, la bataille s'est calmée, Grussenheim est enfin définitivement libérée. Pourtant, quelques tireurs isolés, planqués dans les rares toitures encore accessibles, font des cartons sur nos soldats. Ils disposent de fusils à lunette dont la précision s'est montrée redoutable.

C'est ainsi qu'est mort dans mes bras Guy Thorez, qui s'était imprudemment aventuré sur le perron d'une maison dont la porte était restée entrouverte. Il était juste devant moi, mais je n'ai pas eu le temps de le tirer par sa canadienne pour l'empêcher de sortir. Devant, à gauche, à la hauteur du cœur, il avait une toute petite déchirure dans le tissu d'où coulaient quelques gouttes de sang. »

Les combats de Grussenheim coûtent à la 12e compagnie douze tués et de nombreux blessés, dont le chef de la 2e section, le lieutenant Forzy, remplacé par le lieutenant Messiah. Mais le sacrifice n'aura pas été vain, car la prise de Grussenheim a contribué de manière déterminante à la résorption de la poche de Colmar.

1 Au carrefour 177 Sud de Grussenheim, le *Half-Track* « Madeleine Bastille », de la compagnie d'accompagnement du RMT, attend les ordres. Mémorial Leclerc-Musée Jean Moulin-Ville de Paris

2 Éléments de la compagnie d'accompagnement RMT près de Grussenheim : à gauche, la Jeep Le Petit Chelem et le sergent Julien Rouyas ; à droite, la Jeep Le Goumoul et le caporal-chef Dreyfus. Mémorial Leclerc-Musée Jean Moulin-Ville de Paris

3 Sur la route du retour, à bord du « Strasbourg » : au premier plan, de gauche à droite, Arhuis, Texier et Fauville ; au second plan, également de gauche à droite, Voisin, Hautecloque, Muller, Colombo, Esnaut, Barjonnet et Jacques Georges (avec des lunettes). Allemagne, mai 1945. Coll. Muller

4 Le conducteur du « Strasbourg » à partir du 13 avril 1945, Robert Balembois, pose devant son engin. Coll. Müller

5 Le *Half-Track* « Strasbourg » au cours d'une halte en Allemagne. Coll. Muller

Le 30 janvier, le « Strasbourg » quitte Grussenheim pour Sélestat, où s'opère un regroupement d'unités. Les troupes, fatiguées par la rudesse des épreuves endurées, en lutte aussi contre le froid, sont mises au repos. Le matériel est remis en état. Pendant ce temps, les combats se poursuivent dans la poche. Le 5 février, Colmar tombe. Quatre jours plus tard, la destruction du pont de Chalampe sur le Rhin marque la fin des combats de la poche entièrement vidée de ses défenseurs allemands. Les forces françaises s'alignent le long du Rhin.

Quelques jours plus tard, la 12e compagnie du RMT quitte l'Alsace pour la Moselle. Puis, fin février, c'est le grand départ pour l'Indre, où la 2e DB est mise au repos en attendant de nouveaux engagements. La 12e prend ses cantonnements à Valencay, où elle va rester jusqu'au mois d'avril. Le 13 avril, le chauffeur du « Strabourg », Hautecloque, est remplacé par Robert Balembois, précédemment affecté à la 3e section.

EN ROUTE VERS BERCHTESGADEN !

Le 18 avril 1945, alors qu'une partie de la 2e DB est toujours à Royan, le général Leclerc obtient enfin que sa formation soit engagée en Allemagne. La division blindée est alors attachée au *XXI Corps* de la *7th US Army*, dont la mission est de progresser dans le sud de l'Allemagne à travers la vallée du Danube et de s'emparer de Nuremberg et de Munich. Le GTV, gardé en réserve dans l'Indre, prend immédiatement la route de l'Allemagne. Il sera suivi plus tard par les autres groupements tactiques de la DB.

Le 20 avril 1945, le IIIe bataillon du RMT quitte Valencay pour Neuilly-Pailloux. Deux jours plus tard, les hommes et les engins prennent place sur un train qui doit les conduire en Alsace. Arrivée le 24 avril en Alsace, la 12e compagnie cantonne à Brumath, puis franchit le Rhin le 25 avril. Avec l'ensemble du IIIe bataillon du RMT, elle est donc toujours rattachée au GTV (colonel de Guillebon) qui doit avancer en second échelon dans le sud de l'Allemagne.

La progression commence en territoire allemand jusqu'à Hall, où le bataillon stationne deux jours. Le 28 avril, la marche reprend dans des conditions météorologiques de plus en plus difficiles (froid et neige).

3

4

5

Le « Strasbourg » dérape, perd une chenille et se voit contraint de rouler trois heures sur une seule chenille jusqu'à un atelier de campagne américain. Une fois la réparation effectuée, l'équipage français doit retrouver la 12e compagnie qui a poursuivi son avance. Le *Half-Track* progresse seul dans la campagne où errent des groupes de soldats allemands hagards. Il franchit le Danube sur un pont de bateaux près de Landsberg, avant de rejoindre la compagnie à Waltersberg le 2 mai vers midi.

À cette date, le GTV reçoit l'ordre d'atteindre l'Inn au sud de Rosenheim en passant par Miesbach et Kreutzstrasse. Mais dans la nuit du 2 au 3 mai, un contrordre assigne au colonel de Guillebon un nouvel objectif : Berchtesgaden et l'Obersalzberg, où se trouvent les résidences d'été du *Führer* et des dignitaires du régime [cf. encadré]. L'opération est montée : les trois sous-groupements du GTV seront lancés sur Berchtesgaden par trois itinéraires.

Le 3 mai 1945, à 3h00 du matin, la 12e compagnie du RMT, rattachée au sous-groupement « B » (commandant Barboteu), quitte donc Brameburg, avec comme objectif Berchtesgaden. Robert Balembois, nouveau chauffeur du « Strasbourg », se souvient :

« À trois heures du matin, branle-bas de combat. Nous sommes sur une petite route de montagne enneigée. Nous entrons dans une zone où de nombreuses unités allemandes sont concentrées et se rendent. C'est par milliers que les soldats refluent vers nos arrières. Ils sont mal vêtus, frigorifiés. Certains, malgré tout, sont réjouis de leur situation et le montrent. La guerre est terminée pour eux ! Enfin ! Mais la plupart sont abattus, lamentables.

Vers midi, nous nous arrêtons dans une petite localité située dans le Tyrol, à proximité de la frontière autrichienne. Le capitaine nous réunit. Il nous dit que le général Leclerc veut atteindre Berchtesgaden avant les Américains et que pour cela, il faut beaucoup de mobilité et d'initiative.

La compagnie va se diviser en trois sections autonomes, avec pour seul objectif le Nid d'Aigle. Nous comprenons pourquoi, cette nuit, nous avons fait tous les pleins – 800 litres d'essence entre les deux réservoirs et la série de jerrycans fixés autour du véhicule. Pleins aussi de ravitaillement et de munitions.

Nous roulons tantôt sur les routes, tantôt sur les chemins défoncés. La pluie tombe, et des véhicules s'enlisent. Depuis l'incident de la chenille, je suis d'une grande prudence.

Nous nous trouvons de nuit sur l'autoroute Munich–Vienne. Sur quatre rangs, camions et blindés avancent lentement dans un brouillard de gaz d'échappement. Seuls les traits lumineux des feux rouges nous guident. Le bruit des moteurs nous maintient dans une tension d'esprit nécessaire. Sans cela, nous ne tiendrions pas. Nous avons si peu dormi depuis plusieurs jours ! J'ai l'impression, à plusieurs reprises, que nous tournons en rond et que je revois des détails déjà vus !

Au lever du jour, nous nous arrêtons dans un village occupé par les Américains. Ils nous offrent du café chaud. Notre lieutenant nous accorde quelques heures de sommeil. Je me réveille hébété. Je suis sur un divan, et deux petits enfants blonds m'observent avec curiosité. Je me demande un instant ce que je fais là. À 14h00, ce samedi 5 mai 1945, notre section se remet en route.

Nos trois *Half-Tracks* sont précédés de deux chars [3] et suivis par une ambulance conduite par une femme. Elle s'est jointe au groupe, on ne sait pourquoi. Il faut dire que la concentration des moyens s'accentue. Nous prenons une route sinueuse le long d'un lac artificiel. Les deux chars s'arrêtent soudain, pointent leurs canons sur des véhicules ennemis surpris dans un virage. Les explosions font un bruit infernal dans ce site montagneux. Nous sommes arrivés trop tard ! Le pont qui enjambe le ravin vient de sauter, et les artificiers ont disparu.

Nous rebroussons chemin et prenons une route escarpée. Les deux chars préfèrent emprunter une autre voie. Des panneaux nous indiquent que nous sommes en Autriche. Nous tournons dans tous les sens pour trouver un passage. Certaines descentes de sentiers rocailleux sont périlleuses. À sept heures du soir, nous débouchons sur Berchtesgaden [4] ! »

Georges Jacques (à gauche), Ezio Colombo et le sergent Jean-Pierre Muller posent sur le *Half-Track* « Strasbourg ». On aperçoit à gauche le signe conventionnel peint sur la porte et identifiant un véhicule de la 12e compagnie du III/RMT. À noter le casque allemand en trophée et l'arbre artificiel au second plan à droite.
Coll. Muller

Vue d'ensemble d'une partie des bâtiments situés dans le prolongement du Platterhof (casernes SS) : à gauche, le garage ; à droite, le bâtiment annexe ; au fond, le gymnase et les garages de l'hôtel Platterhof. Photo prise par Jean-Pierre Muller le 6 mai 1945.
Coll. Muller

LA PRISE DE L'OBERSALZBERG

Un autre membre de l'équipage du « Strasbourg », Dominique Leverdier, se souvient de son entrée dans Berchtesgaden :

« Nous sommes arrivés à Berchtesgaden, le village étant situé au fond de la vallée, dans l'après-midi du samedi 5 mai, vers 16 heures, et nous nous sommes rangés en bordure de la place du village. Nous sommes restés dans nos *Half-Tracks* [5], ou autour d'eux, une petite heure environ. Après ce laps de temps, le colonel de Guillebon, qui était au milieu de la place, a lancé un ordre.

- *Un officier à moi !*

Le lieutenant Messiah, qui était à quelques mètres de moi, se précipite, salue les hommes et se présente.

- *Vos* Half-Tracks *marchent bien ?... Alors montez avec votre section à la maison d'Hitler,... voici un Allemand, prenez-le avec vous, il vous guidera.*

Les hommes de la 2e section de la 12e compagnie posent sur le site du Platterhof. On distingue au second plan les entrées des champignonnières situées dans le prolongement des serres.
Coll. Muller

▲ Autre vue des casernes *SS* : au premier plan à gauche, le garage ; à droite, le bâtiment annexe ; au fond, le bâtiment principal.
Coll. Balembois

[3] Les Sherman « Ulm » et « Iena II » de la 1re section de la 2e compagnie du 501e RCC.

[4] La ville est déjà occupée par les Américains (notamment des éléments de la *101st US Airborne Division*), mais ces derniers ignorent la proximité du site de l'Obersalzberg.

[5] Le « Henry de Bournazel », *Half-Track* du chef de section, et le « Strasbourg » de Jean-Pierre Muller. Il y a incertitude sur le nom des autres engins (selon Alain Eymard : « Grussenheim » et « Ajaccio »).

Nous avons donc « touché » un Allemand assez jeune, architecte, parlant français et qui avait souvent participé à des travaux d'entretien sur le groupe de maisons constituant le domaine d'Hitler, à mi-chemin sur le flanc abrupt de la montagne.
Nous lui avons demandé ce que nous allions découvrir, et il nous expliqua qu'au « Platterhof », à mi-hauteur de la montagne, nous traverserions un ensemble de maisons, dont trois villas, celle d'Hitler, celle de Göring puis celle de Bormann. Ce troisième nom nous était inconnu, et comme nous lui demandions des explications sur ce personnage, il nous a déclaré :
- Bormann était à Hitler ce que Talleyrand était à Napoléon.
… Pauvre Prince de Bénévent, il a dû frémir dans sa tombe ! Un de nos *Half-Tracks* ne marchait pas très bien. Au début de la montée, nous l'avons allégé des hommes, que nous avons répartis dans les autres véhicules. Le lieutenant Messiah était avec nous dans le *Half-Track* de tête. Nous avions installé notre Allemand sur le capot, et nous étions à deux, chacun sur une aile du véhicule, pendant la montée.

1

2

[6] Laurent Touyeras, chef de la 16e batterie du 64e régiment d'artillerie, envoyé sur le site du Platterhof par le commandant Barboteu dès son arrivée à Berchtesgaden. En fait, Touyeras est parvenu jusqu'au Berghof. Au moment de son arrivée, le bâtiment prend feu, à la suite de quoi il fait demi-tour. La rencontre avec la 2e section s'est vraisemblablement produite au moment où il redescendait vers Berchtesgaden.

3

Une mitrailleuse lourde était en batterie sur la tourelle, et nous avions installé de chaque côté du *Half-Track* une mitrailleuse légère. La montée était très lente, et à certains moments, nous courrions le long ou devant la voiture de tête. Nous étions aux aguets, assez tendus, et, tout à coup, sur le talus à droite de la montagne, un lièvre s'est enfui au gîte comme un éclair, les jambes à son cou. Notre passage avait dû le réveiller et perturber ses habitudes. Un garçon placé à la mitrailleuse de droite a lâché une courte rafale derrière le lièvre, et nous avons vu la terre sauter au cul de ce gibier perdu en débâcle vers le bas de la colline. Vous imaginez l'engueulade qui a suivi cet incident, mais qui a eu cependant le mérite de détendre un peu l'atmosphère.

Quelques centaines de mètres plus loin, après avoir tourné dans plusieurs lacets, nous sommes arrivés au mur d'enceinte de la propriété. Ce mur était à plus d'un kilomètre des maisons et s'ouvrait par une large grille. Devant la grille, une Jeep était arrêtée, avec à son bord un capitaine d'artillerie et son chauffeur. Nous ne savions pas qu'il y avait quelqu'un devant nous, notre surprise était assurément totale. Lorsque nous nous sommes approchés du capitaine, il nous a déclaré :

- Je suis le capitaine T [6]… – je n'ai malheureusement pas noté son nom – et je ne suis pas allé plus loin, car j'ai entendu tirer.

Nous l'avons tranquillisé, mais nous ne lui avons pas parlé du lièvre… Cette pauvre bestiole en déroute fut notre sujet de plaisanterie une bonne partie de la soirée.

Et puis, la grille franchie, nous avons continué la montée. À notre droite, nous avons vu un chalet de garde, comme les chalets suisses, avec un balcon extérieur au premier étage. Sur ce balcon, un homme en tenue de garde-chasse était immobile, avec à ses côtés une femme et une jeune fille de 18 ans environ. Celle-ci pleurait, mais ce sont là des images fugitives.

Elle nous parut jolie dans son costume tyrolien à grande jupe ample. Nous comprenions ses larmes, car nous avions eu, à son âge et cinq ans auparavant, lorsque nous étions envahis, à peu près la même réaction.
Ensuite, nous sommes arrivés à l'ensemble des maisons qui constituaient la résidence d'Adolf Hitler. Sur cette esplanade, il y avait des garages, des maisons de gardes avec des dépendances de toutes sortes et, naturellement, les trois villas annoncées par notre guide allemand.
Nous avons été accueillis par une dizaine de gardiens plutôt âgés, sans uniforme très précis mais que nous avons classés dans la catégorie des « territoriaux », ceux qui sont préposés à la surveillance des voies ferrées, des ouvrages d'art ou d'autres installations à protéger.
Parmi ces gardiens allemands, il y en avait un qui portait un appareil photo accroché à sa bretelle, mais dont il semblait ne faire aucun usage. Nous lui avons gentiment confisqué cet accessoire, un Voigtländer [7], en nous disant que nous pourrions revenir de cet endroit avec des images de ce pays et de notre aventure. Malheureusement, il n'y avait pas de pellicule dans l'appareil.
La nuit tombait, mais il faisait encore jour. Les bombardements alliés du 24 avril avaient terriblement abîmé les lieux, laissant un paysage dévasté avec de géants trous de bombes et des arbres coupés. Nous avons cherché un endroit pour nous installer, et nous avons trouvé un baraquement en bois avec un poêle et des châlits.
La villa d'Hitler [le Berghof] brûlait, et avec un autre garçon, nous avons couru vers la maison pour la voir de plus près avant qu'elle ne soit complètement détruite. Les *SS* y avaient paraît-il mis le feu vers la fin de l'après-midi, avant de disparaître. Nous ne les avons jamais vus. Ils avaient dû quitter les lieux par une autre route avant notre arrivée et se mettre en civil pour se fondre dans la population.
Notre section d'une trentaine de soldats a passé la nuit sur ces lieux. Une moitié avec l'adjudant Vitrac [8] pour monter la garde autour de la maison d'Hitler, qui a continué à brûler pendant une partie de la nuit, et une autre moitié à patrouiller dans les environs par groupes de cinq et par phases de 2 heures toutes les 6 heures. Nous étions là pour conserver les choses en l'état. Nous avions gardé un vieil Allemand avec nous et l'architecte, ainsi qu'un capitaine-médecin de la division qui nous avait rejoints. Ce capitaine venait tout droit du Tchad ! »
Robert Balembois se souvient de cette première nuit à l'Obersalzberg :
« C'est une nuit sans lune, et il n'y a pas d'électricité. Personne ne sort des constructions plus ou moins atteintes par le bombardement. Mais il s'agit de bâtiments massifs qui ont, en général, assez bien résisté aux bombes. Nous devons assurer notre sécurité. Les véhicules sont placés le long de murs protecteurs. Des mitrailleuses sont braquées vers les arrivées possibles de soldats allemands. Le tour de garde est établi, et la douzaine d'hommes non en service, dont je suis, vont à la recherche d'un cantonnement.
Nous sommes dans une chambrée de *SS*. Il y a deux infirmières, un capitaine et le lieutenant. Chacun a son arme sur sa paillasse, et une mitrailleuse est mise en batterie devant la porte. Je suis exténué. »

[7] Voigtländer est l'un des plus anciens fabricants d'appareils photo autrichiens, auteur notamment du premier appareil photo en métal en 1849. En 1931, il sort le Bessa, appareil 6*9 à soufflet, qui connaîtra une très importante diffusion.

[8] Adjoint du lieutenant Messiah.

1 Vue de la villa de Göring, située bien au-dessus du Berghof, au-delà du chalet Bormann. Le bâtiment, construit en grande partie en bois, a lui aussi beaucoup souffert des bombardements britanniques du 24 avril 1945. Coll. Muller

2 Quelques hommes de la 2e section sur la terrasse du Berghof. Tout à fait à droite, en képi, l'adjudant Vitrac ; à ses côtés, en calot et écharpe, le lieutenant Messiah.

3 Vue d'ensemble du Berghof, la maison d'Hitler, et du paysage environnant. Les bâtiments ont été ravagés par l'incendie déclenché peu avant l'arrivée des Français. Les tôles recouvrant les toits se sont tordues sous l'effet de la chaleur. Photo prise par Jean-Pierre Muller le 6 mai 1945. Coll. Muller

4 Petite mise en scène avec les bouteilles saisies dans les caves du Platterhof. Au premier plan, allongé, Morel ; à sa gauche, tenant une bouteille, Devos ; derrière, de gauche à droite : N..., l'adjudant Vitrac (en képi), le lieutenant Messiah, chef de la 2e section, Lhuillier et Paul Herpin ; derrière, également assis, Bougueria et N... ; à l'arrière-plan, debout, Arhuis, Labbé, Pierre Dubuc (en tenue de cuisinier) et Jouravleff. À l'arrière-plan, les destructions causées par les bombardements sont bien visibles. On aperçoit à gauche les ruines d'un bâtiment annexe des casernes *SS* et à droite les serres. À noter également un arbre artificiel ayant résisté aux bombardements. Coll. Muller

5 Le groupe Muller au Platterhof (devant le « Strasbourg ») : au premier plan, accroupis, de gauche à droite, Colombo, Muller et Esnault ; au second plan, Jacques, Galmiche, Voisin et Desgorces ; au fond, Texier et Balembois. Leverdier est absent, car c'est lui qui a pris la photo. Coll. Muller

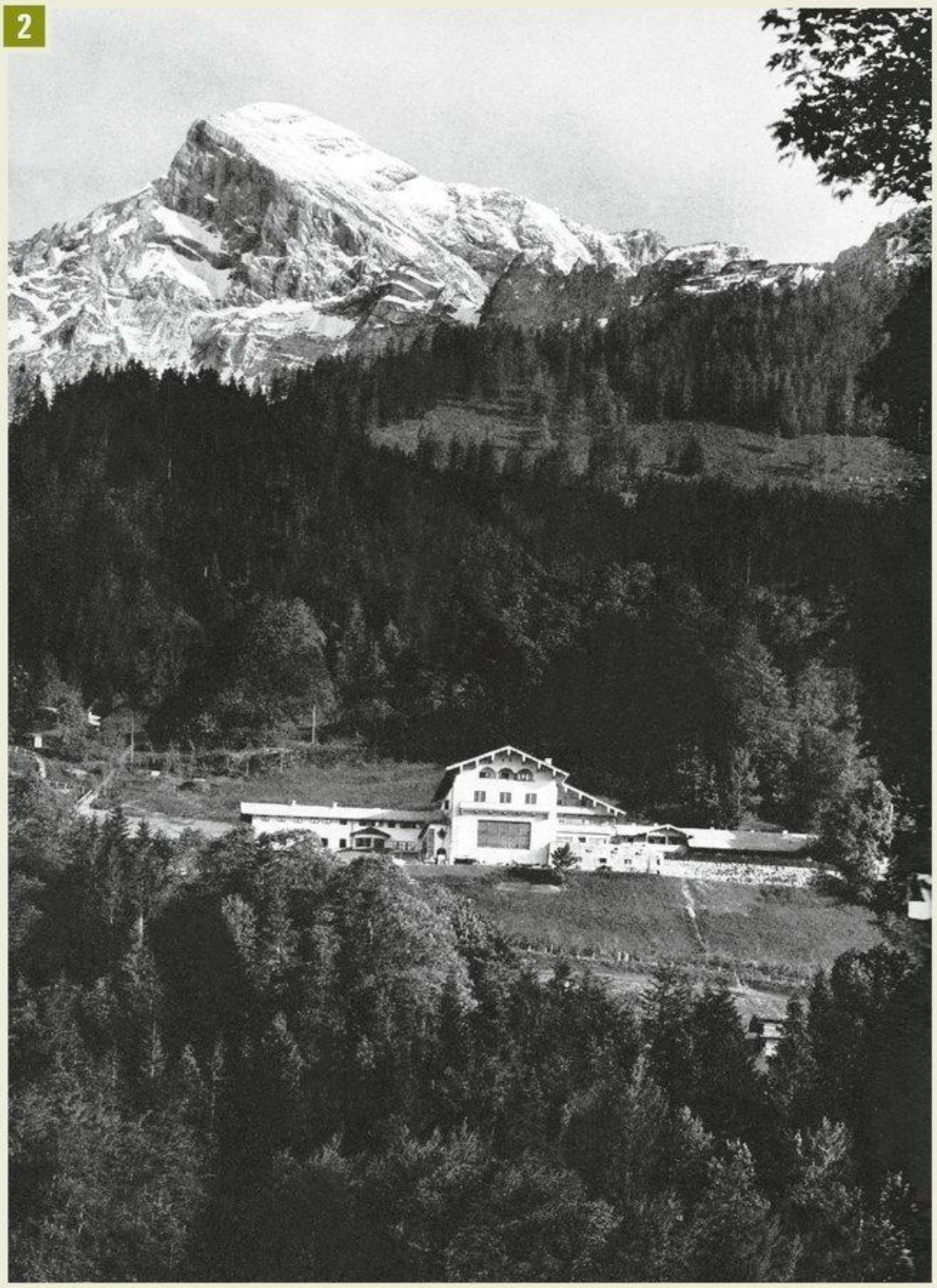
BERCHTESGADEN ET L'OBERSALZBERG

La petite ville de Berchtesgaden est située dans une vallée profonde des Alpes bavaroises, aux confins de la province autrichienne de Salzbourg (au sud de cette ville). Dès 1926, Hitler, alors fixé à Munich, fréquente les lieux. Avec ses droits d'auteur de *Mein Kampf*, il se rend acquéreur d'un chalet situé sur l'éperon rocheux dominant la ville, l'Obersalzberg. Cette villa, appelée Haus Wachenfeld, est construite à flanc de coteau, face à un paysage grandiose, en surplomb de la vallée où se trouve Berchtesgaden, juste en dessous de l'hôtel (pension) « zum Türken » [9]. Elle est agrandie et complètement transformée à partir de 1933, donnant naissance à un vaste bâtiment en L, dont la partie principale comprend, au premier étage, un grand salon et un bureau doté d'une immense baie vitrée ouvrant sur la vallée et d'une vaste terrasse. C'est le Berghof, résidence du *Führer*.

Le site de l'Obersalzberg se couvre progressivement d'autres constructions. Sur le plateau situé au-dessus du Berghof est construit (à partir d'une pension déjà existante) un vaste complexe hôtelier de luxe, le Platterhof, achevé en 1942, transformé en hôpital au cours de la guerre. Dans le prolongement de celui-ci prennent place différents bâtiments : une caserne pour les *SS* assurant la garde du *Führer* et du site, comprenant plusieurs édifices s'ordonnant autour d'une cour carrée, des garages, un théâtre, une crèche, des habitations pour le personnel, des serres pour la production de légumes (le *Führer* est végétarien), etc. Cet ensemble est doté d'un réseau de souterrains desservant des abris, reliant notamment le Berghof au Platterhof. Plus loin, on trouve encore les bâtiments d'une colonie de vacances, des baraquements de travailleurs, une cité ouvrière et autres dépendances. À tout cela, il faut ajouter les chalets de Bormann et Göring, situés au-dessus de l'hôtel zum Türken (et dominant le Berghof), ainsi que celui de Speer (qui comprend un atelier séparé), situé en deçà du Platterhof.

Enfin, surplombant le tout, au sud, sur le pic du Kehlstein, à 1 834 mètres d'altitude, se trouve le Kehlsteinhaus (appelé improprement « Nid d'Aigle »), sorte d'ermitage dont l'accès est assuré d'abord par une route en lacets de 15 km, puis par un souterrain terminé par un ascenseur s'élevant de 110 mètres dans un puits taillé dans la montagne. La construction de cet ensemble, véritable prouesse technique, est due à l'initiative de Bormann. Elle commence en avril 1937 pour s'achever à l'automne 1938. En avril 1939, le Kehlsteinhaus est offert à Hitler, par le NSDAP, pour son cinquantième anniversaire. Mais le *Führer* s'y rendra assez peu, préférant sa confortable villa du Berghof.

[9] Un des rares bâtiments subsistant encore de nos jours.



1 La pension « zum Türken » et le Berghof, photo probablement prise du chalet de Bormann. US Nara

2 La façade du Berghof dans son cadre naturel. Le Platterhof (caché par la végétation) se situe en haut à droite sur la photo. US Nara

3 Le chalet acheté par Hitler à l'Obersalzberg dans les années 1920 (Haus Wachenfeld). US Nara

3

L'OBERSALZBERG

LES PREMIERS CHEZ HITLER !

Le dimanche 6 mai, les hommes de la section Messiah inspectent les lieux.

« À l'aube, se souvient Robert Balembois, je suis réveillé par le lieutenant Messiah qui me demande de l'accompagner pour l'inspection des lieux. La première clarté du jour dévoile le Platterhof, qui est une sorte de plateforme de quelques centaines de mètres de longueur, taillée dans la montagne et organisée d'abord pour la résidence d'Hitler et celles de ses lieutenants les plus proches. Pas plus de sept ou huit constructions, dont une hôtellerie importante. Ce plateau est étroit et donne accès aux galeries creusées dans le roc. »

L'arme au point, Balembois et Messiah entrent dans le Berghof.

« La pièce centrale est un immense salon [10], dont la baie de près de 10 mètres de large s'ouvre sur le panorama des sommets alpins. De cette pièce, on peut accéder à une grande terrasse qui borde la paroi rocheuse de la montagne et donne vue sur la vallée profonde qui, à cette heure, est encore à l'ombre […]. Le fond de cette grande pièce rectangulaire est mal éclairé, et nous devons utiliser notre lampe torche. Plusieurs portes donnent sur des salles latérales, dont une de petite taille. Elle est entourée, sur les quatre faces, de placards et de tiroirs en boiserie sombre. Tout est en ordre [11].

Les rangements non verrouillés sont remplis de choses diverses qui, à l'examen, sont des cadeaux offerts à Adolf Hitler lors de sa prise de pouvoir en 1933. Les minutes sont intenses. Nous sommes tendus, mais lucides et conscients de l'incroyable étrangeté de notre situation présente. Le lieutenant doit avoir 25 ans, et j'aurai 20 ans dans un mois ! Nous aurons été les deux hommes qui, les premiers de toutes les armées qui se ruent sur l'Allemagne, auront pénétré dans ce lieu inaccessible jusqu'à ce jour !

[…] Nous mettons soigneusement de côté ce qui nous semble intéressant et transportable, en particulier des documents d'archives de la période 1933 […]. Avant que la vie ne reprenne sur l'Obersalzberg, nous avons emballé notre butin dans des toiles de tente. Je vais le placer, en ce qui me concerne, dans les coffres situés sous le plancher de mon *Half-Track*. C'est le privilège du chauffeur d'en disposer à sa guise. Je les vide de tout un fourbi de matériels qui n'ont jamais servi, en particulier des chaînes pour le verglas [12]. Nous avons bien fait de ne pas perdre de temps, car Français et Américains vont arriver en nombre. »

De son côté, Dominique Leverdier se lance, avec quelques-uns de ses camarades, dans l'exploration d'un des nombreux souterrains qui parsèment le site. Reprenons son récit :

« Lors de notre première patrouille, nous avons remarqué l'entrée d'un souterrain qui était en travaux. Nous avons décidé de l'explorer à notre deuxième tour.

Nous sommes entrés par ce souterrain dans les entrailles de la montagne et sommes arrivés à un escalier en ciment. Nous y sommes montés et sommes arrivés à un cou-

▼▼ La compétition a été rude entre la 2e DB et les « Screaming Eagles » de la *101st US Airborne Division*, mais les Français sont arrivés les premiers, ce qui n'empêche pas les paras de participer à la chasse aux souvenirs ! US Nara

▼ Au Platterhof, Georges, Esnault et Bardonnet posant devant le *Half-Track* « Henry de Bournazel », engin du chef de la 2e section, le lieutenant Messiah. Une hampe d'étendard (*Standarte*) de la *SS*, svastika entouré d'une couronne de laurier et de chêne entrelacés surmonté d'un aigle, figure ici comme trophée. Coll. Muller Coll. Muller

[10] Il s'agit en fait du bureau d'Hitler, [cf. encadré].

[11] L'incendie du Berghof ayant complètement ravagé le salon et le bureau (comme le montrent bien les photos), il semble plus vraisemblable que les pièces intactes, évoquées par Robert Balembois, soient plutôt situées dans les sous-sols de l'édifice.

[12] Le butin de Robert Balembois, trouvé au Berghof et dans la villa de Göring (cf. plus loin), consiste entre autres en deux diplômes d'honneur reliés attribués au *Führer*, deux autres documents en parchemin calligraphiés (remerciements au *Führer*), une huile toile représentant Hitler, une colonne en buis sculptée et différents petits objets, dont une boîte de cigares au chiffre de Göring, une photo de ce dernier et de sa femme signée, des lettres adressées à Göring, un portrait du chancelier Bismarck, etc.

[13] Dont proviennent les photos illustrant cet article.

Dans les ruines de la villa de Göring, de gauche à droite, Bigocki, Vigneron, Morel et Labbé, tous soldats de la 2e section de la 12e compagnie du III/RMT. Coll. Muller

loir qui tournait à angle droit plusieurs fois de suite, mais à chaque fois en sens inverse de la précédente. Chaque mur de face était percé de trois meurtrières… Drôles d'impressions… quand vous avancez face à des orifices en vous demandant si un feu nourri ne va pas en jaillir pour vous exterminer ! Puis soudain, il a semblé qu'il y avait une lueur plus loin dans le couloir. Nous avons éteint nos lampes, et après un ou deux tournants, nous avons débouché sur un couloir plus large, droit, de quarante mètres de long, tout éclairé, avec des bruits d'eau qui coule. Nous avons avancé en silence. Il faut dire que les semelles en caoutchouc de nos chaussures américaines ne faisaient aucun bruit.

Débouchant dans ce couloir éclairé, nous nous sommes précipités dans la première pièce ouverte. C'étaient des waters, et l'eau ruisselait des urinoirs. Le temps de nous reprendre, et nous avons visité toutes les pièces allumées de ce souterrain. Il y avait une cuisine, une salle à manger, un bureau, où la capote d'un officier était pendue à une patère. En fouillant dans un tiroir du bureau, en vrac parmi un fatras abandonné, nous avons mis la main sur une réserve de pellicules encore intactes. Avec notre appareil, nous allions pouvoir nous constituer un album [13]. Plus loin, à quelques pas, nous avons visité un atelier de dentiste, des douches et une suite d'autres locaux plus ou moins identifiables ou volontairement dégradés par leurs occupants avant de fuir.

Une petite installation souterraine doublait chacune des trois résidences, mais nous ne l'avons su que le lendemain. Celle que nous avons traversée était reliée au pavillon de Bormann.

Plus loin, nous avons rendu visite à nos camarades près de la maison d'Hitler. Sous une petite plate-forme protégée d'un auvent qui menaçait de s'effondrer, il y avait des caisses pleines d'objets qui devaient avoir été retirés de la maison, emballés et entreposés là, sans doute pour être évacués. J'ai regardé ces caisses, dont certaines n'étaient pas fermées, et j'y ai trouvé une bible en latin, très ancienne, qui devait dater de Gutenberg. Objet insolite dans ce lieu si diabolique. J'allais la prendre quand l'adjudant Vitrac m'a dit :

- *Très beau livre !*

Je l'ai remis soigneusement à sa place, craignant d'être coupable de sacrilège. »

CHASSE AUX SOUVENIRS

L'après-midi du 6 mai, l'Obersalzberg est « envahi » par les soldats américains et français et fait l'objet d'un pillage en règle. Les *GIs*, avides de « souvenirs », se ruent dans les différents bâtiments. « Chacun veut tout voir et emporter quelque chose. C'est une fourmilière en émoi », se souvient Robert Balembois. Comme les autres soldats français, toujours sur le site, Balembois participe à la curée, poursuivant des investigations aux côtés des *GIs* : « J'en profite pour finir la découverte des lieux. Je rentre dans la villa de Göring, assez modeste mais confortable. Des Américains vident les placards et buffets. Ce qui les intéresse, c'est l'argenterie ! Sur un tas de vaisselle cassée, je trouve deux cadres avec des photographies dédicacées, d'un intérêt historique évident. Je les enfouis dans mon blouson sans soulever la moindre objection de la part des *Yankees*.

Dans un autre chalet, je ne trouve d'intéressant qu'un magnifique manteau de fourrure que je destine à ma mère ou à ma sœur. Bien enveloppé dans un sac de grosse toile, il me sera « volé » dès le lendemain. C'est la règle. Il faut dormir sur son butin.

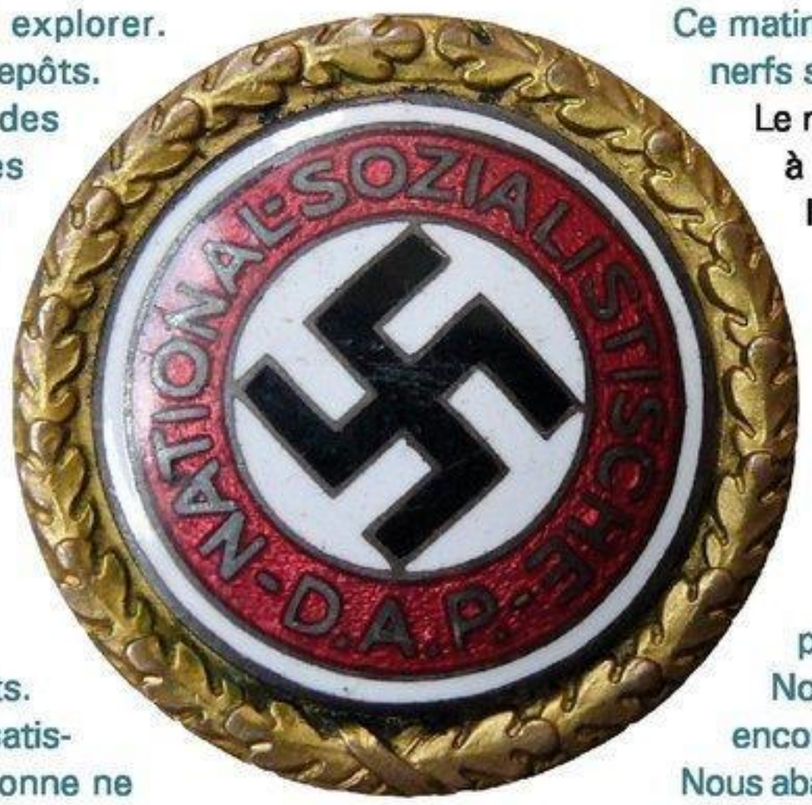
◀ Le portrait d'Hitler (huile sur toile de Kurt Koepernik, ébauche destinée à l'édition d'une carte postale de propagande), une des pièces du butin de Robert Balembois.

Il n'y a pas que les bâtiments visibles à explorer. La montagne est percée de galeries d'entrepôts. Des conserves alimentaires par tonnes, des vins, liqueurs et champagne français, des salles bourrées de vêtements chauds pour l'armée, d'autres contenant des milliers de gilets en peau de mouton. D'autres voies conduisent à des réserves d'armes et de munitions. Je me mets un magnifique revolver à la ceinture !

En fin d'après-midi, je me repose, assis au volant de mon *Half-Track* qui est stationné à l'ombre d'un arbre artificiel, camouflage inutile.

Il est distrayant d'observer les comportements. Chacun fait sa petite récupération avec la satisfaction du devoir accompli. D'ailleurs, personne ne fait de réflexion à personne. L'heure est au bonheur ! C'est le libre-échange sans monnaie ! Je vois un lieutenant-colonel et un capitaine portant avec peine une caisse de vins et de spiritueux jusqu'à leur *Command Car*. Je vois emporter des lampes de TSF et des morceaux de papiers peints décollés dans les chambres. Chacun veut son souvenir authentique de Berchtesgaden ! Un parachutiste américain à qui je donne des bouteilles de cognac m'offre son insigne. »

L'équipage du « Strasbourg » passe une seconde nuit à l'Obersalzberg, « mémorable », comme l'écrit Robert Balembois : « Le champagne, les vins, les liqueurs coulent à flots, et nous mangeons n'importe quoi dans n'importe quel ordre, au gré des découvertes des uns et des autres. Nous sommes bientôt ivres. L'un des nôtres ayant découvert une garde-robe d'uniformes d'officiers allemands, nous les enfilons. Nous serons tous malades. J'ai beaucoup apprécié cette nuit-là, le Cointreau que je buvais avec délice comme un sirop ! Ce matin du 7 mai, nous sommes migraineux, mais les nerfs sont relâchés. »



▲ et ▼ Insigne d'or du parti, avers et revers, ramené de l'Obersalzberg par Jean-Pierre Muller.
Coll. Muller

Le matin du 7 mai, le lieutenant Messiah demande à l'équipage du « Strasbourg » de monter au Nid d'Aigle (Kehlsteinhaus, cf. encadré) qui se trouve au sommet du piton rocheux qui surplombe l'Obersalzberg :

« Il y a au moins 1 000 mètres de dénivelé à gravir, se souvient Robert Balembois. L'*Half-Track*, chargé de son armement et de ses hommes, monte très péniblement. La route se rétrécit par les trous de bombe, et à plusieurs reprises, je dois utiliser le treuil pour ne pas mettre le blindé en mauvaise posture. Nous serons bientôt arrêtés par des congères qui encombrent la route [14].

Nous abandonnons le véhicule et continuons à pied. Nous sommes à 2 000 mètres d'altitude, et le panorama a pris une nouvelle dimension. Le froid, qui condense toute humidité, nous offre une visibilité parfaite.

Nous arrivons au pied du rocher final. Le Nid d'Aigle [15], construit comme une forteresse en prolongement du sommet, nous semble être à moins de 100 mètres.

Mais la journée s'écoule. Le sergent et moi pensons qu'on ne peut laisser le *Half-Track* seul et qu'il faut au moins le mettre en position de descente avant la nuit. Les camarades poursuivront donc l'ascension sans nous. En ce qui nous concerne, nous avons mis plus d'une heure pour faire faire demi-tour au véhicule. La descente a été plus périlleuse que la montée. À plusieurs reprises, j'ai senti les chenilles glisser et j'ai été amené à redresser l'engin qui s'était mis en oblique. »

Dominique Leverdier fait partie du groupe qui, parvenu au pied du souterrain conduisant à l'ascenseur permettant d'accéder directement au Kehlsteinhaus, poursuit l'ascension à pied dans les roches :

« La neige bouche l'entrée du souterrain creusé dans le rocher, se souvient Leverdier. La maison culmine à environ cent mètres au-dessus de nous. Partis à une dizaine, nous nous retrouvons à une quarantaine et sommes obligés de grimper dans les cailloux et la neige pour atteindre la maison, avec parfois de la neige au-dessus du genou.
Nous sommes de plus en plus nombreux à escalader, en parallèle dans la neige de cette montagne, comme des fourmis qui grimpent à la queue leu leu vers ce « Nid d'aigle » décevant. En effet, nous ne pouvons pas accéder aux étages inférieurs, car l'ascenseur ne fonctionne pas. Mais une fois au sommet, quel panorama ! En traversant la terrasse où Hitler venait se prélasser au soleil avec Eva, se désaltérer ou plaisanter devant ses journalistes choisis, nous pénétrons à l'intérieur, où nous prenons des « bricoles » en souvenir.

[14] Des arbres tombés en travers de la route selon D. Leverdier.

[15] Le Kehlsteinhaus.

Nous attrapons une serviette de table brodée du sigle du *National Sozialistische Deutsche Allgemeine Partei*, un petit verre à pied en cristal de Baccarat frappé d'un aigle ciselé, un napperon en dentelles. Tous les objets sont estampillés de la croix gammée. D'ailleurs, il y a des croix gammées absolument partout, nous sommes au cœur de leur nid. »
Le lendemain, 8 mai 1945, jour de la signature de l'armistice, la 12e compagnie quitte l'Obersalzberg pour Berchtesgaden. Puis, le 10 mai, elle part stationner à Hannshoffen, où le « Strasbourg » restera jusqu'au 26 mai, date à laquelle la 12e compagnie quitte l'Allemagne pour la France. De retour au pays, elle stationne à Montacher, dans l'Yonne.
L'aventure du « Strabourg » s'achève à Paris le 18 juin 1945. Ce jour-là, le *Half-Track* et son équipage défilent devant le général de Gaulle venu présider les commémorations de son fameux appel. « Ici, écrit Jean-Pierre Muller, je ne peux m'empêcher de dire que mes camarades et moi n'avons pu retenir un sentiment de fierté, mélangé à cette joie indicible de revenir dans Paris, au milieu de la population qui a manifesté à nouveau son enthousiasme à notre égard. Le prestige de la division Leclerc a atteint des sommets ce jour-là. De plus, comment un Alsacien pouvait-il ne pas être heureux de participer à un événement qui marquait si solennellement la victoire contre le nazisme, triomphe dans lequel il avait pris sa modeste part. » ■

▲ Grand nettoyage pour les *Half-Tracks* de la 2e section de la 12e compagnie dans un lac près d'Hannshofen. 10 mai 1945.
Coll. Muller

▶ Toujours sur la route du retour, Jean-Pierre Muller devant son *Half-Track* en compagnie de Georges Jacques et de Hautecloque.
Coll. Muller

◀ Les véhicules de la 2e section de la 12e compagnie du RMT sur la route du retour. Allemagne, mai 1945.
Coll. Muller

L'auteur adresse tous ses remerciements à Jean-Pierre Muller qui a bien voulu nous communiquer ses mémoires ainsi que les photos prises par ses soins à Berchtesgaden. Remerciements également à Alain Eymard.

NE MANQUEZ PLUS BATAILLES & BLINDÉS GRÂCE À ZEENS

L'APPLICATION POUR :

explorer l'offre presse magazine, **découvrir** les couvertures, les sommaires..., **être alerté** dès la parution de votre titre préféré, **géolocaliser** le point de vente le plus proche où le titre est disponible, **appeler** directement le point de vente, **connaître** ses horaires.

COMMENT ÇA MARCHE ?

1 - Téléchargez l'application sur votre smartphone
2 - Flashez le QR Code ci contre afin de géolocaliser le point de vente le plus proche

presstalis

Disponible sur Google play

Disponible sur iPhone App Store

Abonnements :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°68 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°68 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
Hors-séries :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°26 : *Afrika Korps* - Dictionnaire des unités de l'Axe (réf.286)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°27 : L'effondrement du Reich - Des Ardennes à Berlin (réf.287)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)	☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)	☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)	☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)	☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)	☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL : *abonnements + hors-séries + anciens numéros* €

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez les sommaires détaillés et vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.
Merci de votre compréhension.

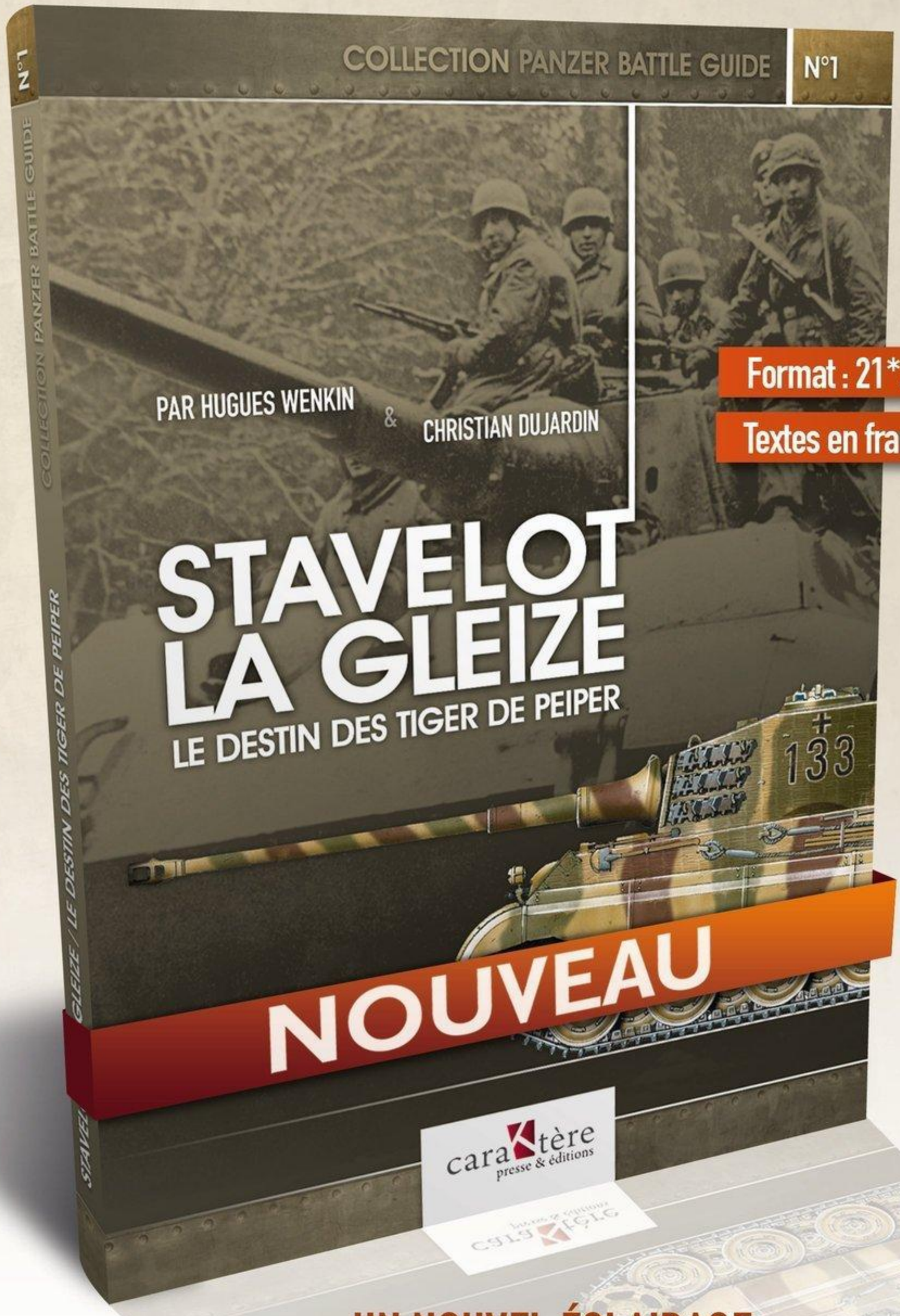
Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

COLLECTION PANZER BATTLE GUIDE N°1



Format : 21*28.5 cm / 176 pages

Textes en français

France métropolitaine : 39.90 €
EU, DOM-TOM & Switzerland : 44.90 €
Outside the EU : 49.90 €

Frais de port inclus
Shipping rates and all taxes includes

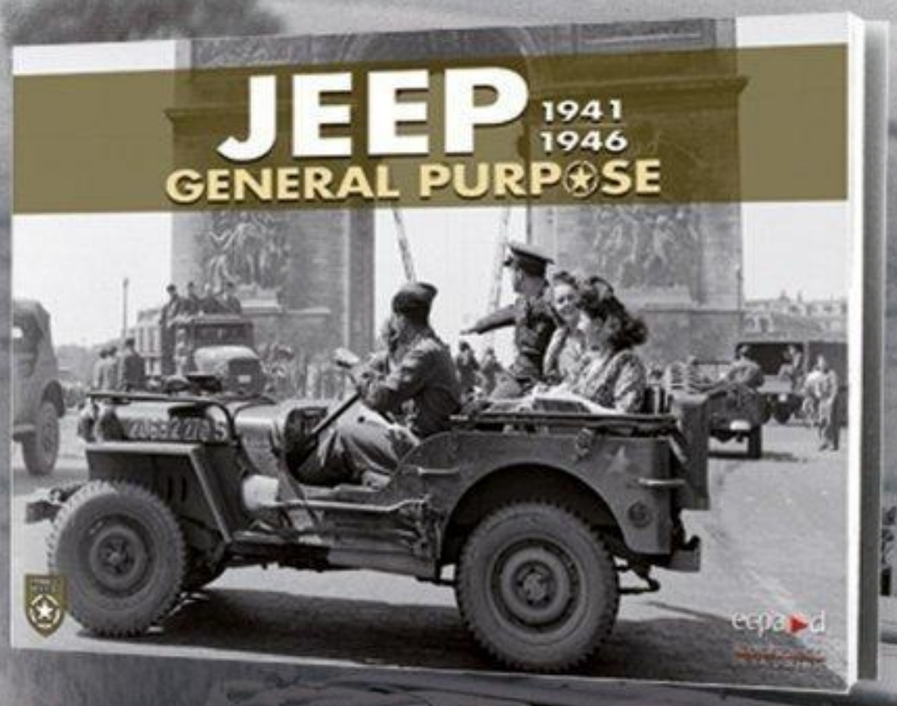
UN NOUVEL ÉCLAIRAGE SUR L'ÉPOPÉE DE LA *KAMPFGRUPPE* « PEIPER » DANS LES ARDENNES !

Disponible auprès de notre service commercial et sur www.caraktere.com,
dans les enseignes Cultura & FNAC, en librairie spécialisée
ou sur Amazon.fr, Cultura.com, FNAC.com & Uculture.fr

JEEP

GENERAL PURPOSE 1941-1946

LA JEEP COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VUE !



260 pages
280 photos
Édition bilingue - 29,50 €

En vente sur

www.boutique.ecpad.fr

Toute l'armée en images
DVD - Livres - Photos

PAIEMENT SÉCURISÉ

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

ecpad
AGENCE D'IMAGES DE LA DÉFENSE

Possibilité de paiement par chèque sur www.boutique.ecpad.fr - Pour tout renseignement : 01 49 60 59 88